

FACE À FACE:

OU

LUTTES MENTALES

D'UN

CATHOLIQUE ROMAIN.

PAR LOUIS N. BEAUDRY.

MONTRÉAL :
L. E. RIVARD, ÉDITEUR.

1882.



I.

Face à Face—Luella—Surprises—Le Plan—Nora.

Venez maintenant et débattons nos droits.—Isaïe.

Par une belle après-midi de l'année 18—, je revenais de l'école du dimanche, où j'avais pris à tâche de faire ressortir l'avantage très enviable dont jouissent les assistants, qui ont la faculté d'aller se fortifier avec le suc de la liberté civile et religieuse à la source abondante de l'évangile du Christ — doux privilége qui m'avait été dénié dans ma jeunesse. Arrivé dans mon cabinet d'étude je me laissai choir sur un fauteuil, tant pour me délasser que pour donner bride à mon imagination plus ou moins vagabonde.

A couvert dans la paroi un grillon-criquet vint me régaler de son cri strident et monotone, comme pour faire diversion à ma rêverie. Les ormeaux qui ombrageaient ma fenêtre commençaient à

donner des signes tangibles de l'approche de l'hiver, car quantité de feuilles jaunies jonchaient la terre alentour, me rappelant ces beaux vers de Lamartine :

" Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire
A ces regards voilés je trouve plus d'attraits ;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais."

Ça et là, à travers les éclaircies du feuillage, je pouvais distinguer la surface de la noble rivière Hudson, en ce moment affranchie de toute onde, plane comme un miroir de sérénité, véritable apanage de l'homme en paix avec son Créateur.

Comme j'admirais ce riant tableau un *steamboat*, surchargé d'une foule avide de plaisir, profanant sans scrupule le jour du Seigneur, vint comme un sombre nuage sillonner le calme limpide des eaux, et interrompre le cours de mes méditations.

Soudain deux bras se serrèrent autour de mon cou, et, me retournant, je reçus le baiser filial de Luella, mon aînée, déjà grandette. Ayant vu ma porte entr'ouverte elle s'était avancée à la sourdine, et prestement m'avait fait subir ses caresses. S'étant assise elle me dit en me regardant fixement :

— Sais-tu, papa, que nous n'avons pas été peu surpris aujourd'hui lorsque tu nous as déclaré que tu avais 19 ans quand tu es entré pour la première fois à l'école du dimanche ! Veux-tu me dire pourquoi tu n'y es pas allé plus tôt ?

— Tu n'ignores pas, Luella, que j'ai été élevé dans l'église romaine. Mais par l'inflexion de ta voix aussi bien que par l'animation de ta physionomie je devine en toi une intense curiosité, et pour la satisfaire il ne faudrait rien moins que te raconter les particularités de ma jeunesse. Qu'en dis-tu ; ai-je frappé juste ?

— Rien n'échappe à ta pénétration, cher père ; mais comment se fait-il que tu puisses ainsi lire ma pensée sur les linéaments de mon visage et par le ton de mes paroles ?

— Tu as encore beaucoup à apprendre, mon enfant ; et j'espère que tes instituteurs seront eux-mêmes assez instruits, non seulement pour alimenter l'inclination naturelle de ton esprit, en développant ses facultés latentes, mais aussi qu'ils seront assez spirituels, dans le sens évangélique, pour te diriger vers l'expérience chrétienne qu'on peut définir avec les mots de *pénitence*, *pardon*, *paix*, *pureté et puissance*.

— Bien que j'aie un vif désir d'apprendre plus parfaitement les voies de l'Éternel, je suis heureuse de pouvoir t'assurer que j'en sais déjà quelque chose, cher papa.

Ce disant, elle m'embrassa avec épanchement, tandis que je rendais grâce au Seigneur pour ses grandes miséricordes envers nous. Après quelques moments je repris la parole :

— Pour plus d'une raison, ma fille, je suis con-

tent que le sujet de mes luttes religieuses vienne aujourd'hui sur le tapis. D'abord il m'offre l'opportunité de m'écrier avec le roi-prophète: "Vous tous qui craignez Dieu, venez, écoutez, et je raconterai ce qu'il a fait à mon âme." Ensuite à l'exemple de ce jeune homme que Jésus délivra, je pourrai raconter à mes proches les grandes choses que le Seigneur m'a faites et comment il a eu pitié de moi. De plus je veux m'inspirer de la recommandation de l'apôtre St. Pierre quand il dit: "Soyez toujours prêts à répondre pour votre défense avec douceur et respect à tous ceux qui vous demanderont raison de l'espérance que vous avez."

La question religieuse occupe, à l'heure qu'il est, les esprits sérieux des nations civilisées: on la discute publiquement, en chaire et dans la presse, à tous les points de vue imaginable; ceux-là mêmes qui ignorent les principes du christianisme ou qui lui sont antipathiques la commentent.

Pour moi j'ai conscience de n'être animé d'aucun esprit hostile envers qui que ce soit, sachant, à n'en pouvoir douter, que la parole blessante est comme la grêle en été, qui détruit ce qu'elle pourrait nourrir, si elle déversait en rosée. Mon unique but en abordant ce sujet est d'essayer de faire du bien; mon expérience me permettant de parler avec certitude de choses que j'ai approfondies.

— Je suis convaincue, cher père, que tes remar-

ques porteront l'empreinte de l'esprit que dicte la charité.

— Notre devoir est d'aimer notre prochain ; voilà pourquoi je désire voir catholiques romains et protestants se rapprocher pour raisonner face à face avec candeur sur leurs croyances respectives. "Du choc des idées jallit la lumière." Je suis persuadé qu'avec moins de réserve la mésintelligence disparaîtrait, la défiance et l'animosité feraient place à la courtoisie, et les deux camps n'auraient bientôt plus qu'à rivaliser de zèle et d'émulation pour la diffusion du christianisme. Mieux on se connaît et plus on s'estime.

Dans un pays comme celui que nous habitons, dont la population se compose de races hétérogènes, de nationalités rivales, gens de toutes nuances politiques et religieuses, il est de la plus haute importance, pour conserver la bonne entente, qu'on se fasse de mutuelles concessions. Au surplus, quel parti peut se flatter d'être en possession exclusive de toute la vérité ? Partout rien de plus simple, de plus naturel, que de la rechercher à l'amiable comme de bons chrétiens doivent le faire. Alors qui sait si cette génération ne verra pas accomplir la prophétie d'Isaïe : "Le loup habitera avec l'agneau, et le léopard gîtera avec le chevreau ; le veau, le lionceau, et le bétail qu'on engraisse, seront ensemble, et un enfant les conduira."

Comme je voudrais contribuer autant que possi-

ble à la réalisation de cette ère de bonheur, de vraie concorde, je me propose d'écrire et de publier un ouvrage dont la réponse à ta question formera la matière. Tu vois qu'elle est arrivée à propos pour me stimuler à l'entreprendre sur le champ.

— Hé quoi ! une simple question d'un enfant va donner le branle à un si grand projet !

— Pourquoi pas ? Je te disais bien qu'il te restait encore beaucoup à apprendre ; mais est-ce que tu répugnerais à voir imprimer le récit de nos causeries familières ?

— Je ne sais...... sérieusement as-tu l'intention de faire un livre des choses dont nous nous entretenons en ce moment ?

— Y verrais-tu quelque objection ?

— Je ne sais comment répondre, tu me prends tellement à l'improviste.

— N'importe, je vais te faire une proposition.

— Encore une surprise, je suppose.

— Veux-tu aller chercher ton frère Jean et ta sœur Marie ? En leur disant que je désire vous raconter une histoire, ils s'empresseront d'accourir ; ensuite tu pourras aller au salon prévenir ta mère et tante Mélie, et, pour être au grand complet, elles seront libres d'amener le petit Charles, à condition qu'elles se portent garanties de sa tranquillité.

— Faut-il aussi demander Nora ?

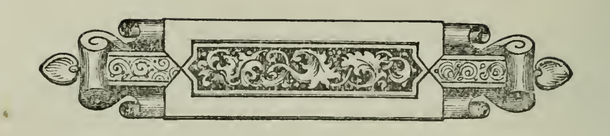
— Non, pas à présent, je craindrais de froisser ses préjugés ; il est préférable d'attendre ; plus

tard, quand elle pourra se rendre compte de nos motifs, si elle le désire, nous l'admettrons.

Nora était notre cordon bleu : catholique romaine sincère, née aux Etats-Unis de parents irlandais, mieux élevée que ne le sont d'ordinaire les servantes. Son père, ancien marchand, n'avait rien négligé pour son éducation, mais malheureusement des revers de fortune, ayant réduit la famille à la gène, Nora dut se mettre en service. Par son activité et son humeur avenante elle avait su se concilier, non seulement la bienveillance, mais encore l'estime de ses patrons. Pouvant figurer avec avantage au salon, elle avait le bon esprit de ne pas se croire déplacée à la cuisine.

Luella s'en était allée toute joyeuse délivrer son message.





II.

Première Séance—Sincérité—Écoles Bibliques — Satisfaits, non Satisfaits — Charité et Unité.

Maintenant donc ces trois vertus demeurent : la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande est la charité.— Paul.

PUELLA s'acquitta de sa mission avec promptitude, car à peine avais-je eu le temps de préparer quelques siéges, que j'entendis des pas bruyants rentrant sur le palier. " Holà! m'écriai-je, vous m'assourdissez avec ce tapage ; voyons, n'entrez pas ainsi pêle-mêle, et asseyez-vous posément."

Mon épouse et tante Mélie étant arrivées à leur tour, quelques mots suffirent pour expliquer le but de la réunion. Sûr de l'assentiment unanime, je proposai d'ouvrir la séance, à l'exemple des chrétiens primitifs, par la prière, nous conformant ainsi à la recommandation de St. Paul à Timothée : " J'exhorte donc avant toutes choses à faire des supplications, des prières, des intercessions, des actions de grâces pour tous les hommes." Nous étant agenouillés, nous récitâmes lentement et avec solen-

nité cette prière des prières, l'Oraison Dominicale. Cet exercice religieux terminé, je me mis à haranguer mon petit auditoire comme suit :

L'histoire constate que l'animosité qui sépare les catholiques romains et protestants provient plutôt d'un mal entendu que d'une aversion motivée. Effectivement, si à certains égards leurs vues sont diamétralement opposées, sur plusieurs points—et heureusement ce sont les fondamentaux—ils sont entièrement d'accord. C'est pourquoi ce me semble que les points de divergence pourraient s'éclaircir, si seulement on consentait de part et d'autre à les considérer amicalement. Vous me comprendrez probablement mieux quand je vous aurai donné quelques simples exemples, qui maintenant occupent mon esprit. En voici un : il n'est pas rare d'entendre un protestant accuser les cotholiques romains de n'être pas sincères dans la profession de leur foi.

— Pas sincères ! s'écrièrent plusieurs voix à l'unisson. Comment pourraient-ils l'être, ajouta Luella, s'ils croient ce que nous voyons dans leurs livres.

— Allons ! allons ! enfants, voilà précisément ce que j'appréhendais. Ce n'est pas de moi que vous avez reçu cet esprit-là. Il me faut combattre en vous ce préjugé, car c'en est un ; oui, hâtons-nous d'en détruire le germe funeste. Je vous assure que *personne n'est plus sincère que le catholique romain.* On peut alléguer plusieurs faits à l'appui de cette

assertion. En premier lieu l'empressement des parents à catéchiser leurs enfants : à peine sont-ils nés qu'on les porte aux fonts baptismaux ; commencent-ils à bégayer, on leur apprend à réciter des prières ; dès que faire se peut, ils sont envoyés aux écoles controlées par les religieux des deux sexes, consacrés à l'enseignement, lesquels déploient des trésors d'énergie, de persévérance et d'abnégation, en travaillant, avec un dévouement inouï, à l'œuvre ingrate d'inculquer chez ces enfants les doctrines de l'église.

— Est-ce que tu voudrais recommander ces écoles ou couvents comme lieux convenables à l'éducation de nos enfants ? demanda Mme. Beaudry avec émotion.

— Je ne dis pas cela, ma mie, et n'ai pas à présent le loisir d'exprimer toute ma pensée sur ces institutions ; qu'il te suffise de savoir que j'ai la ferme conviction qu'au moyen de ces écoles et de l'influence de parents sur les enfants, le romanisme fait beaucoup plus pour ses enfants que le protestantisme pour les siens.

Or ça ! papa, dit Jean dont les yeux noirs réflétaient le dépit, n'étais-tu pas protestant quand nous avons été baptisés ? Ne nous enseignes-tu pas constamment le catéchisme à l'école du dimanche comme à la maison ?

— Sans doute, mais cette coutume n'est pas si

générale chez les protestants que parmi les catholiques romains.

— Ainsi donc les protestants ne font pas tous leur devoir, répartit Jean avec chagrin.

— Loin de là, mon ami, plusieurs des nôtres, par une incurie regrettable, laissent l'éducation religieuse de leurs enfants exclusivement aux soins de l'école du dimanche, perdant de vues que les notions acquises au foyer de famille sont d'une importance capitale. Les premiers instituteurs, ceux qui exercent le plus d'influence sur l'enfance, sont naturellement les parents. Cela me remémore la réponse d'un bambin en rétorsion à la personne qui le taquinait à l'égard de quelque doctrine de religion.

— Quoi donc ! fit Jean vivement.

— Eh bien, il dit à son contradicteur : C'est vrai, puisque maman l'a dit, et si maman le dit c'est vrai, quand même ça ne serait pas vrai ! Il est évident que les catholiques romains ne sont pas lents à saisir ce puissant moyen d'influencer leurs enfants, et ils se donnent beaucoup de peine pour les instruire dans leurs vues religieuses ; or c'est une preuve manifeste de leur sincérité.

— Je comprends, dit Luella, et j'admets que papa a raison.

— Je suis touché de ton approbation, mais je veux continuer mon argument. Voyez encore *avec quelle fidelité ils gardent les ordonnances que*

l'église leur prescrit : ils sont scrupuleux dans l'observation de ses commandements, principalement ceux-ci : Quatre temps, vigiles, jeûneras et le carême entièrement, et vendredi chair ne mangeras ni le samedi mêmement." Il est notoire qu'ils font maigre le vendredi et certains jours du carême, le pape leur ayant accordé dispense pour le samedi et pour une grande partie du carême.

— Oui-dà, fit tante Mélie, du changement dans l'église qui a la prétension de ne jamais varier! Quelle inconséquence!

— En effet, ajouta Luella, j'ai vu quelque part que l'église romaine a pour devise "*semper eadem*," ce qui d'après mon dictionnaire latin signifie *toujours la même.*

— Bravo! voilà un signe que tu t'appliques à l'étude. Quand aux changements que vous signalez, —et vous pourriez en citer beaucoup d'autres,—nous nous en occuperons plus tard pour ne pas perdre le fil de notre discours, car je tiens fort à vous convaincre de la sincérité que vous avez mise en doute.

Observez combien ils sont assidus aux services de l'église : ni la distance, ni l'intempérie des saisons ne les arrêtent ; nous dormons encore que la chapelle de Marie regorge de fervents adorateurs. Je me rappelle que nous faisions 9 milles à pieds pour nous rendre à la grand'messe sans souci de la poussière, de la boue, de la chaleur ou du froid, et nous partions de grand matin pour arriver des premiers,

car quand l'église est encombrée—ce qui arrive souvent à la campagne—les derniers venus restent à la porte tâchant de saisir quelques lambeaux de ce qui se passe à l'intérieur de l'édifice sacré. Voilà une exemple de foi prouvée par les œuvres, n'est-il pas vrai ?

Mme. Beaudry remarqua qu'une pareille dévotion devrait faire honte à plusieurs de nos protestants tièdes.

— Mais cet excès de zèle extérieur ne provient-il pas de ce qu'on attribue aux œuvres seules l'efficacité du salut ? interrogea tante Mélie.

— Vous en jugerez par les faits ; mais je n'ai pas fini de faire ressortir leur sincérité ; permettez-moi une dernière évidence, savoir, *l'attachement prononcé qu'ils ont pour le culte qui leur à été légué.* A dix-neuf ans, quelque temps seulement avant d'avoir assisté pour la première fois à l'école du dimanche—ce qui, par parenthèse, a si fort étonné Luella ce matin—si quelqu'un se fut présenté à moi, et me menaçant d'un pistolet, m'eût dit : " Fais-toi protestant ou meurs ! " j'aurais répondu sans la moindre hésitation : " Otez-moi la vie, si vous l'osez, mais je vous défie de me ravir ma foi." J'aurais préféré le martyre plutôt que de renoncer à mon église.

— Tu étais plus digne de pitié que de blâme, fit Jean ; puis il ajouta avec emphase : Je suis sûr

que nous n'accuserons plus les catholiques romains de manquer de sincérité.

— Mais cet attachement à l'église qui, en général, est louable, n'est-il pas plutôt routinier que réfléchi, et par conséquent dangereux ? demanda Mme. Beaudry.

— Assurément on peut être sincère tout en cultivant l'erreur, et c'est la raison pour laquelle on ne devrait rien recevoir ou rejeter sans examen. La vérité n'est pas sectaire. St. Paul disait aux Corinthiens : " Soyez mes imitateurs comme je le suis de Christ," c'est-à-dire qu'il ne conseille de le suivre qu'autant que lui-même suivait les traces du Maître. Malheureusement les masses n'ont point le temps d'être studieuses, aussi trouvent-elles plus commode de se fier aux directeurs qu'on leur assigne, n'osant mettre en doute ni ce qui leur a été si souvent répété,ni la sincérité de ces guides spirituels.

— C'est donc à ceux-ci qu'on doit imputer l'ignorance populaire des pays romains, riposta tante Mélie, car ils mettent la lumière sous le boisseau, en vrais hypocrites sans entrailles ni charité qu'ils sont !

— Tout beau, madame, si cela est vrai de quelques uns ce n'est pas le caractéristique de tous, et plusieurs faits historiques feront justice de votre imputation. Les nombreux monuments dédiés à l'éducation de la jeunesse, les asiles pour les vieil-

lards, les aliénés, les pauvres, les orphelins, et les hôpitaux sont autant de témoignages en faveur de l'œuvre missionnaire qu'ils accomplissent.

— Oui, mais il est plus que vraisemblable que leur système religieux cause, par l'avantage qu'il donne aux prêtres sur les laïques, cette pauvreté, cette misère que ces institutions ont pour prétexte de soulager. En définitive ils ne font qu'ôter à Paul pour donner à Pierre. Les prêtres ne sont-ils pas toujours riches et les laïques toujours pauvres ?

— Dans tous les cas cela n'impugne pas leur sincérité. Il y en a eu qui ont même subi le martyre pour leur foi.

— Vous m'étonnez grandement, je vous assure.

— Cependant il n'y a pas lieu d'être surpris, si on tient compte de la rude discipline à laquelle sont astreints les séminaristes qui n'ont que peu ou point de rapports avec le monde extérieur. En outre on leur interdit toute lecture dérogatoire aux enseignements de l'église ou pouvant porter atteinte à sa suprématie. Consultez *l'index librorum prohibitorum et expurgandorum.*

— Quel langage barbare ! s'écria Jean ; qui peut comprendre un tel jargon?

— L'index prohibitorum est un catalogue des livres dont la lecture est prohibée, et l'index expurgandorum détermine des passages qu'on doit retrancher avant leur publication. Ces catalogues, une fois approuvés par le pape, sont livrés

à la publicité, et on les renouvelle de temps en temps en raison des additions que cause cette censure en permanence.

L'esprit qui anime et contrôle les prêtres dans leur éducation se résume dans une récente allocution du pontife romain. S'adressant à des étudiants en théologie il s'exprime ainsi : " Hâtons-nous de cultiver la sainteté par l'assiduité à l'étude, par l'obéissance aux supérieurs et par la fréquentation des sacrements, sans nous laisser distraire par les échos du monde de dehors ; ne salissons jamais nos mains au contact des journaux quotidiens, ces organes de l'enfer, qu'on ne peut toucher sans commettre un péché mortel."

— Oh ! s'il en est ainsi, remarqua tante Mélie, si c'est réellement la méthode dont on se sert pour les instruire, c'est-à-dire, de ne leur laisser connaître rien que les dogmes du romanisme, je me retracte ; je n'aurais pas dû tous les qualifier d'hypocrites.

— Ce n'est pas tout, ma tante ; ils sortent de l'université revêtus des saints ordres—comme ils le croient—de succession apostolique, avec le pouvoir des clefs, c'est-à-dire, celui de lier et de délier sur la terre ce qui le sera au ciel, et forts de cette conviction ils agissent en conformité de leurs instructions en toute sincérité. Comment en douterait-on en les voyant si souvent occupés dans leurs fonctions sacerdotales, et à lire leur bréviaire.

—C'est donc pour cela qu'ils marmottent presque

toujours, quand on les voit sur les chars et ailleurs, comme quelqu'un qui est dénué d'intelligence, observa Luella.

— Mais les crois-tu sincères quand ils demandent et obtiennent de l'argent pour la rémission des péchés ? s'écria Mme. Beaudry.

— Si cela est arrivé quelquefois, dans des temps très antiques, ce n'est pas une pratique générale : l'exception n'établit pas la règle. Quant à moi je puis affirmer que je n'ai jamais payé pour l'absolution de mes péchés.

— Il est très naturel pourtant d'inférer que cela se pratique sur une grande échelle, au moyen des indulgences et des messes payées pour les âmes en purgatoire, dit tante Mélie, qui voulait avoir le dernier mot.

— Y a-t-il encore d'autres cas où les catholiques romains aient été faussement représentés ? demanda Luella.

— Certainement ; on a prétendu que leur théologie était entièrement hétérodoxe ou contraire à l'orthodoxie ; or il est facile de réfuter cette assertion ; car toutes les doctrines essentielles du christianisme sont enseignées dans les églises romaines. Le *Credo* qui est un résumé de l'évangile est en usage chez eux comme chez nous, ainsi que l'Oraison Dominicale, ce modèle de prière que le Sauveur nous a donné ; et s'ils s'en tenaient à ce qui est parfait, étant divinement inspiré, la

discorde s'enfuirait honteusement, laissant la fraternité victorieuse régner en paix sur l'humanité soulagée. Oui, il y a même assez de vérité dans l'église romaine pour sauver le monde, si seulement cette vérité était convenablement appliquée.

— Comme ça, dit Jean surexité, tu penses qu'il y a des catholiques romains de sauvés ?

— Sans doute, mon petit; des catholiques tels que Mme. Guyon, Fénélon et nombre d'autres ont saisi la vérité pure, étant éclairés par le Saint-Esprit dont la lumière est accessible à tous ceux qui la recherchent sincèrement. Ceux-là, n'en doutons pas, sont au séjour des bienheureux par la grâce divine.

— Soit, répliqua tante Mélie; mais d'après votre propre logique, l'exception n'établit pas la règle, et il est incontestable que la grande majorité est empétrée dans les filets de la superstition et de l'erreur, s'adonnant à la pratique de vaines et futiles cérémonies, adhérant aux traditions humaines en abandonnant, comme le dit Jésus, le commandement de Dieu.

— Et tu crois qu'ils sont satisfaits de leur religion ? demanda Jean.

— Ils le sont sans l'être.

— Bah ! ta réponse ressemble à un jeu de mots. Explique-toi donc.

— Tu es trop bouillant, mon ami; il faut mettre un peu plus de retenu dans la conversation. L'habitude étant comme une seconde nature, ils présu-

ment avoir la vraie foi, être dans la véritable église, et en cela ils sont satisfaits ; mais s'il arrive qu'ils sondent leurs cœurs, comme dans la présence de la mort et du jugement, s'ils interrogent leur conscience, ils ne peuvent que frémir de leur dépravation et de leur incertitude religieuse. C'est alors qu'ils sentent combien ils sont loin de posséder ce royaume des cieux qui est, nous dit l'apôtre, ni viande ni breuvage, c'est-à-dire, qui n'est pas de chose matérielle et périssable, mais *justice, paix et joie par le Saint-Esprit.* Oh ! si encore ils voulaient s'adresser au grand médecin des âmes dans le language du poëte :

"O mon Sauveur, à toi seul je veux être,
Viens pour toujours habiter dans mon cœur :
Brise l'idole et de ce cœur sois maître,
Rends-moi plus blanc que la neige, Seigneur."

Mais cette pureté après laquelle on doit aspirer ne peut être produite que par l'opération du Saint-Esprit, en réponse à la foi et en vertu de la rédemption qui est en Jésus-Christ.

— S'ils ne faisaient pas la sourde oreille, dit Jean, ils entendraient les précieuses paroles de Jésus : "Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, *et vous trouverez le repos de vos âmes.*"

Luella, qui depuis quelques instants contemplait

la sérénité de la rivière, s'écria subitement : "Tenez, voilà le symbole d'une âme en repos. Béni soit Dieu qui m'a gratifié de la substance intime."

— Il serait à désirer, repris-je, que les hommes s'occupassent davantage de leurs intérêts éternels, qu'ils négligent pour des choses périssables. Le Père de toute éternité les y invite cependant lorsqu'il dit : "Venez maintenant et débattons nos droits. Quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige ; et quand ils seraient rouge comme le vermillon, ils deviendront blancs comme la laine."

Comme j'achevais cette citation, la pendule sonna sept heures, nous rappelant que le service public réclamait notre présence. Nous convînmes de nous rassembler de nouveau le dimanche suivant, et je promis, que, Dieu le voulant, j'entrerais dans les détails de ma vie passée ; mais avant de nous séparer nous chantâmes ces versets de cantique :

" Aimons-nous d'un amour sincère ;
Ne soyons qu'un en Jésus-Christ :
Nous avons tous le même Père,
La même foi, le même Esprit.

" Seigneur, exauce en ta tendresse
Le vœu de Jésus, notre Époux ;
Accomplis ta grande promesse ;
Dans l'unité consomme-nous."



III.

Mon Enfance—Ancêtres—Évangéline d'Acadie—Premières Leçons — Les Protestants — Embarrassé — Les Prêtres au Jeu—Les Cartes et la Dance le Dimanche.

Quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je jugeais comme un enfant, je pensais comme un enfant ; mais lorsque je suis devenu homme, j'ai quitté ce qui tenait de l'enfant.
—Paul.

Les huit jours d'intervalle qui s'écoulèrent avant que nous reprissions notre histoire parurent longs aux enfants. La petite Marie demanda souvent à son papa quand est-ce que le dimanche allait venir. Mes occupations pastorales me firent, au contraire, trouver la semaine courte. Le jour désiré vint enfin, mais accompagné de nuages qui obscurcissaient le firmament. La pluie, dont nous étions menacés, commença à tomber avant l'heure de l'ouverture de l'école, et, en raison du petit nombre des assistants, les exercices furent abrégés. Notre groupe put donc se rassembler un peu plus tôt dans mon cabinet d'étude.

Si la scène était changée à l'extérieur, au dedans l'animation et le plaisir étaient redoublés. Quelqu'un fit la remarque qu'au dehors, les ormeaux avaient l'air de gémir sous la pluie dégoûtante, et que les cieux manifestaient des symptômes de malaise par des grondements sourds et prolongés, entremêlés de lumineux éclairs.

— Bien que j'aime l'étude des arbres et des fleurs, dit Jean, dans ce moment je préfère l'histoire de papa, et je propose que nous gardions le silence et que nous l'écoutions. Puis s'adressant à moi : "Papa, ajouta-t-il, tu te rappelles nous avoir corrigés de nos idées fausses sur les catholiques romains, ce qui a été cause que je les ai estimés plus cette semaine qu'auparavant. Eh bien ! ce que tu as su faire pour nous, tu devrais essayer, il me semble, de le faire pour eux : car il n'y a pas de doute qu'ils nourissent des préjugés contre nous protestants. Par ce que Nora me disait dernièrement des protestants, je suis sûr qu'elle les juge mal.

— C'est précisément ce que je me propose, mon enfant, comme tu pourras le voir par la suite de notre entretien.

— Bien, cher papa, dit Marie, en s'appuyant sur ma chaise, conte-nous ton histoire dans tous les cas.

— Attention ! je commence. Je naquis dans la paroisse de Highgate, comté de Franklin, état

du Vermont, à un mille environ de Saxe's Mills, le 11 août, 1833. Comme notre nom l'indique, mes parents étaient d'origine française, et c'est dans cette langue que j'ai commencé à balbutier. Mes ancêtres paternels nous représentent une lignée de guerriers qui se sont illustrés à Carillon sur le lac Champlain, et sur les Plaines d'Abraham à Québec, sous Montcalm. Les aïeux de ma mère, dont le nom patronymique était Marie Bail de Printemps, forment une succession pour ainsi dire non interrompue de titulaires religieux. Sa grand'mère était contemporaine et participa aux souffrances d'Évangéline, l'héroine d'un poëme de Longfellow, qui a si bien dépeint l'esprit ardent, simple et religieux de ces 18,000 Acadiens chassés de leur pays et dispersés sur le continent.

— Tu n'as pas toujours habité le Vermont, dit Luella.

— Je n'avais guère que cinq ans quand mes parents retournèrent en Canada, leur pays natal, et se casèrent dans la paroisse de Henryville, près du lac Champlain. Cinq ans après nous émigrâmes de rechef dans l'État de Vermont, et deux ans plus tard nous vînmes à Ticonderoga (l'ancien Carillon), État de New York, où nous séjournâmes plusieurs années. Vous voyez que dès ma naissance j'ai été sorte de missionnaire. Ah ! j'oubliais de mentionner qu'à l'âge de sept ans je faillis me noyer dans la rivière du Sud.

— Tout comme moi dans le crique Kinderhook, l'autre jour, dit Jean.

— Justement, encore un peu plus et c'en était fait de mon histoire terrestre.

— Comme le Seigneur est bon, s'écria Luella ; sans doute qu'il nous a conservé la vie pour notre bien.

— Certainement, et j'espère que nous ne le frustrerons pas de ses bonnes intentions, réalisant avec le poëte Cowper, que

> " Si du bouton amère est la saveur,
> Odoriférante en sera la fleur ! "

Quoiqu'il advienne, reprenons notre récit. De tous les catholiques romains de ma connaissance ma mère pouvait être comptée au nombre des plus fervents. Elle fit baptiser de bonne heure et avec soin chacun de ses quinze enfants, savoir, neuf garçons et six filles. Je fus porté à l'église de Ste. Marie de Manoir (Canada Est), pour y être baptisé. Nous fûmes tous strictement élevés dans les enseignements de l'église romaine, je lui suis redevable pour les bonnes leçons que je reçus alors, et que je n'oublierai jamais. Voici quelques uns des principes que l'on se plaisait à nous inculquer : *La religion est d'une suprême importance ;* en s'éveillant le matin, dire : " Mon Dieu, je te donne mon cœur ;" après s'être habillé modestement, se mettre à genoux et offrir sa prière ; vaquer aux occupations auxquelles

notre état nous appelle; prendre nos repas avec sobriété et tempérance, sans jamais oublier la bénédiction céleste; prêter secours aux pauvres selon son moyen; tous les jours assister au culte divin, si faire se peut, et chaque soir faire un examen de conscience accompagné de prière.

— Assurément, observa Luella, ces instructions sont excellentes et je les crois parfaitement scripturaires.

— Voilà pourquoi je continue à les mettre en pratique, et que je désire le faire jusqu'à l'heure de ma mort. Cependant bien que je fusse instruit de ces vérités chrétiennes, on m'apprit également *à haïr et à fuir les protestants.* On appuyait d'autant plus sur cette partie de mon éducation que nous en étions entourés. Je m'apercevais aussi qu'on leur refusait la sépulture dans nos cimetières, et qu'on voulait, en toute chose, les repousser comme faisaient les Juifs des Samaritains. Quand j'étais jeune une sainte horreur remplissait mon âme au seul son des cloches protestantes, et j'aurais pu sauter de joie à la vue de leurs églises dévorés par les flammes.

— Oh! quels vilains sentiments vous aviez là, fit Jean avec tristesse.

— Maintenant je le sais, mais alors je l'ignorais. Ne vous rappelez-vous pas que Jésus dit à ses disciples: “Même le temps vient que quiconque vous fera mourir, croira rendre service à Dieu?”

— Mais, papa, se sont les sentiments d'un meurtrier.

— Je confesse avec honte que telles étaient mes convictions, et il ne faut pas vous en étonner, parce que je croyais que le protestantisme était non-seulement le reniement de toute religion, mais virtuellement une croisade contre la sainte église catholique apostolique et romaine, "*hors de laquelle il n'y a pas de salut.*" Tout régide romain doit considérer les protestants comme des païens et des publicains.

— Oh! papa, c'est justement ce que Nora voulait m'expliquer l'autre jour.

— Mon père avait l'habitude de dire avec dérision, que son vieux bœuf avait plus de piété que les protestants attendu que l'animal se met toujours à genoux avant de se coucher, ce que le protestant ne fait jamais.

— Est-ce possible que grand papa parlait comme ça ! dit Luella avec surprise.

— Ce n'est, hélas ! que trop vrai d'un grand nombre de protestants, qui ne font aucune profession de religion expérimentale ou personnelle, et qui vivent sans prière et sans culte divin, remarqua tante Mélie. Ils assument une terrible responsabilité, car ils mettent de sérieuses entraves au progrès de l'Evangile. Il est à regretter que votre père ne se soit pas trouvé en contact avec une meilleure classe de protestants.

— O ! cette manière de juger les protestants

était plutôt le fruit de son éducation que celui de sa propre observation ; car ce dépit et ce ridicule sont enseignés dans le petit catéchisme du diocèse de Québec, dont je vais vous lire quelques passages, en commençant à la page 24 :

" Q. Y a-t-il plusieurs églises catholiques ?

" R. Non, la seule église catholique est l'église romaine.

" Q. Que faut-il penser de ces autres sociétés qui s'appellent églises, mais qui ne professent pas la même foi que nous et qui ne sont pas soumises aux prêtres ?

" R. Ce sont des institutions humaines qui ne servent qu'à égarer les hommes, sans jamais les amener à Dieu."

— On expliquait ces passages avec beaucoup de force, les appliquant au protestantisme, lequel, nous disait-on, proteste contre l'église du Christ, contre la loi et l'Evangile. On nous disait même que le mot *protestant* signifiait tout cela ; que c'était un péché mortel, presqu'un sacrilége, de lire aucun livre protestant ou d'assister à leurs assemblées, et que nous devions les fuir comme Eve aurait dû fuir le serpent. Pour plus ample information nous lirons le passage suivant, tiré d'un des livres d'instructions les plus populaires dans l'église romaine :*

" Si quelqu'un se trouve dans l'impossibilité

* Catholic Christian Instructed, pages 92 et 93 ; par le Rev. Dr. Challoner.

d'assister au saint sacrifice de la messe, ne devrait-il pas lui être permis, dans ce cas, de s'unir en prière avec ceux d'une autre communion ?

" Certainement non. C'est un malheur, un grand malheur même, d'être, comme David, persécuté par Saul, éloigné du temple (tabernacle) de Dieu et de ses saints mystères ; mais ce serait un crime de s'unir à une congrégation hérétique ou schismatique dont Dieu rejette le culte comme étant sacrilége et impie."

— O ! maintenant je vois, dit Luella, pourquoi tu n'allais pas à l'école du dimanche ; tu croyais avoir de bonnes raisons pour t'en abstenir.

— Mais il y a plus : j'étais aussi conseillé de faire tout en mon pouvoir, par douceur ou rigueur, pour convertir les protestants à ma foi, et ainsi aider à renverser ce boulevard de l'hérésie la plus abominable et la plus damnable qui se soit jamais introduite dans le monde. On me disait que de même que satan avait comploté la chute du premier homme, ainsi le protestantisme conspirait pour renverser le Christ le second Adam. Cela m'était si souvent répété et avec tant d'emphase, que mes pensées, mes sentiments s'en empreignirent au point de contrôler toutes mes actions.

Un éminent auteur français a dit, qu'il est dans la nature de l'homme d'être crédule. Cette crédulité est nécessaire à notre conservation et développement durant notre enfance. C'est alors

que nous recevons pour vraies, sans examen, sans études, des opinions qui jettent de profondes racines dans nos esprits, et qui plus tard nous dominent despotiquement. Mon expérience vient à l'appui de cet aphorisme.

Mes facultés se développèrent avec l'âge. Eh ! quelle fut ma surprise lorsque, par contraste, je fus obligé de reconnaître que la moralité de nos voisins protestants excellait la nôtre. Ils nous surpassaient en industrie, en éducation, en sobriété et même en charité. Quels bons chrétiens ils feraient, me disais-je, si seulement ils possédaient la vraie foi, s'ils appartenaient à la véritable église !

— Mais, interrompit tante Mélie, vous ne pouviez réaliser à cette époque, qu'en moyenne, aux Etats-Unis, la moralité des protestants sans prétention religieuse—exceptant ceux qui en ont—est de beaucoup supérieure à celle des catholiques romains qui se glorifient tant de leur religion.

— Je savais pourtant qu'en ce pays, la moralité des catholiques romains s'élève à un degré d'excellence inconnue dans les pays complètement dans le régime du clergé.

— Ce que vous venez de dire, observa Luella, me rappelle la conversation que j'entendis l'autre jour en omnibus : "Avez-vous remarqué, dit madame, les enseignes d'auberges de toutes classes dont notre bonne ville abonde? Hélas! oui, répondit la voisine; et de plus j'ai noté que

presque toutes portent des noms étrangers au pays, ce qui suggère assez à quelle religion ces gens-là appartiennent. Et mon époux m'assure que les statistiques du pays entier nous montrent que la plupart des vendeurs de boissons enivrantes sont catholiques romains."

— Soit, mais revenons à notre sujet. Dans un livre de prières, approuvé par l'archevêque Hughes de New York, et très populaire, ayant pour titre : *Le Chemin du Ciel*, nous lisons à la page 14 :

"Dans un rescrit en date du 5 Septembre, 1852, Notre Saint Père Pie IX, à l'instance du concile national de Baltimore, sanctionne, par indulgence, la formation d'une société dont les membres prieront spécialement pour la conversion de tous ceux qui sont en dehors de la communion de l'église romaine dans les Etats-Unis.

"A la communion de Pâques une indulgence plénière sera accordée à tous les membres qui réciteront journellement, n'importe dans quelle langue, la prière suivante : Eternel Dieu Tout Puissant, Sauveur de tous, et qui ne veux point qu'aucun périsse, ayez pitié de ces âmes qui sont égarées par les séductions du malin esprit, afin que rejetant toute erreur, les cœurs de ceux qui errent soient convertis et retournent à l'unité de la verité en Jesus-Christ Notre Seigneur. Amen."

Vous voyez que non seulement cette prière est enseignée mais encore qu'elle est considérée par le

Pape comme étant d'une telle importance qu'il accorde une récompense sous forme d'indulgence plénière à tout romain qui la récitera.

En ce moment Jean, qui venait de feuilleter les journaux, s'ecria : " Tenez, voici un peu plus de lumière ou de ténèbres, comme vous voudrez, sur le sujet. D'après ceci il me semble qu'ils devraient plutôt former des sociétés de prières pour la conversion de ceux des leurs qui figurent en si grande majorité sur le rapport des récentes arrestations."

Après avoir lu quantité de noms, pour la plupart étrangers, il ajouta : " Pour un seul jour ça ne va pas mal ? " Puis passant à un autre journal, il allait entreprendre la lecture des opérations de la cour de Police, lorsque sa mère lui dit : " C'est assez, Jean ; tu pourrais lire ainsi jusqu'à demain et ça ne ferait que noircir un tableau dejà trop sombre, surtout quand on considère que guère plus que le quart de la population de cette ville appartient au romanisme. Un tel état de choses est vraiment alarmant.

— Mais, je répondis, l'embarras que me causait la moralité supérieure des protestants ne fit qu'augmenter avec l'examen. Leur charité se recommandait à moi en ce qu'ils faisaient l'aumone aux pauvres romains auxquels les prêtres la refusaient souvent.

Je voyais aussi que ces hérétiques etaient strictement religieux malgré l'affirmation contraire. A

mon grand étonnement, je vis que plusieurs d'entr'eux ne se mettaient point à table sans implorer la bénédiction d'en haut sur eux et sur leurs aliments.

De plus, matin et soir ils s'unissaient en famille dans la lecture de la Bible, le chant des cantiques et la prière—chose rare chez les romains. Le dimanche ils s'occupaient à lire des livres religieux et assistaient ponctuellement au culte public dans les églises, qui font l'ornement de tous leurs villages.

Le contraste frappant entre cet état de choses au Vermont avec le bruit et la dissipation qui caractérisent le jour du dimanche au Canada, à quelques milles de distance seulement, me donnait à réfléchir. Il était clair que la religion seule était la cause de cette différence de mœurs.

— Raconte-nous donc comment le dimanche était observé en Canada, fit Jean.

— Là, le dimanche était consideré comme jour de fête. Les auberges—en plusieurs cas tenues par des membres distingués de l'église, même de ses syndics et de ses chantres—étaient ouvertes tout le jour, à l'exception des heures de services.

Entre les offices les hommes et les enfants s'amusaient à divers jeux devant la porte de l'église. D'autres faisaient parader leurs chevaux pour leur donner du renom.

Un encanteur ayant nom Demers, syndic de l'église, et dont les fils étaient mes camarades d'école et du chœur, aussitôt la messe finie, montait

une estrade aux fins d'annoncer au public les choses perdues, trouvées, etc. Une fois l'an il s'y faisait aussi une vente à l'enchère de graines potagères, de fil, de laine, de végétaux et d'animaux de toutes sortes, dont le produit était versé entre les mains du prêtre, au profit des âmes du purgatoire, pour lesquelles on faisait la collecte dans l'église.

Imaginez-vous le dévot crieur au milieu du gloussement des dindons, du caquetage des poules, et du grognement de pourceaux, annonçant sa marchandise, et puis vendant au plus offrant le salut des âmes en purgatoire, au moyen de la prime offerte. Ce n'est guère croyable, pourtant je l'ai vu plusieurs fois.

— Quoi, tout cela le dimanche ! s'écria Jean.

— Quand ce n'était pas le dimanche c'était un jour de fête d'obligation, plus solennel encore à leurs yeux. Toutefois vous ne devez pas perdre de vue que cela se passait il y a trente ans, et qu'à cette époque il y avait moins de civilisation que de nos jours.* En outre, ce mode de publier les annonces était le seul praticable, car on ne recevait peut-être pas une demi-douzaine de journaux dans toute la paroisse, et un avis par écrit n'aurait pu être lu de la centième partie des habitants. Il est à desirer que la civilisation fera bientôt disparaître ces coutumes impies, triste reliquat du paganisme. Nous pourrions dire la même chose des assemblées du dimanche pour discuter, avant les élections, la

* Cela se pratique encore dans le pays.

politique, ainsi que les cirques comiques, les loteries, et les jeux de toute espèce.

—Quelles étaient donc les habitudes familières du peuple ? demanda Luella.

—Chaque habitation avait ses parties de plaisir ; on jouait aux cartes, on dansait, on buvait à tire-larigot.

—Et toi aussi, papa, tu jouais aux cartes ? dit-elle attristée.

—J'en rougis à ma honte. J'ai souvent depuis frémi à la pensée de la vie de débauche et de ruine qui aurait pu m'échoir, et que, par une providence favorable, j'ai pu éviter. A l'égard de ces choses vous allez voir quel exemple et quelle instruction je recevais. Mon père prenait autant de soin pour nous apprendre les figures de la dance et les combinaisons du jeu de cartes, que ma mère s'en donnait pour nous enseigner à prier. Du reste elle ne pouvait objecter à ces amusements qui nous paraissaient universels. Sans vendre de liqueurs mes parents avaient un petit restaurant attaché à leur boulangerie, aussi notre maison devenait le rendez-vous général, principalement le dimanche.

—A la saison des pommes notre maison se remplissait de chalands anxieux pour se divertir au jeu de cartes appelé *loup*. L'enjeu consistait en pommes, et comme j'etais expert à ce jeu, je gagnais souvent, et je ne me faisais pas scrupule de revendre plusieurs fois la même marchandise à

nos clients : c'était pour moi source de plaisir et de profit. Cette espèce de brigandage durait ainsi toute la journée et parfois jusqu'à une heure avancée de la nuit. Pourtant il faut en exclure le temps de la messe et des vêpres, car au son de la cloche nous nous hâtions d'aller à l'église avec la même ardeur que nous en mettions à jouer.

Ordinairement après vêpres mes parents se rendaient au presbytère pour faire la partie de cartes avec monsieur le curé.

—Est-ce possible ! un prêtre qui se dit un des apôtres de Notre Seigneur Jésus-Christ, protesta Luella.

—Mais oui, et c'était un des plus devoués de ceux que j'ai connus dans le sacerdoce. Il avait nom Brouillette. Il fut envoyé à cause de son excès de zèle comme missionnaire aux indiens d'Orégon.

—Oui-da ! et que disaient grand papa et grand'-maman au retour de leur pieuse visite à monsieur le curé ?

—O, ils étaient enchantés de la manière dont ils s'étaient amusés; le prêtre les avait fait rire à gorge deployée avec ses tours de finesse au jeu de cartes, et ses bons mots. Quoique très jeune encore, je ne pouvais pas faire autrement que de voir l'inconséquence sérieuse dans la conduite d'un homme qui était si solennel en apparence aux vêpres où je venais de le desservir ; et qui un moment après

était gai comme un troubadour. Et on me fit comprendre que c'etait la même chose avec tous prêtres du pays.

—Donc, s'écria tante Mélie, en comparant les mœurs du Vermont avec celles du Canada, nous sommes obligés d'avouer qu'elles ne sont pas en faveur de ce dernier pays, et il me semble que celui qui quitte le Vermont pour le Canada doit éprouver les mêmes émotions que les disciples lorsque aussitôt après la transfiguration du Maître ils se trouvaient parmi les incrédules et les démoniaques.

—On connaît l'arbre à son fruit, a dit Jésus-Christ; pourquoi n'appliquais-tu pas cette règle-là à l'église de Rome? suggéra Mme. Beaudry.

J'ai quelquefois songé que cette déclaration du Sauveur pouvait lui être applicable, mais je refoulais cette pensée en moi-même, croyant que c'était une tentation. J'essayais de me persuader que cet étonnant contraste était l'effet de causes naturelles telles que les tendances héréditaires, l'influence du sol, le climat et enfin l'entourage; néanmoins ce raisonnement ne me satisfaisait pas complètement, et pour plusieurs années la cause de tout ceci m'échappait. Pour moi c'était un mystère de plus.

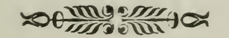
—Mais encore, remarqua tante Mélie, comment pouviez-vous rester si longtemps au sein de cette église malgré vos doutes et en présence de tant de faits si palpables contre elle?

— Ah voilà ! c'est ce dont on se rend compte bien difficilement. Sans doute que comme un très grand nombre de mes coréligionnaires j'y étais retenu par les mêmes puissantes influences.

—Tu devrais bien nous expliquer cela, papa, car pour moi c'est aussi un mystère, dit Luella.

—Te répondre, ma fille, exige une étude approfondie de *l'influence particulière qu'exerce l'église de Rome sur ses adeptes.* Or le temps nous manque pour y faire justice cette après midi. Mais vous le voyez, la tempête augmente; elle menace de nous priver du culte public du soir ; dans ce cas nous nous réunirons de nouveau à huit heures, et je tâcherai satisfaire ta curiosité.

Sur ce, nous nous dispersâmes sans plus de formalité. Demeuré seul dans mon cabinet, je me livrai à une méditation qui ne fût troublée que par le son de la clochette, qui annonçait que le thé était servi.





IV.

Les Piliers de l'Église—Nora intéressée—Limbus infantum – Don Pio Mortara—Vêtements et Ornements—Corpus-Christi—Pure Dévotion.

On lui donna encore la puissance sur toute tribu, sur toute langue et sur toute nation.—Apocalypse.

L'ORAGE ne discontinuait pas ; le vent en changeant n'avait fait qu'augmenter d'intensité ; tout présageait une violente tempête ; les élements déchâînés vomissaient de leurs flancs une pluie torrentielle et de rares reflets de l'éclair semblaient jeter le défi à l'obscurité croissante.

L'heure du service étant arrivée, je me hasardai à sortir ; mais à l'aspect des rues sombres et désertes je vis qu'il n'était guère possible d'avoir une assemblée à l'église ; le bedeau n'avait pas même ouvert la porte, et une fraîche ondée me fit hâter mon retour au gîte.

Nous ne tardâmes pas à nous réunir dans mon étude. Le bébé fut apporté dans son berceau pour y sommeiller à loisir.

Il y a lieu de raconter ici une piquante épisode : Nora s'était tout à coup intéressée à nos séances.

Il paraît que durant la semaine, les enfants lui avaient donné un compte rendu de nos entretiens précédents, et qu'elle était très satisfaite de la candeur et de la charité avec lesquelles nous avions traité notre sujet. Poussée par sa curiosité naturelle, elle avait adroitement laissé les portes de communication entre-baillées entre sa chambre et notre asile, de manière à pouvoir entendre toute notre conversation, à notre insu. *

Elle avait requis les enfants d'intercéder auprès de moi pour obtenir la permission d'assister dorénavant à nos réunions.

Elle lui fut accordée sans difficulté. A dire vrai je m'y attendais, quoique pas sitôt. Ignorant jusqu'à quel point elle était initiée à nos entretiens familiers, j'avais d'abord été enclin à considérer sa demande comme une plaisanterie ; peut-être aussi était-ce la

---

* Nous désirons qu'il soit compris des lecteurs, que nous ne voulons aucunement justifier l'action de Nora. Nous ne pouvons que censurer la pratique d'écouter aux portes, trop commune chez les enfants et les serviteurs. Dans cette occurence le bien prévalut sur le mal. A cause de cela nous pardonnâmes volontiers cette unique offense.

peur de rester seule par un pareil temps, qui la faisait agir.

Toujours est-il que je ne tardai pas à découvrir qu'elle était sérieuse, et que réellement elle aspirait déjà à approfondir la vérité.

Les enfants entrèrent suivis par Luella et Nora qui se tenaient par la main. Elles s'assirent côte à côte, et lorsque le calme fut établi Luella s'adressant à sa voisine lui dit :

— Peut-être pourez-vous me dire, aussi bien que papa, ce que je désire connaître à présent.

Nora pencha la tête un moment comme confuse ou embarrassée, puis répondit : " Cela dépend de ce que vous voulez savoir. Je vous renseignerai si je le peux. "

—Bien, pouvez-vous me dire quel est le pivot ou pierre de l'angle, le principal pilier sur lequel repose votre église ?

Elle hésita quelque peu afin de réfléchir, puis répondit lentement : " Je suppose......que c'est...... son ...... infaillibilité. " Mais ne paraissant pas entièrement satisfaite de sa réponse elle reprit : " Attendez un peu, je pense que c'est plutôt *le grand souci qu'elle prend des enfants.*"

— Nora a parfaitement raison, dis-je, elle a trouvé la bonne clef. Dans cette circonstance Rome suit les illustres exemples de sa devancière, l'église juive, et du Christ lui-même. N'a-t-il pas dit à ses disciples en leur montrant de petits

enfants : "Le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent, donc si vous ne devenez comme un d'eux vous n'y pourrez entrer."

—Est-ce que les romains agissent par les mêmes motifs, et sont-ils poussés par le même esprit ? questionna tante Mélie.

—C'est ce que nous saurons en examinant. Afin de recueillir une plus abondante moisson, elle prétend que l'enfant qui meurt sans être baptisé ne peut entrer au ciel, et qu'il est détenu dans un lieu nommé *limbes* ; c'est pourquoi elle n'en permet pas l'enterrement en terre consacrée, mais le relègue dans une espèce de champ de potier.

— Il est donc naturel d'inférer qu'il y a quelque chose d'erroné dans un enseignement de ce genre, s'écria tante Mélie. Est-ce que Dieu laisserait le salut éternel de petits innocents dépendre du gré de leurs parents ? Et que deviendraient des milliers d'enfants dans les pays païens, qui sont morts avant de connaître le bien et le mal ? En effet qu'y a-t-il de plus compréhensible que l'alliance de Dieu avec Abraham, le père des croyants ? Les enfants y étaient inclus puisqu'ils recevaient la circoncision *comme le sceau de leur réception* et non pour se rendre acceptables. Ainsi les enfants sont baptisés parce que Jésus-Christ les a rachetés, et qu'ils font partie de son royaume ; mais non pas pour les en rendre dignes. Le baptême ne peut créer l'union d'une âme avec Jésus, il ne peut que le reconnaître.

— Je vois que vous plantez votre bannière sur le terrain biblique ; mais Rome argumente autrement. Non seulement elle baptise les enfants de ses adhérents, mais encore elle s'efforce d'amener dans son giron, par le baptême, ceux d'autres persuasions. Pour arriver à ses fins et malgré la sainteté qu'elle attache aux sacrements, elle autorise toute personne à administrer le baptême dans ce qu'elle appelle des "cas de nécessité." Un hérétique ou une servante ignorante deviennent les subrogés des prêtres et des évêques.

A ce mot tous les regards se tournèrent vers Nora. Chacun s'attendait à ce qu'elle contestât mon affirmation ; mais il n'en fut rien, elle l'admit tacitement en balbutiant qu'il était déplorable que les protestants eussent notion de cela.

— Tiens ! mais pourquoi pas, si c'est la vérité ? dit Luella.

— Toute vérité n'est pas bonne à dire. Beaucoup de pauvres servantes comme moi seront en danger de perdre leur place, si on vient à apprendre qu'il est de leur devoir d'influencer les enfants pour les amener au romanisme . J'en ai connu plusieurs qui y ont été amenés par ces moyens sans que personne s'en soit douté......

Elle fut brusquement interrompue par un violent coup de tonnerre, ce qui l'énerva au point qu'elle s'écria d'une voix fébrile : " Sainte Vierge Marie et Sainte Honorée, ma patronne, protégez-moi,

assistez-moi car je viens de commettre un grand péché. Je n'avais pourtant pas le dessein d'accuser nos saints prêtres, ni moi-même comme je viens de le faire. Oh ! pourquoi faut-il que j'aie parlé si mal à propos !

— Allons ! allons ! Nora, repris-je pour essayer de la calmer, ne vous chagrinez pas pour si peu de chose ; ce que vous venez de nous dire n'était pas un secret pour moi. Détrompez-vous, vous ne devez jamais craindre de dire la vérité. C'est un fait notoire qu'en 1858, un enfant de sept ans, nommé Edgar Mortara, fils d'un Juif de Boulogne alors dans les Etats Pontificaux, fut ravi à ses parents, et placé dans une maison religieuse de Rome, sous le prétexte qu'il avait été baptisé, étant malade, par une servante de son père. Le petit enfant fut élevé contre le gré de ses parents dans une nouvelle croyance, car un enfant croit tout simplement ce qu'on lui enseigne : ce qui lui est semé dans l'esprit prend racine et lui devient bientôt aussi naturel que l'action de respirer. On ne commence à douter que lorsqu'on a conscience d'avoir été trompé. De là l'église doit apprendre que si elle veut subjuguer le monde et l'amener à Christ, elle doit inculquer de bonne heure ses maximes aux enfants, pour les préparer au bon combat de la foi.

A cet instant je crus devoir renouveler à Nora l'assurance que sa confession involontaire ne lui por-

terait aucun préjudice en tant que cela dépendrait de nous; et pendant que je parlais encore Luella lui témoigna sa sympathie en l'entourant de ses bras comme pour la protéger et la consoler de son mieux.

— Mais ceci n'explique pas tout le pouvoir de l'église, interrogea Jean.

— Certes, non. Son influence, spécialement sur les enfants et les masses, réside *dans la méthode de se servir de symboles qui flattent les sens.* Sous ce rapport elle ressemble encore à l'église juive.

— Dites donc plutôt au paganisme, dit tante Mélie.

— Hé bien, écoutez ! L'artiste opère même plus que le prêtre. Les superbes tableaux, la riche ornementation des autels, les somptueuses parures, l'or, l'argent, les pierres précieuses, les statues, l'éclat des lumières, l'odeur pénétrante de l'encens, le magnifique appareil des prêtres et de leurs acolytes, le faste des décorations et la pompe du service, contribuent à effectuer une attraction presque irrésistible, qui n'a son parallèle qu'au théâtre. Mais dépouillez-là de tout cela et que lui resterait-il ? Rien ou à peu près, car la prédication est un détail minime dans des services qui amusent plus qu'ils n'instruisent.

Rien n'est épargné pour varier l'attrait des cérémonies. Par exemple en carème, dans la semaine de la passion, les églises sont drapées de

noir, le service est plus solennel, les autels sont dégarnis de leur attirail ; les crucifix, statues, bannières sont revêtus de deuil ; les chassis ne laissent pénétrer qu'un jour blafard ; tout concourt à porter à la mélancolie; surtout les mercredi, jeudi, et vendredi lorsqu'on célèbre l'office des *Ténèbres* en mémoire de celles qui couvraient la terre à la crucifixion. Vers la fin du service on éteint tous les luminaires et en ce moment les assistants sont inévitablement saisis d'un respect craintif. Le vendredi soir un grand bruit se fait par une partie de la congrégation pour représenter le tremblement de terre qui eut lieu au moment ou Christ rendait l'esprit; mais ce rite n'est guère usité que dans les cathédrales.

Le vendredi saint un catafalque est érigé dans l'église ; deux choristes se tiennent auprès, veillant et récitant des patenôtres, pour figurer les anges au sépulcre. J'ai passé nombre d'heures en ces vigiles solennelles dans l'espoir de gagner des indulgences. Nous étions relevés alternativement. Pendant ce temps un grand crucifix est exposé dans un endroit accessible à la foule, qui s'empresse de venir le baiser. De nature sympatique j'étais vivement impressionné par ces cérémonies.

Ce service se prolonge jusqu'au matin du dimanche de Pâque. Ce jour-là tout change d'aspect, la métamorphose est complète ; tout vestige de deuil a disparu pour faire place aux allures

des jours de fête. L'église est parée comme une mariée ; l'air retentit du joyeux son des cloches ; la jubilation est générale. Un grand étalage de fleurs est aussi déployé durant le mois de mai, surnommé mois de Marie, parce qu'il est spécialement consacré à son culte.

— Tout cela est vrai, dit Nora en soupirant.

— Certainement, sans cela je ne vous l'aurais pas dit. Mais il y a plus. Les vêtements des prêtres officiant à la messe sont d'une extrême richesse, bien propre à attirer les regards et à fixer l'attention des assistants par l'éclat de leurs couleurs. Ce sont l'amict, l'aube, la ceinture, la manipule, l'étole et la chasuble, tous d'un travail exquis. L'église, dit le révérend docteur Challoner, * fait usage de cinq couleurs : le *bleu* en honneur de la fête de Notre Seigneur, de la bien heureuse Vierge Marie, des anges et des saints qui ne furent pas martyrs ; le *rouge* pour la fête de la pentecôte, la découverte et l'exaltation de la croix, les apôtres et les martyrs ; le *vert* pour la plus grande partie des dimanches ; le *violet* pour le temps de la pénitence, de l'avent, du carême, des vigiles et des quatre temps ; et le *noir* pour le vendredi saint et les messes des morts.

— Certainement, s'écria tante Mélie, le paganisme n'a jamais étalé tant de marchandises de

* The Catholic Instructed, page 82.

mode dans ses services religieux. C'est vraiement ridicule.

— Mais, je continuai, il ne faut pas oublier de mentionner que dans les pays dont la majorité de la population se compose de romains, comme le Bas-Canada par exemple, on se sert encore d'autres symboles. Ainsi sur presque tous les chemins publics le voyageur peut remarquer que de distance en distance il y a une croix, haute d'environ vingt pieds, embellie par quelque artiste de village, et devant laquelle les passants dévots se découvrent respectueusement en faisant le signe de croix. Ordinairement le piédestal est usé par les genoux des villageois, qui, durant certaines saisons de l'année, viennent là offrir leurs dévotions du soir. Les sites élevés, les montagnes, en sont aussi garnis et deviennent le rendez-vous des pélerins d'alentour, et même d'endroits lointains. Il n'est pas rare de voir de petites croix sur les maisons d'habitation et jusque sur les granges, en guise de paratonnerres.

Avant l'érection des calvaires on a coutume de les porter en procession avec toute la pompe imaginable ; la musique vocale et instrumentale forme un important accessoire de la cérémonie ; les bannières et étandards flottent au dessus de la multitude. Un tapis de verdure et de fleurs indique le parcours de la procession. Souvent je suis allé cueillir quantité de fleurs des champs pour répandre

4

sur le passage de l'évêque ou de l'officiant, pensant faire une œuvre méritoire. A différentes époques de l'année il se fait des processions publiques, mais la plus grandiose est celle de la Fête-Dieu, ou *Corpus Christi.* L'officiant, paré de ses plus beaux atours, porte l'hostie consacrée dans un ciboire d'or. Il faut le voir s'avancer majestueusement sous un magnifique dais de brocart, porté par quatre hommes; deux personnes le précèdent marchant à reculons, et tandis que l'un brûle de l'encens l'autre répand des fleurs au son de la musique.

— Si on se rend compte, ajouta Mme. Beaudry, que toutes ces formes plus ou moins symboliques et théâtrales sont regardées comme une manifestation du culte qu'on doit rendre à Dieu, il n'est pas surprenant de voir des myriades d'adultes, de femmes et d'enfants se laisser subjuguer par cette caste qui prêche l'abstraction de l'esprit d'examen, censure et réprouve la raison humaine, la confisquant à leur profit.

— Il est évident que le peuple ne manque ni de sincérité ni de dévouement pour accomplir tout ce qui lui est prescrit, observa Luella.

— Mais sur quelle partie de la Sainte Ecriture s'appuie-t-on pour rendre à Dieu un culte aussi mondain et étrange? demanda tante Mélie.

— Sur celle contenue dans nos livres de messe,

madame, répondit vivement Ñora. Est-ce que nous pouvons trop faire pour Dieu, dites-moi ?

— Vraiement non, dit Mme. Beaudry, si nous sommes guidés par sa Parole. Mais il y a un zèle intempestif et ignorant qui ne peut qu'être nuisible. Jésus nous a enseigné que Dieu est esprit, que nous devons l'adorer en esprit et en vérité, non en image. Nous ne pouvons réellement lui être agréables qu'influencés par le Saint-Esprit et sous la direction de son Evangile. Nos services doivent être simples, exempts d'ostentation, compréhensibles, à la portée de toutes les classes de la société, accessibles aux pauvres, aux ignorants et aux malades. L'effusion d'un cœur pur doit être spontanée comme la lumière qui émane du soleil, silencieuse plutôt que bruyante, rafraîchissante comme la source du rocher, qui fait tout reverdir sur son parcours. Oui, ce que Jésus désire pardessus tout c'est un cœur humble et pur, avec lequel il puisse s'unir en le transformant en temple du Très-Haut. Tout ce que nous pouvons faire soit avec nos mains, soit avec nos pieds, soit avec notre langue, n'a aucune valeur s'il n'est le fruit de la foi en Jésus-Christ, et par conséquent l'hommage d'un cœur purifié par le Saint-Esprit et docile à la voix du bon Berger.

— Vous parlez admirablement, madame ; je voudrais bien avoir un tel don. J'ai souvent désiré d'avoir un cœur pur, aimant Dieu et le louant aussi naturellement que les fleurs exhalent leur parfum

délicieux ; un cœur comme j'ai la conviction que le vôtre est, car vous portez l'empreinte du calme et d'une sérénité parfaite au milieu des soucis et des tribulations de la vie.

Rougissant sous le coup de cette saillie aussi flatteuse qu'inattendue, Mme. Beaudry se récria, disant : " O ! Nora, vous me surprenez grandement ; j'étais loin de songer que vous pourriez me prendre pour exemple. Comprenez bien que Jésus seul est notre modèle. Seul il peut nous donnez un cœur nouveau, si nous lui demandons avec foi. Vous savez qu'il dit : ' Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug est aisé ; et mon fardeau léger.' "

Voyant à ma montre que l'heure du repos était arrivée et malgré que notre sujet fut loin d'être épuisé, je donnai le signal de la retraite, en proposant, pour clore convenablement notre entrevue, de faire comme de coutume la prière du soir en famille. Après quoi les enfants se présentèrent pour recevoir le baiser du soir. Quand ce fut le tour de la petite Marie, elle dit ingénieusement, sous le poids du malaise que lui causait l'orage qui paraissait redoubler de fureur : " Le Seigneur peut nous garder de tout danger malgré la noirceur n'est-ce pas papa ?"

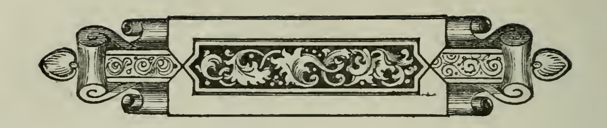
— Oui, mon enfant, lui répondis-je, de même qu'il prend soin des petits oiseaux dans les sombres forêts, il nous protégera, nous qu'il a créés à sa ressemblance. C'est donc sans crainte que je te confie à Lui, ma toute belle, car c'est le meilleur des pères. Bon soir, mon enfant. Bonne nuit, tous.

Bientôt je n'attendais plus que Luella qui en se retirant, fredonnait ce beau cantique :

Jésus, ami de mon âme,
  Je veux m'envoler à Toi :
Seul abri que je réclame,
  Quand la tempête est sur moi.
Garde-moi pendant l'orage,
  Et jusqu'à mon dernier jour,
Alors sur la calme plage
  Donne-moi l'heureux séjour.

Je n'ai d'autre sûr asile,
  Je me jette entre tes bras,
Pauvre, chancelant, fragile :
  Ah ! ne m'abandonne pas.
Appuyé sur tes promesses,
  Je goûte un profond bonheur,
Au plus fort de mes détresses
  Je me cache dans ton cœur.





V.

Les Piliers de l'Église—Eau Bénite—Rameaux—Enfant de Chœur—Le Connu et l'Inconnu—Foi aveugle—Unité *versus* Conformité—Infaillibilité et Contention.

Et elle obligeait tous les hommes, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, de prendre une marque à la main droite, ou au front. Apocalypse.

LA SEMAINE s'écoula sans évènements extraordinaires, quoiqu'un observateur judicieux eut pu remarquer dans la maison un sentiment religieux plus prononcé. Nora particulièrement avait l'air de s'intéresser d'avantage à notre culte de famille. Dans les premiers temps de son séjour parmi nous elle s'était montrée récalcitrante quand il s'agissait de la lecture de la Bible. Maintenant elle conservait une attitude respectueuse et écoutait attentivement. Au lieu de se rendre à Vêpres comme d'habitude, ce jour-là elle demeura à la maison, et de bonne heure elle vint dans mon cabinet préparer les siéges pour notre commodité.

A l'heure dite j'ouvris la séance sans circonlocution, disant qu'après avoir essayé de dépeindre les

deux éléments principaux qui constituent le pouvoir de l'église de Rome, il me restait à leur rappeler que ces éléments puisent leur source dans l'art d'aiguillonner l'appétit des sens au préjudice de l'âme ; car si la vue est réjouie par la beauté des symboles ; si l'ouïe se trouve charmée par le son mélodieux des voix cultivées et des instruments de musique ; l'âme, au contraire, s'engourdit, s'énerve et ne ressent plus le besoin de la nourriture spirituelle. Fidèle à son systême *l'église pourvoit encore ses adhérents vieux ou jeunes, bons, mauvais ou indifférents, de quelque chose qui est regardé comme essentiellement nécessaire à la religion.*

— Que donne-t-elle aux enfants ? demanda Jean avec impétuosité ; les laisse-t-elle chanter ?

— Sûrement, les chœurs sont en partie composés d'enfants, et on leur donne une des premières places dans les processions. Mais écoute ce que j'ai à dire. Lorsqu'on consacra la croix de Henryville, ma mère m'avait acheté un petit crucifix pour le faire bénir. Je n'était pas le seul, car presque tous avaient une provision de crucifix, médailles, rosaires, chapelets ou scapulaires.

— Que signifie ce dernier nom si bizarre ? s'enquit de nouveau Jean.

— Patience, je te le dirai plus tard.

— Mais que faisiez-vous de toutes ces choses-là ?

— Quand l'évêque eut aspergé la grande croix d'eau bénite la foule présenta alors ce qu'elle avait

apporté, en élevant les objets de manière que chacun d'eux reçut au moins une goutte d'eau. Ces articles une fois bénis sont, dit-on, doués d'un pouvoir surnaturel, c'est-à-dire, miraculeux. Par exemple, si quelqu'un tombe subitement malade, si son état paraît dangereux, on se dépêche de lui mettre un crucifix béni sur l'estomac et on mande le prêtre pour qu'il vienne administrer le sacrement d'extrême-onction au malade. On croit que par la vertu du crucifix la vie du moribond peut être prolongée au moins jusqu'à l'arrivée du prêtre.

Ma mère nous entretenait souvent des miracles opérés par la vertu des reliques, comme de la bonne Sainte Anne de Beaupré et d'autres. Mais nous étions chifonnés de ne connaître personne qui avait témoigné ses opérations.

— Oh ! s'écria tante Mélie, les magiciens d'Egypte étaient bien plus fins que cela, car leurs imitations des miracles de Moïse et d'Aaron étaient vraisemblables, et ils opéraient ouvertement.

Les prêtres de Rome feraient meilleure figure dans le monde s'ils allaient prendre encore quelques leçons des prêtres de Pharaon !

Un éclat de rire suivit, auquel Nora même participa, et je continuai : " Pendant au moins quinze ans, je crois, mon crucifix fut le palladium de la famille. On y avait toujours recours au moment du danger. C'était notre refuge, car il était béni. "

— Quel pouvoir on attribue à l'eau ! fit Luella.

— Une fois l'an, durant le carême, jour où le pape et les évêques consacrent le *saint chrême*, composé d'huile d'olive et de baume de Galaad, à ce qu'ils prétendent, un large vase rempli d'eau pure est apporté à l'église.

— Que c'est drôle, s'écria Marie, en se frappant les mains ; est-ce pour se baigner ?

— Mais non, ma mignonne ; c'est pour la bénir.

— Avec quoi donc ? questionna Luella .

Ecoutez, j'essayerai de vous expliquer comment cela se pratique : le prêtre et ses assistants se rangent autour du bassin, chantent quelques hymnes en latin, récitent quelques oraisons dans la même langue, répètent certaines litanies ; enfin l'officiant jette une pincée de sel dans l'eau en disant : "Je t'exorcise au nom de Dieu le Père Tout-Puissant, au nom de Jésus-Christ son Fils, Notre Seigneur, et par la vertu du Saint-Esprit, afin que tu puisses par cet exorcisme avoir le pouvoir de chasser le démon avec ses anges apostats, par la vertu du même Jésus-Christ Notre Seigneur, qui viendra pour juger les vivants et les morts par le feu. Amen." *

— Quelle est la définition du mot exorcisme ?

— Exorciser signifie les rites et prières institués par l'église pour chasser les démons et les empê-

---

* Dr. Challoner : Catholic Instructed, page 203.

cher de malfaire. Cela étant accompli, l'eau se trouve bénie.

— Ah ! si l'église romaine a tant d'autorité sur satan, repartit brusquement Jean, certes, elle devrait le chasser du monde ! Mais que font-ils avec cette eau ?

— Un usage varié, je répondis. On en verse dans les bénitiers placés près des portes d'entrée de l'église afin que chacun s'en mouille les doigts et se signe avec. L'autel, l'évangile et la congrégation en sont aspergés au commencement de la messe ; et les cercueils et tombes des décédés en sont légèrement arrosés. On s'en sert pour bénir les cendres du premier jour du carême, les anneaux de mariage, les personnes qui prononcent des vœux de chasteté ou autres. On l'emploie pour le baptême des personnes et choses sacrées telles que cloches, cierges, etc. Chaque famille s'en munit d'une ou plusieurs bouteilles pour les cas de maladie, car de même que les crucifix et reliques, elle possède un pouvoir miraculeux, particulièrement quand il s'agit d'anéantir les enchantements et machinations du malin esprit. *

—Il n'y a que les ignorants et les superstitieux qui croient à ces fadaises-là ! s'écria Nora, qui voulait justifier sa croyance.

—Vous oubliez, Nora, que ces fadaises, comme vous les nommez, sont des choses solennellement

* Right Rev. Bishop Fenwick's Catechism, page 82.

consacrées par vos évêques et par vos prêtres. Vos catéchismes les représentent aussi comme très importantes. Ce sont les incrédules qui s'en moquent et refusent de s'en servir.

— Vous avez raison, je l'avoue, reprit-elle, toutefois j'aurais souhaité qu'il en fut autrement.

— Le dimanche des rameaux, poursuivis-je, il y a une autre grande procession. Partout sur son passage les rues sont décorées de draperies, pavillons, oriflammes, et de berceaux de verdure érigés à grands frais. Les autorités nous déclarent que cela se fait en honneur de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Le prêtre bénit la branche de rameau que chacun porte à la main pour être précieusement conservée.

— Dans quel but, s'il vous plaît ? demanda Luella .

— On fait accroire au peuple que cela peut les protéger de la fureur des éléments ainsi que des embûches de satan. Je me rappelle très bien que par un jour d'orage, comme dimanche dernier, ma mère nous ordonnait d'apporter le rameau béni. Après nous en avoir mis quelques parcelles dans les cheveux et nous avoir jeté quelques gouttes d'eau bénite, elle nous faisait faire le signe de croix : tout cela pour conjurer les éléments. L'observation de ces formalités la rassurait complètement ; elle nous pensait préservés du péril. Quelques uns s'imaginent aussi que le rameau béni à la puissance

d'arrêter le feu et de contre-carrer la violence des vents.

— Cependant, dit Jean, ils pourraient réaliser, avec un peu de réflexion, que les pays romains sont aussi fréquemment visités par les ouragans, les tremblements de terre et les incendies, que les contrées protestantes. Les villes de Montréal et de Québec n'ont-t-elles pas été éprouvées par des calamités de ce genre ? Et ne vous souvient-il pas du ravage causé par la chute de l'électricité sur une des tourelles de l'église Saint Joseph, bien que les églises protestantes aient été épargnées ? qu'en pensez-vous, Nora ?

— Comme tous les enfants, répondit Nora, vous faites trop de questions. Toutefois je suis portée à croire qu'il y a passablement de prétensions chimériques dans l'église.

— Vous concevez, par l'effet produit dans notre famille, quelle influence ces enseignements exercent sur les masses. Mes parents étaient de dévoués romains ; mon père était chantre et marguillier ; votre oncle Charles et moi étions enfants de chœur. Habillés de soutanes noires recouvertes de surplis blancs, nous servions la messe et les vêpres. Si vous examinez les images du catéchisme de l'évêque Fenwick, vous aurez un aperçu de notre tâche. Je vous prie de croire que nous y apportions toute la dévotion dont nous étions capables. Que de zèle il nous fallait pour apprendre par cœur les

innombrables réponses de la messe, qui sont tout en latin, dont nous ne comprenions pas un traître mot. Nous devions nous souvenir de l'endroit précis où nous avions à lever les pans de la chasuble de l'officiant, à agiter la clochette, à faire la révérence, à présenter le vin, ainsi que l'eau pour le lavage des doigts du prêtre pour rappeler l'action de Pilate. Enfin nous avions à remplir notre rôle dans ce simulacre du grand drame accompli il y a 18 siècles.

— C'était bien comme un théatre, remarqua tante Mélie.

— Sans doute, et avec le temps nous remplissions notre devoir machinalement, par routine ; mais cela était d'autant plus commode que parfois le prêtre procédant avec rapidité, marmottait ce qu'il avait à débiter, et nous l'imitions comme de raison.

La basse messe est célébrée tous les jours à l'exception du vendredi saint. La grande messe se chante tous les dimanches et jours de fête avec accompagnement de toute la pompe et de l'éclat imaginables.

— J'aimerais à assister à l'un deces services. Ne voudras-tu pas m'y mener quelque jour? demanda Luella.

— Avec moi, fit Jean.

— Moi aussi, dit Marie.

— Je le veux bien, mes enfants, nous saisirons la première opportunité: mais j'y pense, peut-être que Nora ne se refusera pas à vous y couduire.

— Ce n'est pas bien sûr ! riposta Nora avec un clignotement d'yeux tout particulier. Votre langage m'embarrasse, et je redoute les questions des enfants.

— N'en parlons plus alors ; plus tard nous arrangerons cela pour le mieux. Mais pendant que nous y sommes je désire vous indiquer un autre élément du pouvoir de l'église de Rome : *C'est le nystère dont elle enveloppe son système religieux.*

— La religion n'est-elle donc pas une chose essentiellement mystérieuse, observa Nora.

— Je conviens que dans la religion comme dans la nature il y a beaucoup de mystères ; mais par contre il y a beaucoup de choses qu'on peut comprendre. Par exemple, si on ne peut résoudre le problême de la nutrition ; si on ne conçoit pas par quel procédé notre nourriture se transforme en sang, en os, en nerfs, en muscles, en ongles, en cheveux, etc,, du moins on peut se rendre compte que les aliments apaisent la faim et fortifient le corps. Ainsi donc si le connu et l'inconnu se côtoient dans les opérations de la nature il doit en être de même de la révélation, car le Dieu de celle-ci est aussi le Dieu de celle-là.

Mais Rome ne veut faire ni distinction ni différence ; il lui faut du mystère partout, coûte que coûte, niant que s'il est impossible d'approfondir toutes choses on peut en comprendre au moins une partie. Elle tient à ce qu'on fasse abnégation de

la raison au seuil de son sanctuaire. Pour donner du coloris à ses dogmes elle rend son culte dans une langue morte. Elle complique son système de diverses classes de prêtres et religieux, mâles et femelles, étrangement costumés, ce qui leur donne une apparence mystique propre à en imposer au vulgaire.

— C'est elle sans doute, c'est donc l'église de Rome, ajouta tante Mélie, qui porte sur son front le *nom mystérieux* que Saint Jean décrit dans son Apocalypse, au dix-septième chapitre. Quand la science vient interposer des faits contradictoires à ses chères théories, c'est alors qu'il faut la voir se regimber, et, s'arc-boutant sur sa prétendue infaillibilité, persécuter les savants, témoins Galilée et cent autres qui ont eu à soutenir une lutte inégale, car leur voix était étouffée par une odieuse tyrannie.

— Dieu nous dit cependant, je continuai, par la bouche d'Isaïe: "Venez et débattons nos droits," ce qui implique qu'il y a des sujets en religion qui sont du domaine du raisonnement. Pierre et Jean font appel à la raison lorsqu'ils dirent au Conseil de Jérusalem qui leur défendait de parler ni d'enseigner en aucune manière au nom de Jésus : "Jugez vous-même s'il est juste, devant Dieu, de vous obéir plutôt qu'a Dieu." Et leur confrère Paul nous engage aussi à "éprouver toutes choses et à retenir ce qui est bon."

— Nos prêtres nous disent que nous devons

croire ce que l'église enseigne, répartit Nora, parce que l'Ecriture déclare que celui qui doute ne peut être sauvé.

— Oui, c'est un de leurs textes favoris. Ils s'approprient les paroles du Sauveur à l'incrédule Thomas : " Bienheureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru." Ils répètent souvent ces paroles du Maître : " Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. "

— Est-ce que ces choses ne sont pas dans la Bible ? demanda Nora.

— Sans doute, et elles nous montrent qu'il faut faire usage de notre intelligence, qui est un don de Dieu, pour rechercher quelle est l'église qui est dépositaire de la vérité évangélique. Celui qui peut dire vraiment : "En m'écoutant vous écoutez Jésus, " doit nous donner les paroles de Jésus et rien autre chose. Et au milieu d'un monde de prétentieux et de trompeurs, Jésus nous a donné une règle par laquelle nous pouvons distinguer le vrai du faux, savoir, " vous les connaîtrez à leurs paroles et leurs mœurs." Donc nous ne devons rien accepter légèrement. Une chose aussi grave qu'une doctrine religieuse doit être examinée à la clarté de la Parole divine. Y à-t-il incompatibilité, notre devoir exige qu'on la rejette.

Il nous faut une connaissance pratique et directe qui ne se trouve que dans la Parole inspirée. Et s'il existe certaines choses incompréhensibles dans

le plan de rédemption, il n'en est pas moins vrai que nous pouvons en réaliser les effets, comme l'atteste l'expérience de milliers de chrétiens. Paul dit à Timothée : " Le mystère de piété est grand ; Dieu a été manifesté en chair, justifié par l'Esprit, vu des anges, prêché aux gentils, cru dans le monde, et élevé dans la gloire." Il nous représente l'incarnation de Christ comme un glorieux mystère, mais sa manifestation en est pourtant connue des anges et des hommes, causant l'admiration des uns et la foi des autres. Saint Pierre, dans sa première épître, dit aussi, en parlant du Sauveur : " Lequel vous aimez, quoique vous ne l'ayez pas vu, et en croyant, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse ; remportant le fruit de votre foi, qui est le salut des âmes."

Voilà donc le véritable sens du texte, " heureux ceux qui n'auront pas vu, et qui ont cru, " c'est croire en Christ, et non pas aux hommes ; c'est croire à salut.

— Papa, dit Jean, ce raisonnement me fait songer au télégraphe ; si son opération est mystérieuse, les messages sont parfaitement compris.

— C'est aussi l'idée évangélique. Quand l'aveugle témoignait de sa guérison devant les pharisiens, il leur disait : " Je ne sais si ce Jésus est un pécheur, comme vous le dites. Ce que je sais c'est que j'étais aveugle et maintenant je vois."

— Comme ça, d'après vous, nous pouvons le

savoir, n'est-ce pas, d'une manière certaine, par nous-mêmes ? dit Nora tout intéressée.

— Certainement, affirmèrent deux ou trois voix.

— Job dit : " Je sais que mon Rédempteur est vivant." Paul : " C'est ce même Esprit qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu." Jean : " Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie." Pierre : " Seigneur ! tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime." C'est là le témoignage uniforme de tous les saints.

— Dans quel dessein, dit tante Mélie, Rome cache-t-elle la vérité ; serait-ce parce qu'elle regarde le peuple comme un troupeau d'imbéciles, bons à réduire à l'état d'automates ? Ce qui pourrait le faire supposer c'est le dialogue suivant entre un camionneur protestant et un chargeur de charbon irlandais romain :

— Patrick, quelle est votre croyance religieuse ?

— Par ma foi, je crois comme l'église.

— Très bien, Patrick, mais que croit l'église ?

— Sûrement, l'ami, l'église croit comme moi.

— Mais enfin, Patrick, que croyez-vous ensemble ?

— Sur mon âme, nous croyons l'un comme l'autre.

— Voici un échantillon de foi implicite, n'est-ce pas vrai ? On abrutit les gens en prétendant les instruire. On veut faire d'eux des perroquets

qui répètent ce qu'on leur dit ; jamais plus. On amortit en eux tout désir de développer les facultés de l'âme, et en conséquence, le clergé s'arroge sur les masses un pouvoir mystérieux, quasi omnipotent.

— Si réellement l'église romaine gît dans l'erreur, dit pensivement Nora, comment de pauvres pécheurs peuvent-ils trouver le vrai chemin parmi tant de sectes protestantes ?

— Votre observation me fait souvenir d'un autre élément du pouvoir de l'église de Rome. J'espère qu'en l'analysant nous parviendrons à dissiper votre inquiétude et à débrouiller ce qui peut vous paraître louche. Rome se préconise de sa prétendue unité ; mais si on l'examine attentivement on découvre que ce n'est qu'une vaine gloriole. Vous verrez sous peu que ce qu'elle nomme unité n'est qu'une très imparfaite conformité.

— Je me rappelle, dit Jean, que l'autre jour lorsque nous passions l'arsenal, et que nous examinions les grosses piles de boulets, quelqu'un remarqua : " Dans ses boulets froids et durs vous voyez la conformité, mais il faudrait les faire fondre ensemble pour obtenir l'unité."

— C'est exactement ce dernier état, repris-je, qui manque. En effet l'église romaine brandit sa chère langue latine dans tout le monde comme preuve de son unité de sentiment, de doctrine et

de pratique, soutenant mordicus que les protestants sont divisés en une infinité de petites sectes antagonistes les unes des autres, tout autant qu'elles le sont de Rome. Dans son esprit de dénigrement, elle nous compare à la tour de Babel, type de la confusion. Elle prétend que nous avons autant de déités que de noms, concluant charitablement que le protestantisme n'est qu'une grande farce religieuse, une affreuse rébellion, suscitée par des factieux, qui n'ont pour mobile que l'assouvissement de leurs caprices déréglés.

— Heureusement que le nom ne fait pas la chose, et qu'une supposition n'est pas un fait, dit tante Mélie. Les accusateurs sont bien plus coupables que les accusés, car ils sont évidemment plus artificieux. Quels sont les faits ?

— Il est évident, je répondis, que la différence qui existe chez les protestants est plus apparente que réelle.

Elle est si légère qu'il devrait être superflu d'en faire mention. Elle ne consiste que dans le mode de gouvernement et de discipline ou d'administration, et non dans les points essentiels de doctrine. Elle est moindre que celle des divers ordres de religieux romains, je veux dire les jésuites, les jansénistes, les dominicains, les franciscains, etc., etc. Les dénominations protestantes peuvent se comparer aux tribus d'Israël, ou aux différentes branches d'un corps d'armée. Ici nous avons une

belle variété dans l'unité. Si chacune diffère de sa voisine par ses insignes, elles sont néanmoins animées du même esprit, et obéissent au même Chef qui est, qui était, et qui sera éternellement. Amen.

Ce qui le prouve surabondamment c'est la formation de sociétés telles que la société biblique, l'alliance évangélique, l'association des jeunes gens chrétiens, etc., dont les membres appartiennent à toutes les dénominations. Il n'est pas rare de voir les ministres échanger de chaire de prédication et coopérer dans l'œuvre d'évangélisation.

Quiconque veut être impartial est obligé de reconnaître que le protestantisme aspire après une union encore plus intime, pendant que le romanisme montre une tendance inverse. Ainsi lors de la discussion du dogme de l'infaillibilité papale,*

---

* Pour établir l'infaillibilité du pape il faudrait prouver: 1o, Que Jésus-Christ, en quittant la terre, a laissé un remplaçant humain, contre son instruction positive, qu'il devait continuer à la tête de l'église lui-même, Matt. XXIII, 6-11 ; XXVIII, 20, et que le Saint-Esprit le remplacerait en guise de consolateur, Jean, XIV, 15-18; XV, 26; XVI, 7-14. 2o, Que Pierre fut choisi pour cette position plutôt que Jean, qui était " le disciple bien-aimé ", ou Jacques, qui présidait au premier concile de Jérusalem, Actes, XV. 3o, Que cette autorité était transmissible. 4o, Qu'elle fut transmise au pasteur de l'église de Rome,plutôt qu'à celui de Jérusalem, la première église apostolique, ou d'Antioche, ou de Corinthe, etc. L'église à Rome fut fondée plus tard et par des laïques, Actes, II, 16; Rome., XVI. 5o, Qu'elle n'a jamais été perdue par l'église de Rome, Romains, XI.

la dissension n'était-elle pas à l'ordre du jour au sein du concile ? En vain s'efforçait-on de le faire accepter d'emblée, les illustres personnages s'y opposaient. Cette doctrine — digne pendant de l'immaculée conception — est tombée sur le monde romain comme une pomme de discorde. Cependant on avait essayé de préparer de longue main le peuple à la recevoir. Il y a plus de trente ans que j'ai entendu enseigner que le prêtre tenait son pouvoir de l'évêque, celui-ci de l'archevêque et ainsi de suite jusqu'au pape.

— Mais d'où le pape le reçoit-il ? demanda Jean.

— Du ciel en droite ligne. Dieu lui envoie une dépêche par-ci par-là.

— Oh ! comme j'aimerais à être le courrier du pape ! fit Jean en plaisantant.

Cette saillie enfantine divertit la compagnie. Bientôt je repris ; Mais maintenant je dois, en toute justice, ajouter que pendant que cette doctrine est maintenue par quelques prélats, plusieurs la rejettent comme absurde malgré les admonitions et les menaces parties de haut lieu. Le pape Pie IX a même lancé son formidable anathème sur la tête du vénérable docteur Von Dollinger, de Bavière, à cause de sa courageuse opposition à la monstrueuse prétention du pontif italien. Mais encouragé par de nombreux partisans, le docteur n'a pas cédé à l'intimidation, et bientôt un nouveau parti, *les vieux catholiques*, s'est formé

en vue de mettre obstacle à l'ambition romaine. Cela ne suffit-il pas pour démontrer l'inanité de cette unité trompeuse ?

— Il me semble, dit Mme. Beaudry, que la papauté devrait craindre la réaction qui ne peut manquer de se produire tôt ou tard, lorsque les peuples découvriront qu'ils ont été pris pour dupes. Déjà le ciel gronde.

— Elle devra être terrible, je n'en doute pas, ajouta tante Mélie ; les observateurs la pressentent. Déjà l'Italie a, par un vote unanime, expulsé du trône le pontif-roi, sans égards pour ses protestations et les remontrances de la France, ce dernier boulevard du pouvoir temporel. Pauvre Pape ! on ne pourrait prédire ce que les Italiens feront de ses restes mortels. Pauvre France ! son arrogance s'est éclipsée pour faire place à l'humiliation de la défaite. Elle est entrée en guerre à l'instigation de Rome pour faire valoir le dogme d'infaillibilité et pour écraser le protestantisme, et voilà qu'elle n'a rapporté que le désarroi au camp romain. Où donc réside cette unité tant prônée ? Les nations romaines se font la guerre ; on dirait qu'elles ont soif de s'exterminer. C'est le Français contre l'Italien ; c'est l'Irlandais contre le Canadien Français.

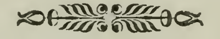
— Et, j'ajoutai, tous ces bouleversements de nos jours ont lieu parmi les enfants de la même mère l'église, quoique gouvernés par le même infail-

lible (?) pape, successeur de Saint Pierre et vicaire de Jésus-Christ sur la terre !

Au contraire l'harmonie des protestants ne peut être incertaine, attendu qu'elle repose sur la Parole de Dieu. Ce qui a une base humaine est chancelant ; ce qui se fonde sur le divin est inébranlable. L'unité de l'évangile retient les croyants dans les liens de la paix. Si dans le passé il y a eu de fâcheuses exceptions, il ne faut l'attribuer qu'au vieux levain de Rome. Aujourd'hui les nations qui honorent l'évangile cherchent à régler leurs difficultés par arbitration. Que le Seigneur dans sa miséricorde, veuille nous accorder qu'il en soit ainsi pour toutes les nations qui se réclament du titre de chrétien.

— Amen, répondirent les auditeurs dont l'intérêt n'avait fait qu'augmenter à mesure que je développais mon argument.

On vint me prévenir qu'un messager désirait me voir en toute hâte. Je sus bientôt qu'un de nos membres de l'école du dimanche était dangereusement malade, et désirait me voir. Je m'y rendis aussitôt, en remettant notre causerie à huitaine.





VI

A qui Confesser mes Péchés — Monsieur G. — Accord et Désaccord—Le Confessionnal —Examen de Conscience—Un seul Médiateur.

Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner, et pour nous purifier de toute iniquité.—Saint Jean.

La semaine fut féconde en évènements. Notre visite à l'église romaine de la paroisse nous avait fourni matière pour l'observation et l'étude du système papal. Dans l'intervalle nous fîmes aussi une nouvelle connaissance ; voici comment : Un soir je reçus une lettre du pasteur desservant une paroisse voisine, dont voici la teneur :

" Cher frère, — Puis-je avoir recours à votre assistance ? Un jeune catholique romain, canadien français, intelligent et poli, est venu hier soir chez moi me poser quelques questions religieuses dont il voudrait bien avoir la solution. Il possède une Bible et depuis qu'il en a pris connaissance il a perdu tranquillité d'esprit. Il craint de perdre la raison si on ne lui vient promptement en aide.

Après avoir causé longuement avec lui nous avons prié. Je lui ai procuré quelques livres adaptés à sa condition. Lorsque je lui parlai de vous, il manifesta le désir de vous voir et ses yeux brillèrent de plaisir quand je lui donnai l'assurance que je l'emmènerais vous visiter. Quand serez-vous disposé à nous recevoir ? Fraternellement à vous, Joël K. Wager."

Un post-scriptum me donnait le nom du jeune homme avec son adresse. Pensant qu'il pouvait y avoir du bien à faire, au lieu de répondre par écrit, je me rendis près de mon compatriote dès le lendemain matin. Monsieur G. --- avait reçu son éducation au Collége des Jésuites de Montréal. Fervent romain, ayant un oncle dans la prêtrise, il avait fallu toute la puissance de la Parole pour ébranler sa foi. Il me fit part de ses luttes intérieures et me parut, sinon convaincu, du moins décidé à examiner sérieusement la question importante du salut à la clarté de la Sainte Ecriture. Il m'apprit qne le prêtre avait fait tous ses efforts pour le dissuader, mais que prières et menaces étaient demeurées infructueuses.

J'eus tout lieu de croire que notre première entrevue nous fût réciproquement agréable. Mr. G. me promit de venir passer le dimanche suivant avec nous, et exprima le désir de participer à nos séances hebdomadaires, desquelles je n'avais pas manqué de faire mention. Sa présence ne pouvait

qu'augmenter l'enthousiasme. La curiosité inhérente à toute nouveauté donna plus de piquant à l'entretien ; les enfants surtout en étaient réjouis, et Nora, qui d'abord pris de l'ombrage, s'amadoua bientôt au contact de l'urbanité du nouveau venu.

Après quelques préliminaires, Mr. G. sollicita la faveur d'être renseigné sur ce qui pouvait y avoir de commun en croyance entre protestants et romains. Je lui dis qu'il y avait plusieurs points sur lesquels nous ne différions pas ; par exemple le péché. Il serait peut-être bon de remarquer préalablement que si les hommes s'éloignent visiblement en théorie, ils se rapprochent insensiblement en pratique. Quoiqu'il en soit, romains et protestants conviennent :

1o. Que nous sommes tous pécheurs, de pauvres brebis égarées, " Car il n'y a point de distinction, puisque tous ont péché, et sont privés de la gloire de Dieu." Ainsi pas de différence entre le Juif, le Grec, le prêtre, et le laïque.

2o. Nous admettons en commun que le péché est la cause de toute misère humaine ; qu'il porte entrave à la communion de l'homme avec Dieu, car il nous met aux prises avec notre Créateur, notre prochain et nous mêmes.

3o. Nous reconnaissons ensemble que l'Eternel hait le péché, et qu'en conséquence, le pécheur craint la mort, car si "le salaire du péché, c'est la mort," "l'aiguillon de la mort, c'est le péché."

4o. Nous convenons également que le pécheur ne peut entrer au ciel avec son péché ; que l'âme doit être purifiée pour jouir de la présence du Très-Haut, car " sans la sanctification personne ne verra le Seigneur. "

5o. Nous croyons les uns et les autres que Jésus-Christ est notre victime de propitiation, " l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde." Dans mon petit catéchisme il est demandé, " Qu'a fait Jésus-Christ pendant qu'il était sur la terre ? " Voici la réponse : " Jésus-Christ, pendant qu'il était sur la terre, a fait trois choses : 1o. il a enseigné aux hommes à vivre saintement ; 2o. il leur en a donné l'exemple ; 3o. il leur en a mérité la grâce par ses souffrances et par sa mort." C'est ce que nous croyons tous ensemble.

6o. Enfin nous sommes d'accord que, pour que nos péchés soient pardonnés, il faut les confesser avec regret de les avoir commis, en prenant la ferme résolution d'y renoncer et de ne vivre qu'à Dieu. Sur ce point le catéchisme dit : "On doit être plus affligé d'avoir offensé Dieu que d'avoir perdu ses biens et tout ce qu'on a de plus cher au monde, par ce que l'offence de Dieu est le plus grand de tous les maux." Non seulement nous sommes de même dire quant à cela, mais encore nous agissons en conformité avec l'Ecriture, qui déclare que "celui qui cache ses transgressions ne prospèrera point ;

mais celui qui les confesse, et qui les délaisse, obtiendra miséricorde."

— Vous m'étonnez, remarqua Nora; j'ai toujours pensé que les protestants rejetaient la confession. Je l'ai même entendu dire par les prêtres.

—Vous voyez donc, je repris, comme il est facile de se méconnaître. Non seulement nous croyons à la confession, mais encore nous la pratiquons.

— Comment cela, s'écria Nora, vous avez des confessionnaux ?

— O ! entendons-nous. C'est ici qu'il faut distinguer où nous ne serons plus d'accord. Mais discutons la question de sang froid tant à la lumière de la raison qu'à celle de l'évangile, car ils s'accordent.

— Mais, papa, dis-nous donc ce que l'église romaine entend par la confession ? interrompit Luella.

— Mon catéchisme et mes parents m'ont toujours appris que la *confession* est une déclaration que l'on fait de ses péchés à un prêtre, pour en recevoir le pardon ou l'absolution. Elle est considérée comme très solennelle et est appelée *sacrement de pénitence.* Il nous est dit qu'elle est nécessaire au salut, à l'exception de cas fortuits ou accidentels. Elle doit être humble, sincère et entière ; non seulement chaque péché doit être révélé, mais encore il faut en spécifier nombre soit que l'on ait péché

en pensée, en parole, en action ou en omission, avec toutes les circonstances accessoires. On doit même confesser les rêves y compris leurs effets sur l'imagination. Omettre un péché ou une des circonstances en conséquence du péché exprès, ou par négligence, faute de ne s'être pas suffisamment examiné, constitue un sacrilège. Afin de mettre le pénitent en garde sur ce point on raconte dans les livres d'examen des anecdotes comme celle-ci :

" Une jeune fille de dix-huit ans s'était abstenue de se confesser d'un péché qui lui faisait grandement honte. Sur son lit de mort elle eût une terrible agonie ; elle était tourmentée par un désespoir affreux, car elle ne pouvait plus révéler sa faute. Trois jours après son décès, elle apparut a une de ses amies qui priait pour elle la croyant au purgatoire. " Cessez de prier pour moi, dit la morte, je suis damnée à tout jamais pour avoir fait une mauvaise confession. J'aurais pu obtenir mon pardon en révélant mon péché, mais, retenue par une honte criminelle, ma faute est désormais irrémissible.' Ayant dit cela, elle disparut en gémissant."

— C'est une rumeur accréditée parmi les étudiants, dit Mr. G., que si quelqu'un est incliné à dissimuler un péché, le confesseur voit aussitôt la tête d'un serpent sortir de la bouche du délinquant, et dans le cas où le péché est célé le serpent se retire dans le cœur du misérable qui a ainsi essayé de tromper Dieu. Enfin s'il persiste à communier in-

dignement, l'hostie se métamorphose, sur sa langue, en crapaud difforme.

— Certes, s'écria tante Mélie, l'église romaine est plutôt la demeure hantée de fées, qui font leur besogne fantastique, que de chrétiens intelligents qui doivent travailler à l'amélioration de la condition de l'humanité.

— Il faut espérer, ajouta Mme. Beaudry, qu'il s'y trouve de braves exceptions à la règle.

— Vous voyez, repris-je, que pour faire une bonne confession il est nécessaire d'avoir recours à un examen munitieux de conscience et de conduite. Mais ici l'église nous vient en aide avec un formulaire ou catalogue de péchés, pour faciliter les mémoires infidèles. On peut avec cela faire le compte de ses péchés qu'on doit, en tous cas, confesser de bouche.

— Malgré cela, dit Jean, il me semble que les gens sont tellement rendus craintifs qu'ils doivent nécesairement oublier une partie de ce qu'ils ont fait, dit ou pensé.

— Pour éviter toute confusion possible les enfants sont envoyés de bonne heure au confessionnal par leurs parents et leurs instituteurs, qui les y exercent, dans le but de les familiariser avec ce qu'ils auront à remplir plus tard. Le confessionnal est généralement disposé de manière à cacher entièrement le pénitent qui ne distingue qu'imparfaitement le confesseur au travers d'une

petite grille ou claire-voix, à laquelle ce dernier appose son oreille pour entendre la confession, et admonéter quand il le juge à propos. Au courant, comme il l'est, des péchés habituels et prédominants de ses paroissiens, il lui est facile de catéchiser et de réprimander les oublieux.

— Je me souviens des confessionnaux de l'église de la paroisse, dit Luella, ils me font l'effet d'une garde-robe portative avec partition au centre.

— C'est bien ça : mais il y en a qui n'ont qu'un seul compartiment enclos d'un épais rideau. Bien souvent je suis allé m'agenouiller là aux pieds d'un prêtre.

Voyons comment 'Kirwan' dans ses lettres à l'évêque Hughes de New York dépeint ses premières impressions du confessionnal :

"Le père M. confessait souvent dans notre maison ; c'était à l'étage supérieur qu'il s'asseyait, dans une chambre rendue obscure, et éclairée par un ou deux cierges. Ceux qui devaient se confesser se mettaient à genoux sur les marches de l'escalier en attendant leur tour. Quand ce fût le mien, j'entrai en m'inclinant respectueusement, et allai me prosterner, répétant le *Confiteor*, comme on me l'avait indiqué, aux pieds de la révérence, qui fit sur moi le signe de croix, en prononçant quelques mots latins, puis m'ordonna de commencer l'énumération de mes péchés. Mais telle était ma frayeur, que la mémoire me fit bientôt défaut ; alors le prêtre

me stimula par nombre de questions, plusieurs desquelles j'étais, sans doute, trop jeune pour bien comprendre; et lorsqu'il vit que je n'avais plus de réponses affirmatives à lui donner, il agita sa main au-dessus de ma tête, marmottant encore son latin, et me congédia."

Comme 'Kirwan' je fus envoyé fréquemment à confesse ; comme j'apprenais facilement, j'eus vite acquis la compétence, ou pour mieux dire, la routine qu'exige l'église. Bien qu'elle n'enjoigne la confession qu'une fois l'an, à l'exemple des zélés dévots je m'y assujettissais presque chaque semaine.

—Tout cela est en parfait rapport avec ma propre expérience, dit Mr. G. ; mais dites-moi ce que les protestants comprennent par la confession.

— Simplement que nous devons nous confesser à ceux que nous avons offensés ; c'est la raison. "Confessez vos fautes les uns aux autres," dit Saint Jacques. Cette règle est réciproque ; elle atteint aussi bien le prêtre que le laïque. On le voit clairement parce que Jacques ajoute. Il dit aussi : " et priez les uns pour les autres." Le prêtre doit-il prier pour le laïque ? Donc, pour les mêmes raisons, il doit aussi se confesser à lui. Jésus nous en donne une explication plus complète lorsqu'il dit : " Si ton frère a péché contre toi, va et reprends-le entre toi et lui seul." Pas un mot de l'église ni des pasteurs jusqu'à ce qu'on ait employé tous les moyens de conciliation ; seulement alors l'assemblée

des fidèles, ou l'église, intervient pour décider de la question, comme le ferait un jury.

Dans son sermon sur la montagne, Jésus dit encore : " Si tu apportes ton offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va-t-en premièrement te réconcilier avec ton frère." Il n'y a donc pas lieu à l'intervention du prêtre.

L'Evangile nous déclare de plus que Pierre, s'approchant du Seigneur lui demanda : " Combien de fois pardonnerai-je à mon frère lorsqu'il m'aura offensé ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? " Il faut remarquer que Pierre parle d'offenses personnelles. Jésus lui répond qu'il doit pardonner " jusqu'à septante fois sept fois."

— Hé quoi ! papa, dit Jean subitement, quatre cent quatre vingt dix fois ?

— Certainement, mon ami. Il est probable que ce chiffre est le produit de nombres sacrés ; toujours est-il que cela veut dire que nous ne devons pas garder de rancune envers qui que ce soit, étant ainsi toujours prêt à pardonner au pécheur pénitent. A l'appui de cette interprétation nous pouvons citer l'Oraison Dominicale, par laquelle nous demandons à Dieu de nous pardonner nos péchés comme nous-mêmes pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

— Il est donc évident, dit Mr. G., qui si c'est

notre devoir de nous confesser les uns aux autres, en cas d'offenses personnelles, c'est aussi notre droit ou autorité de nous pardonner les uns les autres; c'est tout simple et beau; mais s'il s'agit de délits touchant la société en général, comment sortirez-vous de cette alternative?

— Facilement, il n'y a qu'à appliquer la même règle. L'offense n'étant plus privée, la confession doit être publique. Et notez que c'était le seul mode de confession en usage dans l'église de Rome antérieurement au pape Léon le Grand.*

— Fut-il réellement le premier, dit Mr. G., avec indignation, qui exposa la conscience du peuple à l'œil scrutateur du clergé? Est-ce lui qui a livré à la torture de cette inquisition privée les actions et jusqu'aux pensées les plus intimes de l'imperfection humaine? Quelle infamie!

— Oui, et cependant lès autorités de l'église allèguent les passages suivants de l'Ecriture en faveur de la confession au clergé: † "Quand quelque homme ou quelque femme aura commis quelqu'un des péchés que les hommes peuvent commettre contre l'Eternel, et que cette personne en sera trouvée coupable, alors ils confesseront le péché qu'ils auront commis." (Nombres, V;6,7.) Comme il n'est pas fait mention de confession auriculaire dans ce passage, il est clair qu'on ne peut, sans le tronquer, lui donner telle application.

* Voir Daillé, De Confess. Auricular, IV. 25, etc.

† Dr. Challoner's Catholic Instructed, pages 99 & 100.

C'est pourquoi le Rev. Dr Challoner, en le citant, en a tranquillement supprimé ce qui paraît nuire à sa doctrine. Son second texte est tiré de l'Evangile selon Saint Matthieu, III, 6 : " Et ils étaient baptisés par Jean au Jourdain, confessant leurs péchés. " Admettez que pour inférer de ces paroles que Jean avait un confessionnal dans le désert, il faut absolument posséder une dose de crédulité à toute épreuve. Mais Saint Luc au 3me chapitre de son Evangile nous fait voir clairement que la confession était publique comme les péchés l'avaient été. Au reste, comment aurait-ils pu en être autrement, car Jean étant seul pour répondre à cette foule de péagers, de publicains et de soldats.

Le docteur nous présente encore les paroles de l'apôtre Jacques, " confessez vos fautes les uns aux autres " — passage déjà expliqué — et termine avec le 18ème verset du XIXème chapitre des Actes : " Et plusieurs de ceux qui avaient cru, venaient confesser et déclarer ce qu'ils avaient fait. " Il n'est pas besoin de vous signaler que ce cas d'Ephèse est similaire à celui de Jean Baptiste au Jourdain. Il n'y a pas plus là qu'ailleurs la moindre intimation de confession secrète ou auriculaire.

— Mais à qui se confesseront ceux qui n'offensent que Dieu seul ? demanda Nora qui

jusqu'alors avait écouté la discussion avec un intérêt continu.

— En employant toujours la même règle, simple, invariable et raisonnable. Qui offense Dieu seul doit se confesser à Lui seul. Le roi-prophète s'écrie dans ses psaumes : "J'ai péché contre toi, contre toi proprement, et j'ai fait ce qui est désagréable à tes yeux." Et ailleurs : "Je t'ai fait connaître mon péché, et je n'ai point caché mon iniquité. J'ai dit : Je confesserai mes trangressions à l'Eternel ; et tu as ôté la peine de mon péché."

— Il est vrai que je ne vois pas apparaître de prêtre là, dit Nora, mais cette règle n'était en force que sous l'ancienne dispensation.

— Jésus le crucifié, Nora, est l'Alpha et l'Oméga de la nouvelle économie comme de l'ancienne. Dans l'église juive l'office des prêtres était relativement plus imposant que celui des ministres du Christ, en ce que les sacrifices sanglants qu'ils offraient à l'Eternel préfiguraient le grand sacrifice de l'Agneau de Dieu. Ce sacrifice, en s'accomplissant, a englobé tous ces types dont nous sommes dispensés maintenant. Cela ressort nettement des épîtres de Saint Paul et particulièrement de celle aux Hébreux dans laquelle il tance leur ténacité à se conformer à l'ancien rituel. Il leur démontre que Christ est exalté bien au-dessus des anges, d'Abraham, de Moïse

et d'Aaron, le souverain sacrificateur, et que par ses souffrances expiatoires pour les péchés du genre humain, il a pour toujours aboli la loi des ordonnances charnelles, s'étant offert lui-même en sacrifice une fois pour toutes. Il se trouve être en même temps victime et sacrificateur éternellement, suivant l'ordre de Melchisédec, et donc "*son sacerdoce ne passe point à d'autres.*" Il est le vrai Berger, l'Evêque de nos âmes, pouvant sauver parfaitement ceux qui viennent à Dieu par Lui. Il intercède constamment auprès du Père en sa qualité de Grand Prêtre.

— Je suis enchanté d'apprendre cela, s'écria Mr. G., et je regrette vivement d'avoir vécu 23 ans dans l'ignorance de cette parole divine, qui réfute si victorieusement la fausseté des prétentions cléricales. Quel orgueil que de vouloir s'interposer entre Dieu et les hommes ! Quelle présomption que de vouloir renouveler le sacrifice de Jésus-Christ, en s'arrogeant l'autorité de le faire descendre dans un peu de pâte avec un fatras de paroles magiques ! C'est la fatuité personnifiée.

— Quoiqu'il en soit, ajouta Mme. Beaudry, le sacrifice de la messe est anti-scripturaire.

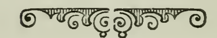
— Notre Sauveur, dans tous ses discours, je continuai, a pris soin d'écarter les hommes et les choses qui auraient pu obstruer la communion directe de l'homme avec son Dieu. Rien ne peut le satisfaire que cela. Voilà ce qui fait de

l'homme, dit un auteur français, un être à part dans la création, un être dont la nature diffère infiniment de tout ce qui l'entoure, et dont la destinée, par conséquent, doit répondre à la sublimité de sa nature. Rien de borné, rien de fini ne suffit au cœur et à l'esprit de l'homme ; rien ne pourrait épuiser ses désirs que la possession même de l'infini. David s'écria : "Comme un cerf brame après les eaux courantes, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu ! Mon âme a soif de Dieu, du Dieu fort et vivant." Jésus reconnaît cette faim et cette soif du cœur humain, et dans sa parabole de l'enfant prodigue, il nous dépeint le pénitent allant directement vers le Père. Prosterné devant lui il se confesse, sans l'entremise d'un tiers. Vous chercheriez vainement le prêtre dans cette perle des paraboles. Saint Paul met le sceau à ce sujet en disant : "Il y a un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, savoir, Jésus-Christ, homme." Saint Pierre ajoute : "Il n'y a point de salut en aucun autre ;car aussi il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés." Nous terminions notre séance en chantant ce cantique :

Christ à l'autel, comme prêtre et victime,
S'offre au Très-Haut pour expier le crime ;
Sans cesse il tend les bras, et daigne ouvrir son cœur
A tous les pénitents, leur offrant sa faveur.

"Venez à moi," dit-il, plein de tendresse;
"C'est pour vous tous que mon cœur s'intéresse:
Etes-vous surchargés, je vous soulagerai;
Etes-vous opprimés, je vous protégerai."

O notre ami, notre unique refuge,
Notre Avocat, mais bientôt notre Juge!
De ce trône de grâce où nous te supplions,
Répands, répands sur nous tes bénédictions.





VII.

Pouvoir du Confessionnal — Nora en Peine — Espionnage clérical—Arrogance d'Autoritê — La Clef de St. Pierre — Vérité, Voix de Dieu — L'Agneau sans tache.

Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre.
Nontre Grand Pretre.

AU commencement de la semaine Nora reçut une lettre de ses parents la faisant demander, parce que sa mère était malade. De retour le vendredi, au lieu de se mettre à l'ouvrage comme à l'ordinaire, elle vint directement dans mon cabinet d'étude. Après la salutation de rigueur, elle me confia, d'un air gêné, que sa mère n'était point malade comme on le lui avait mandé, et qu'on s'était servi de cette ruse pour l'attirer à New-York ; puis elle se mit a sangloter.

— Qu'y a-t-il, Nora, fis-je en l'invitant à s'asseoir. Qu'appréhendez-vous ? Désirez-vous quelque chose de moi ?

- O non, Monsieur, répondit-elle, je suis seu-

lement venue vous prévenir que je dois vous quitter.

— Trouvez-vous le travail de la maison trop pénible, ou n'êtes-vous pas satisfaite du salaire?

— Ce n'est pas cela, Monsieur.

— Alors est-ce qu'involontairement quelqu'un d'ici vous aurait offensée ?

— Loin de là, Monsieur; jamais je n'ai été traitée avec tant de bonté.

— Pour quelle raison voulez-vous donc partir?

— Mais, Monsieur, je n'ai pas dit que je voulais m'en aller ; j'ai dit qu'il me fallait vous quitter ; et elle se remit à pleurer.

— Enfin, Nora, que veut dire ce mystère ? Vous partez sans nous avoir donné avis, comme nous étions convenus, et sans nous dire quels motifs vous font agir ; j'avoue que je ne m'attendais pas à cela de vous.

— Comment pourrais-je vous déclarer............ cependant c'est mon devoir............ et absorbée par son idée fixe elle se mit à invoquer Saint Patrick.

— Laissez là Saint Patrick pour le moment et tranquillisez-vous. Si vous mettiez plutôt votre confiance en Jésus, vous pourriez obtenir la paix. Mais agissez selon la dictée de votre conscience. Si vous jugez que c'est votre devoir de confier vos soucis, faites le sans crainte.

Sur ces entrefaites Mme. Beaudry entra, et le

visage de Nora, boursouflé par les pleurs, rayonna subitement. A l'orage d'été succède le reflet doré des rayons du luminaire céleste ; en s'épenchant sur les gouttes d'eau, il les fait scintiller comme des perles précieuses tout en décorant l'horizon d'un brillant coloris. Il en fut ainsi de Nora ; son visage s'illumina, et comme quelqu'un qui vient de remporter une grande victoire morale, elle s'écria :

— Je commence à concevoir que je me suis méprise. Je me suis trop longtemps laissée influencer par ces despotes inexorables — ils sont cruels, impitoyables. Oui, je sens que Dieu seul doit gouverner la conscience. Je ne puis dire exactement comment cela se fait, mais je me sens dégagée des entraves qui me retenaient captive : mon tourment s'est dissipé comme par enchantement. Je puis maintenant faire droit à votre légitime demande.

— C'est bien, ma Nora, dit Mme. Beaudry, dites la vérité, toute la vérité et rien que la vérité.

— J'essayerai, madame. Quelques jours avant de recevoir cette lettre de mes parents, des amis romains — des ennemis, j'aurais dû dire, — ayant appris que je prenais part aux conversations de M. Beaudry, en informèrent ma famille. Quand j'arrivai chez nous, jugez de mon étonnement : je trouvai ma mère bien portante, mais versant des larmes, et mon père en fureur. Il

m'enjoignit d'aller sur le champ me confesser au prêtre de la paroisse. Je m'y rendis quoique indécise, mais mal m'en prit comme vous allez voir. Bien entendu que je ne lui cachai rien. Ici elle hésita un moment, mais bientôt reprit.

Eh bien, je vous dirai tout ce qui s'est passé, autant pour me dégager de ce fardeau qui m'oppressait toute à l'heure, que pour ne pas encourir votre blâme. En premier lieu le prêtre me parla de vous en m'interrogeant sur vos vues religieuses et particulièrement sur les assemblées dans votre étude. Il paraissait parfaitement au courant de ce qui s'y passait. Il me dit qu'il vous connaissait de longue date, vous et vos pareils. J'essayai de le convaincre que vous étiez un homme honorable sous tous les rapports ; que par mes relations avec votre famille j'avais pu apprécier que vous étiez des chrétiens, servant Dieu fidèlement. Il ne voulut pas m'écouter. Cela l'exaspéra même à un tel point qu'il m'interrompit en s'écriant : " Taisez-vous, fille imprudente ! Vous voilà presque protestante. Vous proférez un blasphème ! Parler ainsi d'un hérétique, d'un mécréant, d'un diable pieux ! Cet homme est un nouveau Judas, un traître, un apostat. " Il continua longtemps sur ce ton là, et avec un tel emportement que j'étais à demi morte de frayeur. Enfin il m'ordonna d'abandonner mon emploi sans plus attendre, sous peine d'excommunication. Terrifiée je m'hu-

miliai en promettant d'obéir à ses ordres, et voilà ce qui cause mon chagrin ; vous quitter me rend bien soucieuse.

— Consultez votre conscience, Nora. Si elle vous commande d'obtempérer à votre prêtre, partez sans hésiter. Je ne vous cacherai pas que nous vous regretterons beaucoup ; mais vous êtes libre d'agir selon votre propre mouvement qui, j'espère, s'accordera avec la volonté divine. Choisissez.

--- Vous êtes bien bon de me parler ainsi, Monsieur. O ! si seulement je pouvais sortir de ce dilemme ! Laissez-moi réfléchir.

Quelques minutes se passèrent en silence ; enfin Nora, relevant la tête, s'écria joyeusement : C'est décidé : je reste. Je me souviens avoir appris dans mon catéchisme que si on fait un serment, promesse ou vœu de faire quelque chose de mal, sous l'empire de la peur ou de la contrainte, une telle chose n'est point obligatoire. Je commettrais un nouveau péché en accomplissant une promesse tellement téméraire. En conséquence je resterai ici ; c'est mon devoir, et je m'en rapporterai à la grâce de Dieu.

En annonçant ce dénoûment, elle nous fit sa révérence et se retira en souriant.

--- Que penses-tu maintenant du pouvoir clérical ? demandai-je à Mme. Beaudry.

— J'avoue que j'en avais une idée bien imparfaite, répliqua-t-elle. Je ne suis plus surprise de

leur grande influence ainsi que de leurs vastes connaissances. En employant de tels moyens, je veux dire les nonnes, les moines, et principalement les confessionnaux, avec un système d'espionnage si bien organisé, ce nouvel Argus pénètre dans l'intimité de chaque famille ; les personnages de quelque importance surtout sont surveillés d'une manière toute spéciale, afin qu'aucune de leurs actions n'échappe au contrôle de ce pouvoir occulte et terrible.

Après cette tirade Mme. Beaudry s'en alla à ses occupations de ménage, me laissant méditer sur cette occurence si inattendue, si singulière, et pourtant si commune. Nora reprit ses travaux journaliers avec son entrain accoutumé. Son aventure lui gagna l'estime de notre petite société et donna un nouvel élan à nos discussions.

A l'assemblée du dimanche tante Mélie voulut être renseignée sur un autre point relatif à la confession, savoir, le pouvoir du prêtre à pardonner les péchés. La plupart des romains avec lequels j'ai eu occasion d'en parler m'ont affirmé, dit-elle, que le pouvoir du prêtre est absolu ; d'autres le circonscrivent, et quelques-uns ne lui en attribuent aucun. Comment sortir de ce dédale ?

— Pour en avoir une définition exacte il est indispensable de recourir aux ouvrages approuvés par l'église. Voici ce que tous les catéchismes nous disent : " Quand le moment de se confesser

est arrivé, il faut aller se mettre à genoux auprès du confesseur, de manière à ne pas le regarder en face ; faire sur soi le signe de la croix, et dire ; " Bénissez-moi, mon père, (prêtre), parce que j'ai péché. " Ensuite il faut répéter la prière suivante : " Je confesse à Dieu tout-puissant, à la Bien heu-heureuse Marie toujours Vierge, à saint Michel archange, à saint Jean Baptiste, aux apôtres saint Pierre et saint Paul, et à tous les saints, et à vous, mon père. "

— Holà ! s'écria tante Mélie, cela semble me donner la clef de la question. Voici le prêtre et Dieu tout-puissant mis en même catégorie ! Ça me fait frissonner. N'est-ce pas assez idolâtre de mettre les saints et la vierge Marie au niveau de la divinité ! * quand Dieu nous dit : " Voici, la lune même ne luit point en sa présence, et les étoiles

* On reconnaît l'idolâtrie aux marques suivantes : 1o. Elle demande un Dieu visible, ou une représentation.(Exode, XX, 4 ; Actes, XIX, 35.). 2o. Elle attribue à certains endroits, villes, autels, quelques vertus spirituelles qu'elle ne trouve pas ailleurs. (1 Rois, XX, 23, 28 ; Matt. XXIV, 23, 24 ; Bénarès, La Mecque, Rome, Lourdes, Ste Anne de Beaupré). 3o. Elle attribue une valeur spéciale à certains jours, saisons, etc. (Col., II, 16, 17, Carême, Fêtes) 4o. Elle attribue à certaines formules une efficacité magique. 5o. Elle attribue à certains hommes des privilèges, droits, autorités qu'elle nie aux autres. (Conficius, Mahomet, Pape, etc). 6o. Elle avilit les peuples qui s'y adonnent. (Ps., CXV, 8, Cananéens, Israélites : Ex. XXXII, 25). 7o. Dieu punit l'idolâtrie plus sévèrement qu'aucune autre infraction au décalogue. (Ex., XXXII, 27-30., Deut., XII, et XIII ; XXVII, 15.)

ne sont pas pures devant ses yeux ; combien moins l'homme qui n'est qu'un ver, et le fils de l'homme qui n'est qu'un vermisseau." Mais peut-être que vous pouvez me donner des renseignements encore plus approfondis sur ce sujet.

Me tournant vers Mr. G., qui était présent, je lui dis :

— Vous souvenez-vous de ce qu'en disent les livres d'instruction ?

— Certainement, j'ai encore en mémoire les demandes et réponses du catéchisme en usage au Canada :

" D. Les prêtres ont-ils le pouvoir de pardonner les péchés ?"

" R. Oui, les prêtres ont le pouvoir de pardonner ou de retenir les péchés.

" D. Peuvent-ils pardonner tous les péchés, même les plus énormes ?

" R. Oui, ils peuvent pardonner tous les péchés, même les plus énormes, pourvu qu'on s'en confesse avec une sincère contrition."

— Ah, dit Luella, comme cela ils se trouvent être plus puissants que Jésus-Christ lui-même, car il a formellement déclaré qu'il y a un péché qui ne peut être pardonné, savoir, le péché contre le Saint-Esprit, tandis que les prêtres ne font pas d'exception.

Et, ajouta Mme. Beaudry, le pénitent avant d'aller à confesse a la contrition, ou ne l'a pas ; s'il

l'a, Dieu lui a déja remis ses péchés ; s'il ne l'a pas, le prêtre ne peut pas les lui remettre ; donc, il est inutile d'aller à confesse au prêtre.

— Ces remarques sont piquantes, continua notre ami, mais le catéchisme ne contient pas tout l'enseignement de l'église sur ce point. Dans un des livres du collége, * j'ai lu que le prêtre a la puissance de lier et délier la conscience ; qu'il peut offrir le corps et le sang de Jésus-Christ en sacrifice ; le distribuer aux fidèles ; communiquer des grâces aux vivants et aux morts au moyen des sacrements, et chasser les démons.

"Quel langage humain pourrait décrire la grandeur, la dignité de la prêtrise ! s'écrie l'abbé Jean Gaume. Le ministère du prêtre l'élève au-desus d'Adam, de Moïse, de Josué, des rois, et même de la Vierge Marie, puisque seul il a la prérogative de pardonner les péchés. Supposez que le Rédempteur en personne descende au tribunal de la pénitence, ferait-il plus que le prêtre ?

"Le prêtre, par les pouvoirs qui lui sont délégués, peut instantanément arracher à l'enfer sa proie, et la placer au séjour des justes en paradis. D'un esclave de satan il peut en faire un enfant d'Abraham, car Dieu est contraint de ratifier le jugement, s'y étant engagé. Le prêtre prononce la sentence : Dieu l'approuve. Peut-on concevoir

* Pensées sur les vérités de la Religion, page 297.

un pouvoir plus absolu, une dignité aussi grandiose ? "

Toutefois, l'abbé se laisse distancer par la rhétorique de son collègue de Bavière, Herr Kinzelman, recteur de Gestrass. Ce Monsieur, dans un récent sermon prononcé à Algau et imprimé dans la gazette de Kempton, nous assure dans son enthousiasme, " que le prêtre est au-dessus de tout gouvernement ; qu'il plane sur les empereurs, rois ou princes, et qu'il est au-dessus d'eux comme le ciel est au-dessus de la terre. Ils sont à nous ce que le plomb est à l'or, s'écrie-t-il. Les anges et les archanges nous sont également inférieurs, parce que nous pouvons, à la face de Dieu, pardonner les péchés, et qu'eux ne peuvent pas. Nous sommes plus exaltés que la Vierge Marie, qui n'a donné naissance au Christ qu'une seule fois, quand nous le reproduisons journellement. Par nos fonctions nous sommes, dans un certain degré, au-dessus de la divinité, car elle s'est astreinte à la formule de consécration dans la Sainte Messe. De même que Dieu a créé le monde par les mots : ' Ainsi soit-il ', nous, avec les paroles sacramentelles, créons Dieu lui-même. "

— Merci pour vos renseignements, Mr. G., dit tante Mélie. Est-ce qu'une telle exhibition d'audace, de fatuité et d'arrogance n'est pas épouvantabl ? Comme cette jactance est bien le fruit naturel d'un système monstrueux. C'est sa logigue

destructive. Oui, c'est l'accomplissement littéral de la prophétie de Saint Paul concernant " l'homme de péché, le fils de perdition, qui s'oppose et qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu, ou qu'on adore, jusqu'à s'asseoir comme un Dieu dans le temple de Dieu, voulant passer pour un Dieu."

--- On m'a toujours fait croire, remarqua Nora que les prêtres avaient tout pouvoir. S'ils ne peuvent pardonner les péchés, qui donc le pourra ?

Comme tous les yeux se tournaient vers moi, je répliquai : Toute l'Ecriture nous enseigne que c'est l'attribut de Dieu. David dit : " Tu as ôté la peine de mon péché. " Jean : " Si nous confessons nos péchés, Il est fidèle et juste pour nous les pardonner." Il en est des affaires spirituelles comme des temporelles. Légalement le magistrat suprême, le souverain seul peut gràcier un coupable et lui pardonner. Jésus-Christ, étant le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, peut seul octroyer l'absolution à ceux qui ont enfreint la loi divine. Quand il dit au paralytique : " Tes péchés te sont pardonnés," les pharisiens murmurent contre lui et disent : " Qui peut pardonner les péchés que Dieu seul " ? Ceci prouve deux choses : 1o. que l'absolution cléricale ne faisait point partie de la croyance juive, et 2o. que si Jésus-Christ eût été un simple mortel, les pharisiens auraient été dans leur droit en le traitant de blasphémateur.

C'était pour prouver sa divinité que Jésus leur

pose cette question : "Lequel est plus aisé de dire à ce paralytique : Tes péchés te sont pardonnés, ou de lui dire : Lève-toi, emporte ton lit, et marche." Par son raisonnement comme par son action Jésus prouve, dans cette instance comme par grand nombre d'autres, que le pardon des péchés est équivalent au pouvoir créateur, et est la prérogative exclusive de la divinité, n'ayant jamais été départie à l'humanité. Dieu se sert parfois de l'homme comme d'un instrument pour opérer des miracles en son nom, mais jamais pour pardonner les péchés. Gardez en vue cette distinction.

— Ce que vous dites, observa Mr. G., me fait souvenir de deux citations qui m'ont bien embarrassé quant à l'application de leur vrai sens.

— Enoncez-les, et nous tâcherons de les rendre claires.

— Ce sont les paroles de Jésus-Christ contenues dans les Evangiles selon Saint Mathieu et Saint Jean. Le premier : " Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel ; et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel." Et le second passage est un peu plus explicite : " Recevez le Saint-Esprit. Ceux à qui vous pardonnerez les péchés ils leur seront pardonnés ; et ceux à qui vous les retiendrez ils leur seront retenus. " Avec cela les prêtres affirment que le Christ leur a délé-

gué tout pouvoir au Ciel et sur la terre, le même pouvoir dont il jouissait lui-même.

— Papa, fit Jean inquiet, je pense que tu auras du fil à retordre pour résoudre ce problème. De quelque côté que je l'envisage j'y vois de la difficulté.

— Pourquoi craindre, mon petit. Saches que beaucoup de choses qui paraissent ambiguës au premier coup d'œil, s'expliquent aisément quand on a l'expérience que confère l'étude. Il n'y a pas d'équivoque : *la vérité évangélique,* commise aux apôtres par le Sauveur, avec le Saint-Esprit qu'Il leur envoya à la Pentecôte, *voilà le pouvoir par lequel les hommes sont amenés au salut.* Voici le témoignage des Saintes Ecritures : " Si vous persistez dans ma doctrine, vous serez véritablement mes disciples, dit Jésus-Christ, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. " Et dans sa prière avant la crucifixion, Il s'écrie : " Père, sanctifie-les par ta vérité ; ta parole est la vérité. " Enfin dans sa commission finale il dit : "Allez-vous en par tout le monde, et prêchez l'Evangile à toute créature humaine. Celui qui croira, et qui sera baptisé, sera sauvé ; mais celui qui ne croira point, sera condamné. "

— Oh ! je comprends maintenant, s'écria Mr. G. enchanté. Oui c'est bien ça. Le salut, le pardon, c'est l'Evangile accepté avec foi, et qui le rejette est perdu.

— C'est exactement l'idée, cher ami ; c'est une vérité simple, et puissante par sa simplicité.

— Mais vous nous disiez tantôt que c'est Dieu qui pardonne les péchés, et maintenant vous dites qu'on est sauvé par la vérité, observa Nora quelque peu déroutée.

— La vérité, repris-je, est la voix de Dieu, quelle que soit la bouche qui la profère. Ecoutez ce que dit Saint Paul aux Romains : " Je n'ai point honte de l'Evangile de Christ, puisque c'est la puissance de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient : premièrement des Juifs, et ensuite des Grecs. Car c'est dans cet Evangile que la justice de Dieu est révélée de foi en foi, selon qu'il est écrit : Le juste vivra par la foi. " Aux Philippiens il écrit : "Il est vrai que quelques-uns annoncent Christ par envie et dans un esprit de contention, et d'autres le font avec une intention sincère. Les uns annoncent Christ dans un esprit de contention, et non pas purement, croyant ajouter un surcroît d'affliction à mes liens ; mais les autres le font par affection, sachant que je suis établi pour la défense de l'Evangile. Mais quoi ? De quelque manière que ce soit, soit par un zèle apparent, soit avec sincérité, Christ est toujours annoncé ; c'est de quoi je me réjouis, et je m'en réjouirai toujours."

Saint Pierre aussi comme tous les autres apôtres s'accorde parfaitement avec Paul sur ce point,

disant : “ Ayant donc purifié vos âmes en obéissant à la vérité par l'Esprit, étant régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la Parole de Dieu, qui vit et qui demeure éternellement. ”

— Je m'aperçois, dit Nora, avec un air de contentement, que les apôtres ne s'appuyaient que sur la vérité que le Maître leur avait confiée.

— Vous le verrez encore plus clairement, j'espère, avant que nous terminions. Le Seigneur dit : “ Si je n'étais pas venu, et que je ne leur eusse pas parlé, ils n'auraient point de péché ; mais maintenant ils n'ont point d'excuse de leur péché. ” Voyez quelle responsabilité nous encourons ! Si nous croyons et obéissons à la vérité, nos péchés nous sont pardonnés et nos cœurs purifiés par le pouvoir de cette vérité ; si, au contraire, nous résistons à l'Evangile, non-seulement nos péchés demeurent en nous, mais ils s'aggravent en proportion de la mesure de connaissance qui nous est parvenue et qui nous enlève toute excuse. La vérité met chaque individu en rapport avec Dieu. Saint Paul dit encore : “ Qu'est donc Paul, et qu'est Apollos, sinon des ministres par le moyen desquels vous avez cru, selon que le Seigneur l'a donné à chacun ? J'ai planté, Apollos a arrosé ; mais Dieu a donné l'accroissement. C'est pourquoi celui qui plante n'est rien, ni celui qui arrose ; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement. ”

— Ce langage ne ressemble en aucune chose à celui des prêtres de Rome, s'écria Mr. G., et nous donne une preuve convainquante qu'ils ne sont pas les apôtres du Christ, comme ils le prétendent.

— Le ministre du Saint Evangile n'est qu'un faible instrument entre les mains du Maître pour faire connaître la vérité, et c'est le privilége de tous les croyants. Si je porte à boire au blessé altéré sur le champ de bataille — comme cela m'est souvent arrivé — il pourra dire que je lui ai sauvé la vie ; mais c'est une erreur, c'est l'élément créé de Dieu qui a opéré. Je ne puis être ni l'eau ni le pain de vie, tout ce que je puis faire c'est de les faire connaître. La connaissance de la vérité, voilà la clef que Jésus a donnée à toute son église aussi bien qu'à Pierre. Elle était à la portée des Juifs, mais ils l'ont repoussée avec mépris ; c'est pourquoi le Seigneur le leur reproche, disant : " Malheur à vous, docteurs de la loi ! parce qu'ayant pris la clef de la connaissance, vous n'y êtes point entrés vous-mêmes, et vous avez encore empêché d'y entrer ceux qui voulaient le faire. " Le passage parallèle dans Saint Mathieu amplifie encore l'idée : " Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux ; vous n'y entrez point, et vous n'y laissez point entrer ceux qui voudraient y entrer. " Ces malédictions étaient prononcées sur eux parce qu'ils rejetaient l'Evan-

gile du Christ, et qu'ils empêchaient les autres de l'accepter. Il est donc évident que la vérité de l'Evangile est la clef du royaume de Dieu. Quiconque la reçoit avec joie, et veut s'en servir selon l'intention divine, possède les trésors qu'elle découvre, comme Pierre, comme tous les autres apôtres, et comme tous les disciples d'âge en âge.

—Christ n'avait donc pas dessein de donner plus de pouvoir aux douze qu'aux autres croyants? proposa Mr. G.

— A eux Il confia, d'une manière spéciale, son Evangile, et leur premier devoir était de le prêcher dans toute la terre. Ainsi, comme Paul, chaque apôtre pouvait dire: " Si je prêche l'Evangile, je n'ai pas sujet de m'en glorifier, parce que la nécessité m'en est imposée; et malheur à moi si je ne prêche pas l'Evangile. " Et nous voyons dans les Actes des apôtres qu'ils se réunissaient en concile pour décider de l'orthodoxie des doctrines, en qualité de dépositaires et de surintendents de la discipline de l'Eglise, mais encore leurs décisions étaient fondées sur le vote de l'Eglise entière. (Voir St Mathieu, XVIII, 17, 18; Actes, XV; XXI, 18— 22; Rom., XVI, 17).

Il est évident que Christ ne leur a jamais donné le pouvoir d'absoudre les péchés, en son nom, dans le sens prétendu par l'Eglise romaine pour les raisons suivantes: 1o, une telle croyance ne se trouve nulle part dans l'Ancien Testament, et 2o,

les apôtres de Christ n'ont jamais exercé de telles fonctions. En son nom ils ont opéré des miracles, guéri des malades, même ressuscité les morts, mais ils n'ont jamais prononcé d'absolution. Créer, et pardonner les péchés, sont des prérogatives de l'Etre suprême, que nul homme ne peut s'arroger sans blasphème. Dans l'Apocalypse de Saint Jean, chapitre premier, versets 17 et 18, nous entendons Jésus disant : " Je suis le premier et le dernier ; je suis vivant ; j'ai été mort, mais maintenant je suis vivant aux siècles des siècles, Amen ! et je tiens les clefs de l'enfer et de la mort. "

— Je me demande après cela, dit Mme. Beaudry, comment la qualité de prêtre peut s'adapter aux ministres du Nouveau Testament : ce me semble que celui qui ose se donner cette dignité le fait soit par ignorance ou par fourberie.

— Ce titre ne leur sied nullement, repris-je. Les prophètes de l'ancienne alliance étaient un type des prédicateurs ou ministres de la nouvelle, comme les prêtres, par leur fonctions sacerdotales, préfiguraient le Christ. Et Jésus, en commissionnant ses apôtres, leur a défini leur devoir, disant : " Allez donc, et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé. " Saint Paul dit à son tour : " Ce n'est pas pour baptiser que Christ m'a envoyé, mais c'est pour annoncer l'Évangile, non avec des

discours de la sagesse humaine, de peur que la croix de Christ ne soit rendue inutile. " " Car, il dit plus loin, nous ne prêchons point nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus-Christ, le Seigneur ; et pour nous, nous sommes (non vos prêtres et seigneurs), mais vos serviteurs pour l'amour de Jésus. Mais nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que cette grande puissance soit attribuée à Dieu, et non pas à nous. "

— Je comprends maintenant, dit Nora, que les apôtres voulaient s'amoindrir ou se cacher et toutes leurs fonctions pour mieux faire paraître et valoir la vérité de l'Evangile, la puissance de Dieu dans tous les esprits et les cœurs. Ce n'est pas ainsi qu'agissent nos prêtres.

— C'est ça. Le ministre n'est pas le chemin, il n'en est que l'indicateur. Il ne peut pardonner les péchés, mais il ne doit cesser de dire : " Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. " Comme la goutte cristalline, à la fin de l'orage, qui, quoique cachée dans l'azure, fait resplendir le radieux arc-en-ciel, ainsi le serviteur de Dieu ne doit que faire refléter la vérité, la bonté et la puissance de son Créateur. Les langues de feu de la Pentecôte étaient non-seulement une manifestation prodigieuse de la Toute-Puissance, mais aussi un symbole convenable du ministère évangélique : le vrai talisman de la nouvelle alliance. De quel autre que du Christ pourrions-nous dire, comme

Saint Pierre le fit : " C'est lui que Dieu a élevé à sa droite pour être le Prince et le Sauveur, afin de donner à Israël la repentance et la rémission des péchés. "

— Maintenant, donc, dit Luella, est accomplie cette parole de Jésus à Nicodème : " Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. "

— Vraiment, est-ce là qu'on trouve le salut ? s'écria Nora. N'y a-t-il qu'à regarder à Celui qui est mort et ressuscité pour avoir la vie ?

— La Sainte Écriture nous le déclare : " Vous, tous les bouts de la terre, regardez vers moi, et soyez sauvés ; car je suis le Dieu fort, il n'y en a point d'autre. " Et, " tous les bouts de la terre s'en souviendront, et se convertiront à l'Eternel, et toute les familles des nations se prosterneront devant toi. "

— Quelle force et quelle grandeur d'âme dans la remarque du célèbre philosophe grec à Alexandre le Grand, qui voulait conférer des honneurs au cynique. " Tout ce que je désire de toi, dit Diogène, c'est que tu condescendes à ne pas m'intercepter les rayons du soleil. Ne me prends point ce que tu ne peux me donner. " A nous d'imiter la sagesse du païen, étant persuadés que Dieu ne veut point d'autre intermédiaire que Jésus entre

Lui et nous. Tout autre objet n'est qu'un obscurcissement.

Pénétrés de ces saintes et puissantes vérités, nous terminâmes notre séance, en répétant chacun à son tour, comme nous avions l'habitude souvent de faire, un passage d'Ecriture Sainte approprié.

Tante Mélie : "Qui est semblable à toi parmi les forts, ô Eternel ? Qui est comme toi, magnifique en sainteté, redoutable, digne de louange, et qui fais des merveilles." Ex., 15, 11.

Mme. Beaudry : "Rendez hommage au Fils, de peur qu'il ne se courrouce, et que vous ne périssiez dans cette voie, quand sa colère s'embrasera tant soit peu. Oh ! qu'heureux sont tous ceux qui se retirent vers lui." Ps., 2, 12.

Mr. G. : "O Dieu ! lève-toi, juge la terre, car tu posséderas en héritage toutes les nations." Ps., 82, 8.

Nora : "O Eternel ! qui es le Dieu fort des vengeances, fais luire ta splendeur. Toi qui es le juge de la terre, élève-toi, rends la récompense aux orgueilleux." Ps., 94, 1, 2.

Luella : "Eternel ! je te célébrerai, parce que t'étant courroucé contre moi, ta colère s'est détournée et tu m'as consolée." Isaïe, 12, 1.

Jean : "Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle." Jean, 3, 16.

Marie : “ Mais Jésus leur dit : Laissez ces petits enfants, et ne les empêchez point de venir à moi ; car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. ” Matt., 19, 14.

Et moi : “ Si noüs marchons dans la lumière, comme Il est lui-même dans la lumière, nous avons une communion mutuelle, et le sang de son Fils Jésus-Christ nous purifie de tout péché. ” 1 Jean, 1, 7.





VIII.

Le Confessionnal et le Prêtre — Juge de la Conscience — Argument politique — Influence sur le Peuple — Chaudron de Cuivre — Concile de Trente — Secrets — Faiblesse.

Ne vous abusez point ; les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. —Paul aux Corinthiens.

LE temps s'écoula si rapidement entre nos deux séances, que la nouvelle ne paraissait être que la continuation de la précédente. Nous abrégeâmes les préliminaires pour entrer au plus vite dans le confessionnal ; non pour s'y confesser, mais dans le but d'en étudier les mystérieux ressorts. J'entamai mon narré comme suit :

La confession auriculaire, telle qu'introduite par le pape Léon, était si visiblement une corruption de la pratique des premiers chétiens, qu'il fallut un grand nombre d'années pour la faire prévaloir au sein de l'Eglise. L'Irlande spécialement résista à cette innovation ; néanmoins, comme les autres nations, elle fut subjuguée par les artifices du pontif

romain et de ses acolytes. Mais grand nombre d'églises et de sociétés influentes ne s'y sont jamais soumises; donc les luttes presque interminables, depuis le cinquième siècle, sur ce sujet. Cette engeance sent si bien sa faiblesse en présence de la parole inspirée et même des récits des premiers pères de l'Eglise, qu'elle a recours au subterfuge pour se maintenir dans la position qu'elle a prise. Sa plaidoirie se contère à revendiquer les bénéfices spirituels du "sacrement de pénitence."

— Quels sont donc ces bénéfices ? demanda Luella.

Au moment où j'allais répondre on sonna. Nora s'en fût ouvrir et revint aussitôt avec la carte de visite de Mr. M., qu'elle avait fait entrer au salon. Rejeton d'une famille de quakers de la Pensylvanie, gradué du *Yale college*, ce monsieur s'était destiné au droit, mais après deux années de pratique dans cette profession, il l'avait tout à coup abandonnée, par scrupule. Il fit un voyage à l'étranger, et à son retour il s'était voué à l'enseignement. Il occupait le poste de principal de notre lycée. Nous l'appelions familièrement le professeur.

Je fus le recevoir. J'ose espérer, me dit-il, que vous ne serez pas formalisé de ma visite ; quoique n'appartenant à aucune église, il n'entre pas dans mes habitudes de contrevenir à la louable contume

du pays, ou à ses principes évangéliques que vous nous présentiez dans votre discours du matin sur la sainteté et la sanctification du dimanche. Mais quelques remarques de Mlle Luella à son frère, lesquelles j'ai saisies dans la salle d'étude, m'ont suscité l'envie d'assister à une de vos réunions. C'est le motif qui m'a poussé à commettre peut-être une indiscrétion, si c'en est une, que de chercher à pénétrer dans votre cercle.

— Nullement, professeur, vous êtes le bienvenu ; nous ne sommes qu'honorés par votre présence. Avec vous nous aurons, j'aime à le croire, plus qu'un auditeur ; vous prendrez part à nos conférences dont nous ne faisons pas secret. Veuillez me suivre dans mon étude, et je ne doute pas que vous communiquerez plus d'instruction que vous n'en dériverez de nous.

A l'exception de Mr. G.. à qui le professeur fût présenté, il se trouvait en pays de connaissance. Du reste ses manières affables, exemptes d'afféterie, son savoir-vivre mettaient chacun à son aise. Ayant pris le siége qui lui fût offert, il s'excusa gracieusement d'avoir interrompu l'entretien.

Je lui expliquai que nous ne faisions qu'entrer en matière lors de son arrivée. Lui ayant donné connaissance de la question de Luella sur ce qu'étaient les bénéfices du sacrement de pénitence, ou quelle est l'influence morale de la confession auriculaire, sur un signe d'assentiment, je repris :

— Il est évident qu'en pratique cela est jusqu'à un certain point moralement avantageux pour une certaine classe de la société ; car la crainte de la censure cléricale, du refus d'absolution, retient dans de certaines bornes l'appétit grossier de bien des gens. Par exemple un jeune homme de ma connaissance, poussé à commettre une mauvaise action, dit à son tentateur : " Attends que j'aie fait mes Pâques, alors ! " Plusieurs sont détournés du péché par les dures pénitences qu'on leur impose au confessionnal, comme la récitation des sept psaumes pénitentiaux tous les jours pendant un certain laps de temps. C'est un fait historique que Galilée eût à les réciter quotidiennement pendant trois années consécutives. A cela il faut ajouter de nombreux chapelets, de longs jeûnes, des humiliations publiques, comme de rester agenouillé durant la Messe, ou encore d'aller en pélérinage pieds-nus. Quelques ascètes se fustigent jusqu'au sang, ou portent des cilices en expiation, comme ils s'imaginent vainement, de leurs péchés.

— J'avais un oncle, dit Nora, qui s'infligea une si grande torture qu'il en faillit mourir. C'est chez les trappistes que ces austérités se portent à outrance.

—N'est-ce pas des reliques monstrueuses du paganisme ? demanda tante Mélie ; assurément on ne trouve rien de semblable dans la Bible, excepté parmi les prêtres de Bahal, qui, dans leurs vains

efforts contre le prophète Elie, "se faisaient des incisions avec des couteaux et des lancettes, selon leur coutume, jusqu'à ce que le sang coulât sur eux."

— De plus, continuai-je, le confessionnal procure quelquefois la restitution d'objets volés. Mme. Forsyth de Keeseville avait la conviction que sa blanchisseuse lui avait dérobé un chaudron de cuivre. Comme elle le niait, Mme. F., qui connaisait le curé, lui fit part de ses soupçons. Lorsque l'inculpée alla se confesser, elle n'eût garde de se souvenir de ce péché-là. Mais le prêtre étant averti lui demanda si elle n'avait plus rien à déclarer, et sur sa réponse négative, il s'écria : "Qu'entends-je ! il me semble ouïr le bruissement d'une chaudière de cuivre." C'était assez ; hors d'elle-même, accablée par la prodigieuse pénétration de son confesseur, la malheureuse avoua le larcin, et le lendemain matin Mme. Forsyth entra en possession de son ustensile qu'elle aperçut à la porte de la cuisine.

— N'aimeriez-vous pas à retrouver, par le même moyen, le linge qu'on nous a dérobé ? demanda Luella.

— Bien entendu, mais le remède n'opère pas toujours.

— Est-ce qu'il ne procède aucun bien spirituel de la confession auriculaire ? s'enquit Mme. Beaudry.

— Sans doute, dans quelques cas. Il est des personnes qui, en se confessant de leurs tentations, sont préservées de chute par les conseils du confesseur.

— Mais ces avantages peuvent-il compenser le mal qui découle du système ? fit tant Mélie.

— Pour s'en rendre compte, il faut examiner l'influence du confessionnal. Voyons d'abord quel en est l'effet sur le prêtre. Le pouvoir surnaturel dont il se croit investi, la dignité qu'il assume est propre à l'enorgueillir ; tout concourt à l'élever à ses propres yeux ; il se grise machinalement de l'adulation qu'on lui prodigue. Drapé dans ses insignes, il s'assied, comme un Dieu, sur son trône judiciaire, et la crédule multitude se prosterne à ses pieds pour accepter le joug dans le vain espoir de recevoir le pardon des péchés.

— Vous m'expliquez, dit le professeur, un phénomène dont j'avais peine à me rendre compte. Je vois maintenant que le confessional est le principal moteur, le ressort caché qui fait mouvoir les rouages du pouvoir papal. En s'élevant au-dessus de tout tribunal civil, le prêtre se croit maître d'abolir, à son gré, la loyauté du sujet ; de résilier toute obligation ; d'annuler tout serment ; en un mot, de contrecarrer tout ce qui lui déplait. Rien ne peut désaltérer sa soif de domination, puisqu'il prétend pouvoir disjoindre les liens du mariage. Et si on réfléchit aux immenses richesses accumu-

lées par le clergé romain, on ne s'étonne plus de sa prépondérance politique. S'il agit dans l'ombre, si son pouvoir est occulte, il n'en est que plus formidable. Mais il me semble que j'accapare votre temps avec mes remarques.

— Continuez, Professeur, vos observations viennent à point.

— Alors, j'ajouterai que je ne comprends pas comment un prêtre ou un laïque peut consciencieusement prêter serment de naturalisation dans aucun pays hors de l'Italie, puisqu'il est admis que la conscience du catholique romain est subordonnée à la sanction ecclésiastique dont la tête est à Rome. Comme chaque postulant doit *bona fide* renoncer avec serment à toute soumission et fidélité envers les princes, potentats et souverains étrangers, pour un romain sincère ce serment est un parjure ou tout au moins une nullité. L'influence démoralisatrice qui en est la conséquence nous a été récemment démontrée à New York, où il appert que des fraudes énormes ont été commises, par des fontionnaires romains, en faveur des institutions cléricales. Tout honnête homme doit flétrir la corruption, soit qu'elle provienne comme ici d'une organisation étrangère et hostile à nos institutions démocratiques, ou non. Libre à eux d'adorer à leur guise ; mais s'ils viennent empiéter sur nos priviléges, s'ils s'opproprient injustement les fonds publics pour propager leur système, en

couvrant leurs turpitudes du manteau de la religion, alors je proteste énergiquement, non comme religionnaire ou partisan politique, mais comme citoyen qui revendique ses droits méconnus.

— Avec votre permission, remarquai-je, nous considérerons ce que vous venez de nous présenter comme étant l'influence politique du confessionnal, thème dont nous vous sommes redevables. Maintenant analysons l'effet moral sur le prêtre lui-même de cet engin puissant du confessionnal. Une fausse conception de sa mission le gonfle d'orgueil, le rend présomptueux. Il n'apperçoit point le danger auquel il s'expose en sollicitant d'enfants, d'hommes et de femmes le récit impur de leurs pensées les plus immorales. Il ne tarde pas à se complaire dans les détails honteux des actions les plus viles, des sentiments les plus abjects. Froissé d'abord, il vient à s'y accoutumer : l'épouvante fait place à l'endurcissement inévitable, et son cœur devient le receptacle de la plus grande dépravité. Comment son âme ne serait-elle pas souillée d'un tel contact ? Oui, la contagion est certaine. " Un peu de levain fait lever toute la pâte, " dit la Parole, et " les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. " Un poëte a dit :

" Le vice, ce monstre à l'aspect astucieux,
Nous fait toujours horreur à première vue ;
Mais à le contempler, l'homme s'y habitue,
Et finit par l'aimer, le trouver délicieux. "

L'histoire et l'expérience viennent corroborer cet axiome. Le théologien romain, Pierre Dens, dans le VIème volume de ses œuvres, s'exprime ainsi : " Le confesseur succombe rarement, en égard à la tentation qui le harcelle sans relâche. " Voilà le langage de l'expérience ! Ensuite il donne des conseils pour prévenir les cas de séduction au confessionnal. Mais c'est en vain qu'on voudrait détruire le mal sans extirper la racine. Qu'un jeune prêtre s'efforce de résister quelque temps à l'attraction de la convoitise, je le veux bien ; mais qu'il y résiste toujours c'est impossible. On se brûle à jouer avec le feu : c'est une loi inexorable. Le seul moyen de s'en garantir, c'est de s'en éloigner.

— Mais l'église doit censurer les abus et les chutes de ses représentants, observa le professeur.

— Le concile de Trente, tenu le 25 Novembre, 1551, sous la présidence du pape Jules III, décida, que *même les prêtres, qui vivent en état de péché mortel, doivent exercer leurs fonctions* à cause du pouvoir du Saint-Esprit qui leur a été confié à l'ordination ; et que quiconque le conteste gît dans l'erreur.

— Quel dégoûtant spectacle de corruption ! s'écria tante Mélie ; avec quelle arrogance ils présument d'eux-mêmes ! C'est ainsi qu'ils s'encouragent dans le vice et y entraînent les autres, tandis qu'ils professent les fonctions les plus sacrées.

— Ce qui m'a souvent étonnée, ajouta Nora, c'est que les prêtres pouvaient conserver leur pureté de cœur, malgré l'audition de dégradantes confidences. J'ai quelquefois frémi en songeant qu'ils communient journellement sans s'être confessés pour longtemps, avec l'esprit pollué d'innombrables récits impurs ; quoiqu'il nous soit enseigné que quiconque prend la communion en étât de péché commet un sacrilége. Seraient-ils au-dessus de toute profanation ? Je m'y perds.

— Je propose, interrompit Luella, que nous laissions là ces pauvres hommes dupés, pour nous occuper des effets du confessionnal sur le peuple.

— De ce qui a été déjà démontré, dit Mr. G. on peut logiquement inférer que c'est par le confessionnal que le peuple est assujetti à un esclavage moral, auquel il se soumet humblement par crainte de la puissance cléricale. Si ces bonasses pouvaient seulement discerner qu'ils se livrent eux-mêmes, en allant instruire le prêtre à leurs dépens ; comme ils riraient de leurs frayeurs puériles ; comme ils railleraient cet épouvantable mesquin qu'ils aident à échaffauder par leur crédulité naïve.

Armé de l'autorité qu'on lui concède, le prêtre exige une obéissance servile ; mais pour en pallier la rigueur il témoigne que ce secret de la confession est inviolable ; il certifie qu'il ne lui est même pas permis de divulguer la confession d'un crime à l'état de projet. * Mais les prêtres ne sont pas

*Dens, vol. VI, page 218. Challoner's Catholic Inst., p. 102.

notables pour leur scrupule sur ce point, comme l'attestent maints et maints groupes de ces messieurs que nous avons entendus débiter entre eux les saletés ridicules de leurs confessionnaux, tandis qu'ils s'éclataient de rire.

— Le confessionnal, j'ajoutai, donne license au vice sous prétexte de le prohiber. Pour vous donner un précis du résultat de la confession auriculaire je vous relaterai un incident de ma jeunesse : Un jour que je reprochais son libertinage à un de mes compagnons de classe, il m'apostropha d'un ton goguenard disant : " Qu'est-ce que ça fait ? un de plus, un de moins, j'aurai l'obsolution quand même ; le prêtre peut m'absoudre pour cent comme pour quatre péchés ; il me donnera une pénitence un peu plus longue, voilà tout." Et il y a nombre de gens qui raisonnent ainsi, préférant donner libre cours à leurs mauvais penchants, aux dépens de quelques mortifications, que de s'en corriger.

— Ce que vous dites est exact, dit le professeur, car dans mon voyage à Cuba et aux États de l'Amérique Méridionale, j'ai été témoin de scènes de dévergondage sans parallèle dans nos contrées protestantes, et au premier rang des auteurs du scandale on voyait figurer des ecclésiastiques catholiqnes romains. On m'a assuré que Rome même, sous la surveillance immédiate du saint père (?), est tombée dans une démoralisation épouvantable.

— Le confessionnal, poursuivis-je, ouvre la porte au péché qu'il a la prétention de circonscrire ou de supprimer. Par exemple, mon confesseur me fit une fois des questions sur un vice qui m'était inconnu. Naturellement cela piqua ma curiosité, et je m'informai près de plus grands garçons de la signification des paroles du prêtre, si bien que j'acquis une connaissance de choses messéantes, que j'aurais probablement ignoré longtemps encore sinon toujours, sans les perfides allusions du confesseur.

— Mon expérience personnelle vient à l'appui de ce que vous venez de dire, ajouta pensivement Mr. G. Grand nombre de nos anciens coreligionnaires peuvent rendre le même triste témoignage. Si le confessionnal m'a laissé un souvenir amer, ce n'est pas sans motifs. C'est un véritable foyer de corruption qu'on ne peut sonder sans épouvante ; un vrai Vésuve dont les éruptions saccagent tout ce qu'elles rencontrent. Par lui la conscience est pervertie, la voix de la pudeur étouffée. Cet Argus se glisse l'œil furtivement dans les familles, rendant captives de folles femmes chargées de leurs péchés.

— Je ne puis nier qu'il y ait des abus, dit Nora ; pourtant on ne m'a rien appris au confessionnal que je ne connusse déjà ; mais j'avoue que les prêtres m'ont posé des questions tellement embarrassantes que j'en rougissais de honte.

— Il est notoire, dis-je, en concluant, que le pouvoir de l'église romaine réside dans le confessionnal. Mais d'un côté ce qui fait sa force constitue également sa faiblesse ; car c'est de là que procède sa décadence. Le remède qu'elle présente, par la confession auriculaire, est loin d'être spécifique et satisfaisant, au contraire, il est pire que le mal qu'elle prétend soulager. Voyez ce que, dans ses visions, en disait le prophète Ezéchiel :

" Alors il me dit : Fils de l'homme, ne vois-tu pas ce que ces gens font, et les grandes abominations que la maison d'Israël commet ici, afin que je me retire de mon sanctuaire ? Mais tourne-toi encore, et tu verras de grandes abominations. Il me mena donc à l'entrée du parvis ; et je regardai, et voici, il y avait un trou dans la paroi ; et il me dit : Fils de l'homme, perce maintenant la paroi. Et quand j'eus percé la paroi, il se trouva là une porte. Puis il me dit : Entre, et regarde les horribles abominations qu'ils commettent içi. J'entrai donc, et je regardai ; et voici toutes sortes de figures de reptiles, et de bêtes, et de choses abominables ; et tous les dieux infâmes de la maison d'Israël étaient peints sur la paroi, tout autour. Et soixante et dix hommes d'entre les anciens de la maison d'Israël assistaient et se tenaient devant elles, avec Jaazanja, fils de Sçaphan, qui était debout au milieu d'eux, et chacun avait un encensoir à la main, d'où montait en haut une épaisse

nuée de parfum. Alors il me dit : Fils de l'homme, n'as-tu pas vu ce que les anciens de la maison d'Israël *font dans les ténèbres, chacun dans son cabinet peint* (Confessionaux) ? Car ils disent : L'Eternel ne nous voit point, l'Eternel a abandonné le pays. Puis il me dit : Tourne-toi encore, et tu verras de grandes abominations que ceux-ci commettent. Il m'amena donc à l'entrée de la porte de la maison de l'Eternel, qui est vers l'aquilon ; et voici, il y avait là des femmes assises qui pleuraient Thammuz. Et il me dit : Fils de l'homme n'as-tu pas vu ? Tourne-toi encore, et tu verras de plus grandes abominations que celle-ci. Il me fit donc entrer au parvis intérieur de la maison de l'Eternel ; et voici à l'entreé du temple de l'Eternel, entre le vestibule et l'autel, environ vingt-cinq hommes qui avaient le dos tourné contre le temple de l'Eternel, et leurs faces vers l'orient qui se prosternaient vers l'orient devant le soleil. Alors il me dit : Fils de l'homme, n'as-tu pas vu ? Est-ce une chose légère à la maison de Juda de commettre ces abominations qu'ils commettent ici ? car ils ont rempli le pays de violence, et sont revenus à m'irriter ; mais voici, *ils mettent une écharde à leurs nez.* C'est pourquoi j'agirai aussi dans le plus grand courroux ; mon œil ne les épargnera point, et je n'en aurai point compassion ; et quand ils crieront à haute voix à mes oreilles, je ne les exaucerai point."



IX.

GRANDS COMBATS — REFUGES ILLUSOIRES — PREMIÈRE COMMUNION — PÉNITENCE — CONFIRMATION PAR CARDINAL (alors évêque) MCCLOSKEY — EXTRÊME ONCTION — SCAPULAIRE — DÉSIRS ARDENTS POUR LA PRÊTRISE — CHARLATANISME — PEINES INEXPRIMABLES — PSAUMES PÉNITENTIAUX.

Voici, tu t'es fié sur l'Egypte, ce bâton qui n'est qu'un roseau cassé, sur lequel si quelqu'un s'appuie, il lui entrera dans la main et la percera.

L'UNIFORMITÉ généralement engendre la monotonie. Une histoire répétée devient fastidieuse ; je m'attendais donc à voir s'amoindrir l'intérêt manifesté jusqu'alors par notre petit groupe. Mais ma surprise était erronée ; la curiosité loin de s'amortir devenait plus vivace que jamais. Je voyais avec plaisir qu'on mettait de l'ardeur à examiner l'engrenage de cette gigantesque machine, qui fonctionne si merveilleusement sous nos yeux et qui influe si puissamment sur les masses. Ce qui aiguillonnait surtout la curiosité des enfants, c'était son opération sur ma personne. Je repris ma narration en ces termes :

—J'avais environ une dizaine d'années lorsque je lus un traité intitulé " Éternité. " J'en reçus une impression si profonde que le temps n'est pas parvenu à l'effacer. L'état de péché dans lequel j'étais plongé m'apparut dans toute sa laideur. J'arrosais ma couche de larmes amères ; impossible de trouver le remède à mes maux ; je cherchais vainement une consolation hors de ma portée.

— Mais pourquoi ne priais-tu pas le bon Jésus, en lui demandant pardon, comme tu nous l'as appris ? dit Jean visiblement affecté.

— Simplement parce que je ne connaissais pas ce remède souverain, ce baume de Galaad, et que personne ne m'indiquait le chemin. Ma mère m'envoyait vers le prêtre, et j'y allais candidement et souvent.

—Et tu ne trouvais pas d'adoucissement à la peine ?

— Si ; quand ma tâche était remplie je me sentais momentanément soulagé par la vague croyance que j'avais accompli mon devoir et que tout était pour le mieux. Mais de temps en temps des doutes s'élevaient en moi et ma misère reparaissait avec un redoublement de vigueur. Oh ! combien j'aurais donné alors pour avoir l'assurance que mes péchés étaient pardonnés ! Le pardon des péchés est un mystère incompréhensible, me disait-on, pour apaiser ma souffrance morale ; et c'est parce que c'est inconcevable qu'il faut croire

au pouvoir et aux bonnes intentions du confesseur. Mais ce prêtre-ci avait-il ce pouvoir ? et ses intentions étaient-elles pures ? donc son ministère était-il efficace ? étaient des questions qui me tourmentaient. " Ce qu'il délie sur la terre est délié dans le ciel, " on me répétait. Néanmoins cette allégation ne parvenait ni à dissiper mes doutes ni à réprimer les élans de mon âme qui, comme la mer agitée, gémissait et se morfondait en soupirs et en larmes, oscillant de gauche à droite sans pouvoir rencontrer de point d'appui.

" Balloté sur la mer houleuse,
Constamment battu par les flots,
J'aspirais vers la terre heureuse,
Au seul bonheur, au vrai repos. "

Quand je fis ma première communion......

— Hein ! qu'est-ce que c'est ? fit Jean soudainnement.

— C'est par elle qu'on renouvelle les vœux faits par le parrain et la marraine au baptême. Quand un enfant a appris son catéchisme, on le prépare à recevoir ce sacrement par un simulacre de cérémonie, avec une hostie non consacrée. On appelle cela communier en blanc. La semaine qui précède la communion est habituellement employée en dévotions, telles que confessions, jeûnes, pénitences, etc. Si plusieurs appréhendent la confession plutôt par honte de révéler leurs mauvaises actions que par regret de les avoir commises, je puis dire

consciencieusement que j'étais sincèrement repentant. Durant 48 heures je pleurai presque incessamment sur mes fautes. Mon âme agonisait sous le fardeau du péché ; mon cœur palpitait à l'espoir d'en être libéré.

Pour me préparer à la délivrance je jeûnai à en tomber en défaillance. Le péché me faisait horreur ! je m'abhorrais pour m'y être livré. Je n'aurais reculé devant aucune pénitence, même si c'eût été de perdre tous mes membres, pour recevoir dignement l'auguste sacrement qui devait me soulager.

Mais hélas ! à quoi devaient aboutir tous mes efforts ! Mes promesses de réformation, mes prières jointes à celles du prêtre, l'absolution même, rien n'y fit. Mes inclinations étaient les mêmes qu'avant, la source du mal n'était point atteinte ; j'étais toujours l'esclave du péché que je haïssais tant. Je déplorais mes fautes sans pouvoir m'en corriger. Le temple de mon âme n'était qu'un amas de décombres ; mon cœur le repaire d'esprits malfaisants, qui s'en disputaient la possession. Il y avait discordance entre mes facultés intellectuelles et mes sentiments charnels, mes sens et ma raison se livraient une guerre sourde et acharnée. Et je constatais cette étrange anomalie, désolé de mon impuissance à y mettre un terme.

— Papa, fit Luella, cette disposition d'esprit est parfaitement décrite dans le VIIème chapitre

de l'épître de Saint Paul aux Romains ; laissez-moi vous la lire.

Elle commença au 14ème verset et continua jusqu'au 24ème, qui est ainsi conçu : "Ah misérable que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ?"

— Oui, c'est ainsi que je me lamentais, mais à quoi bon geindre, la délivrance n'arrivait pas. L'écho me renvoyait ma plainte avec dérision. Il y a des besoins de l'âme qui ne peuvent se satisfaire de rites extérieurs. L'abondance des cérémonies ne faisait qu'accroître mes difficultés. Je m'étais appuyé sur un roseau fendu dont la pointe acérée pénétrait dans mes chairs, et c'était en vain que je voulais militer, ma faiblesse n'en ressortait que davantage.

— C'est singulier, dit Mr. G. ; j'ai éprouvé toutes les sensations que vous venez de dépeindre ; seulement je n'aurais su si bien les exprimer.

— En thèse générale peu de personnes peuvent affirmer que leur expérience est unique, bien que beaucoup s'imaginent être plus mal partagés que leur prochain. Mais je n'étais pas au bout de mes épreuves. On me suggéra d'autres expédients ; d'abord une recrudescence de jeûnes accompagnés d'humiliantes prières ; ensuite la confirmation qui devait me conférer le don du Saint-Esprit et me rendre parfait chrétien. L'évêque McCloskey, alors administrateur du diocèse d'Albany, et plus

tard archevêque de New York et cardinal, devait arriver sous peu à Ticonderoga pour nous administrer ce sacrement. Je me préparai donc tant de cœur que d'esprit, sous la direction du rev. Mr. Olivetti, prêtre italien, desservant Whitehall. J'avais reçu l'Eucharistie de ses mains, et il me disposait pour la réception du sceau final, qui devait, me disait-il, me fortifier contre les ennemis visibles et invisibles. Mon âme soupirait ardemment après cette grâce divine qui devait m'être transmise par l'auguste prélat.

Revêtu de sa robe épiscopale, il était imposant; il m'oignit le front du saint-chrème en y faisant un signe de croix; puis, me tapant légèrement la joue, il prononça les paroles sacramentelles "pax tecum", la paix soit avec toi. Sur ce, je me retirai pour aller jouir de la bénédiction qui venait de m'être dévolue. Hélas! ma joie fût de courte durée; elle fit bientôt place à la consternation et au désespoir, car je ne tardai pas à découvrir que je n'avais rien gagné moralement; au contraire j'allais de mal en pis. Impossible de me faire illusion; si je n'étais pas plus coupable extérieurement, je ressentais plus vivement la corruption intérieure. J'avais beau m'efforcer de maîtriser mes mauvaises inclinations, je me sentais sans force pour les combattre. Le tigre enchaîné dans sa cage, peut un instant songer qu'il est libre comme ses frères du désert, mais s'il bondit en avant, la secousse que lui

imprime sa chaîne lui fait jeter un cri de rage, car elle lui rappelle d'autant plus son asservissement. De même "la loi du péché et de la mort" m'enlaçait de son inexorable étreinte et me retenait captif.

En proie à des sentiments contradictoires, ma condition était déplorable au delà de toute description. Tantôt je cherchais la solitude avec des velléités de me vouer à l'existence contemplative des ermites du moyen âge; d'autres fois je me laissais bercer par la propension inverse : une gaîté fébrile s'emparait de moi ; je fréquentais la société la plus folâtre, dont je me rendais le bout-en-train. Avec elle je m'étourdissais, me repaissant de la joie factice que procure la danse et les jeux mondains. Mais la satiété survenait bientôt avec la lassitude de corps et d'esprit, et je redevenais plus malheureux que jamais.

Vacillant entre ces deux extrêmes, je demeurais une énigme indéchiffrable pour moi-même comme pour mon entourage. Continuellement aux prises avec une nature ardente, ma violence dégénérait quelquefois en cruauté. J'avais honte de mon humeur hargneuse, car je me sentais capable d'apprécier ce qui est délicat, beau, grandiose ; j'étais susceptible de sympathiser avec ceux qui ne pouvaient voir en moi qu'un singulier spécimen de morosité. Avais-je hérité de l'esprit guerrier et poëtique de mes ancêtres, par ces accès intermittents de gaîté et de mélancolie ? Je l'ignore, mais cette dernière

disposition réveillait toujours en moi le sentiment religieux : celui-ci était réellement le sentiment mâle de mon âme. Avais-je conscience d'avoir omis quelques unes de mes dévotions ; ou par mégarde, n'avais-je pas fait maigre les jours assignés par l'église, j'en avais de cuisants remords. Naturellement pour les alléger j'avais recours au confessionnal. Mais si la vieille plaie était en apparence cicatrisée, de nouvelles surgissaient en plus grand nombre, et ma dette spirituelle, au lieu de s'acquitter, s'accumulait à vue d'œil, à mon grand désappointement.

— Je comprends à peine, dit le Professeur, prenant la parole pour la première fois, comment vous pouviez endurer une telle affliction sans que votre santé en souffrit.

— J'aurais dû mentionner que, grâce à Dieu, je suis doué d'un robuste tempéramment. Depuis plus de 30 ans je suis étranger à la maladie, à l'exception de quelques rares indispositions, qui résultent de mon expérience militaire. Je vous assure qu'il faut avoir une santé de fer pour être sorti sain et sauf de mes deux ans et six mois de campagne dans les armées du Potomac et de la Shenandoah, ainsi que de mes trois mois de détention, comme prisonnier de guerre, dans la prison Libby, à la capitale de la Virginie. Dans ce tombeau de milliers de vaillants soldats, j'ai été affamé et dans un dénûment complet, mais ma santé n'a été guère

altérée ; au reste j'attribue ma vigueur physique à l'abstinence totale de liqueurs alcooliques aussi bien que du tabac. Ayant fait une étude spéciale des lois qui régissent l'hygiène, je les ai constamment mises en pratique, et je crois foncièrement que leur observance, si fréquemment recommandée par la Bible, est une nécessité de notre époque, qu'on devrait inculquer davantage à la jeunesse. Mais excusez cette digression.

Dans mes rares intervalles de tranquillité d'esprit je redoublais mes dévotions à la Sainte Vierge et aux saints, priant et jeûnant. Je faisais souvent le chemin de la croix, qui consiste à s'agenouiller devant des images numérotées, représentant chacune des péripéties de la passion du Sauveur. Enfin ma religion devenait purement machinale. Or vous savez que plus on s'attache aux formes extérieures, plus on s'éloigne de l'essence du culte.

— Il me semble, observa Luella, que tu aurais dû te décourager et abandonner toute espérance.

— O l'église est féconde en ressources : on me présentait l'extrême-onction et même le purgatoire comme un refuge certain. Il est vrai que cela ne me souriait guère : la perspective était lointaine et peu engageante ; enfin j'étais irrésolu devant l'assertion, " que quiconque reçoit le sacrement de l'extrême-onction est sauvé. "

— Est-ce que ce n'est pas substantiellement l'enseignement de Saint Jacques ? demanda Nora.

— Nullement ; il ne faut pas nous laisser induire en erreur. Saint Jacques ne nous recommande l'huile que comme médicamment naturel, et non pas comme magie. On s'en servait pour panser les plaies à cette époque, comme nous le voyons par l'usage qu'en fit le bon Samaritain et les disciples du Seigneur. On s'en sert encore de nos jours dans ces pays orientaux. C'est la prière faite avec foi qui devait sauver le malade, et le relever de sa maladie. Mais les prêtres n'ont pas la prétention de guérir le malade, mais de le préparer à la mort par le moyen de l'huile.

J'ai assisté plusieurs fois à la cérémonie de l'extrême-onction. En Canada le prêtre qui porte le viatique est escorté d'acolytes ; un le précède en sonnant une clochette pour annoncer aux fidèles le passage du *bon Dieu*, afin que le peuple se prosterne et adore.

— Comment se fait-il, dit Jean, que nous ne voyons rien de cela aux Etats Unis ?

—C'est qu'on le fait plus secrètement, répartit tante Mélie ; ils le mettent probablement dans leur poche.

— On ne l'expose pas à la vue des protestants incrédules, pour éviter le scandale, observa Nora.

— Je ne crois pas, remarqua à son tour Luella, comment une chose scripturaire, faite dans le but de soulager un mourant, pourrait scandaliser qui que ce soit.

Nora sentant toute la force de cet arguement se tut, et je repris :

— Une fois le prêtre arrivé à destination, il ordonne, sur un signe, d'allumer les cierges, bougies ou chandelles préparées, après quoi il se met à débiter ses invocations et des litanies pour implorer le secours des anges, archanges, patriarches, prophètes, apôtres, martyrs, confesseurs, vierges, et saints en général. Puis trempant son pouce dans le chrême, il en oint les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, les mains, et jusqu'aux pieds du mourant, en figurant le signe de croix, et en récitant à chaque partie cette formule : " Par cette sainte onction et sa miséricorde que le Seigneur te pardonne les péchés que tu as commis par tes yeux, etc., etc. Amen. " *

— Cette manifestation lourde et païenne doit hâter la mort du moribond, fit tante Mélie. Quoi ! ça suffirait pour rendre malade une personne en bonne santé !

— Mais sous l'impression de cette imposante cérémonie, je n'osais douter de son efficacité à préparer l'âme pour sa comparution devant le juge suprême. Comme je croyais fermement que le clergé seul avait le privilége d'administrer les *saintes huiles*, mon grand désir était de pouvoir vivre à proximité d'un de ses membres ; car en cas de danger nous courrions pour le prêtre plutôt que

* Challoner's Catholic Instructed, p. 111.

pour le médécin. J'avais entendu maintes fois mon père prier pour que nous fussions tous préservés d'une mort subite, afin d'obtenir le secours de la religion. Dans le carême — seul temps où nous priions en famille — une requête spéciale était faite pour cela. Toutes ces considérations me faisaient désirer d'entrer dans le sacerdoce, mais notre pauvreté ne permettait pas à mes parents d'accéder à mes désirs ; ils ne pouvaient même se priver de mon aide, sans cela je serais allé solliciter un emploi de domestique chez les pères.

Tous ces obstacles contribuaient à augmenter mon anxiété. Un beau jour cependant la Providence parut me sourire et vouloir me débarrasser de mon inquiétude. Les révds. pères Telmon, Lagier et Cie., religieux de l'ordre des Oblats, vinrent nous prêcher pendant une retraite. Ils surent savamment faire l'éloge de la puissante vertu du scapulaire........

Jugeant par le regard étonné du professeur que cela demandait explication, je le priai d'ouvrir le dictionnaire qui était près de lui et de nous lire la définition du mot, ce qu'il fit immédiatement : "Pièce d'étoffe qui descend depuis les épaules jusqu'en bas, par devant et par derrière, et que plusieurs religieux portent sur leurs habits ; se dit aussi de deux petits morceaux d'étoffe bénite joints ensemble et qu'on porte sur la poitrine et sur le dos."

—C'est une insigne de la profonde vénération que l'on porte à la Vierge Marie, ajoutai-je. Entre ces deux morceaux on peut déposer des reliques de saints ou un *Agnus Dei*, petite estampille de cire, représentant un agneau tenant une croix. Etant béni par le pape, le porteur est censé prémuni contre les accidents et contre une mort subite.

J'ouvris une petite boite de laquelle je sortis un échantillon de scapulaire que Mme. Beaudry avait confectionné pour l'occasion.

—Tiens ! s'écria Jean, j'ai vu plusieurs garçons qui en portaient autour du cou quand nous sommes allés nous baigner, et lorsque nous leur avons demandé pourquoi ils ne les déposaient pas sur l'herbe avec leurs habits, ils ont rougi sans vouloir nous répondre.

Il parlait encore quand Nora disparut, mais pour revenir presque aussitôt, avec un scapulaire d'une main et un *Agnus Dei* de l'autre. Présentant l'un à Jean, l'autre à Marie elle leur dit : Voilà assez longtemps que je suis la dupe d'une rouerie détestable ; je veux m'en affranchir. J'ai eu confiance en ces babioles pendant cinq ans ; dorénavant je ne me confierai plus qu'en l'Agneau de Dieu lui-même. Gardez ceci en mémoire de mon ignorance passée.

Cette sortie insolite produisit un effet électrique sur tous les auditeurs : nous étions ébahis, presque

stupéfaits. Enfin retrouvant notre aplomb, je repris :

— L'origine du scapulaire remonte à plusieurs siècles. Simon Stock, général des Carmélites — l'ancien ordre du père Hyacinthe — en est le fondateur. La tradition raconte que vers le 16 Juillet 1251, pendant que Simon priait avec ferveur, prosterné aux pieds d'une madone, la Vierge Marie lui apparut........

— Il paraît que les temps sont changés, intertompit Luella avec une nuance d'ironie. Je vois bien par l'Evangile que Jésus est apparu à Simon et aux autres, mais il n'y a nulle trace dans la Parole divine, que la Vierge se soit montrée ainsi aux disciples du Seigneur.

Souvenez-vous que je ne vous donne à présent que l'autorité de l'église romaine, quant à la véracité de ce récit. Or, comme Simon priait, la Vierge lui fit présent d'un scapulaire, l'assurant que quiconque en porterait un semblable pour l'honneur d'elle, et dirait journellement à son honneur un *ave maria* et un *pater noster* ne mourrait pas en état de péché mortel, c'est-à-dire, sans le secours de la religion. On nous citait de nombreux miracles opérés par ce moyen, et des myriades de preuves vivantes, on nous disait, étaient prêtes à l'attester.

Comme c'était précisément ce dont j'avais besoin, j'écoutais dans le ravissement, et l'office ter-

miné, je courus vite à la maison pour annoncer à mes parents cette nouvelle innappréciable, ne doutant pas qu'ils partageraient mon enthousiasme. En effet ma mère qui avait été occupée toute la journée à servir les pratiques et à préparer le manger et la petite bière fort en demande, en raison des nombreuses personnes venues de part et d'autre pour assister à la retraite ; ma mère, dis-je, communiqua la nouvelle à toute la maisonnée, et chacun alla faire l'emplette d'un scapulaire à son goût, car il en a de simples ou d'ouvragés suivant le prix qu'on y veut mettre.

A heure fixe, nous nous rendîmes à l'église, une foule anxieuse, pour faire bénir ces saints appareils de sauvetage. Après le chant d'une hymne à la Vierge, on récita une prière par laquelle nous lui promettions de la considérer toujours comme notre patronne et notre avocate auprès de Dieu, en lui demandant de nous accorder sa puissante intercession, afin que son scapulaire nous soit un préservatif de l'enfer, et que par sa vertu nous obtenions la félicité éternelle.

—Quelle complexe idolâtrie ! s'écria tante Mélie. Et vous aviez la simplicité de croire à ce charlatanisme ! Cela me confond. Vous auriez dû savoir que le propre du charlatan est de présenter sa drogue comme la panacée universelle ; et si cela ne prend pas, il est toujours prêt à vous en offrir une variété pour un mal quelconque. L'Evangile, au

contraire, nous montre que le germe de toute maladie c'est le péché ; et le remède spécifique et souverain, c'est le sang de Jésus-Christ. Par tout ce que vous nous avez raconté on faisait dépendre votre salut d'un amalgame bizarre de choses difficiles à retenir et dont voici à peu près la nomenclature : 1o. Baptême ; 2o. Confession ; 3o. Pénitence ; 4o. Communion ; 5o. Confirmation ; 6o. Extrême-Onction ; 7o. Eau bénite ; 8o. Saint Chrême ; 9o. Rameau béni ; 10o. Crucifix portatif ; 11o. Calvaire ; 12o. Images ; 13o. La Vierge Marie ; 14o. Saints en général ; 15o. Anges ; 16o. Reliques ; 17o. Médailles ; 18o. *Agnus Dei ;* 19o. Scapulaires ; 20o. Chapelets ; 21o. Pélerinages ; 22o. Messes ; 23o. Indulgences ; 24o. Purgatoire. Si tout cela n'est pas un parfait spécimen de hâblerie, dites-moi donc ce que c'est ?

— Je me serais bien gardé d'envisager les choses à votre point de vue ; au contraire cette multiplicité d'expédients me persuadait que notre sainte mère l'église était libérale et généreuse envers ses enfants. Je ne pouvais qu'admirer son profond génie, son pouvoir merveilleux, presque illimité.

— C'est bien dit, reprit tante Mélie ; il faut un profond génie pour inventer de telles niaiseries ! Mais comment se fait-il que, puisque vous aviez confiance en l'une de ces choses, comme étant d'origine divine, suffisante donc pour sauver, vous ne considériez pas les autres comme une super-

fluité ? Quel malavisé ira s'adresser à un second médecin avec la conviction que le premier peut le guérir ?

—Oh ! je ne m'arrêtais pas à raisonner ainsi, d'ailleurs l'église le défend. Parmi tous ces moyens je n'avais que l'embarras du choix, comme dans les églises avec tant d'autels. Il est vrai que j'aurais désiré savoir lequel possédait le plus de vertus ; mais sur la quantité, l'un portant l'autre, je m'imaginais en retirer du bien.

Mon scapulaire surtout m'était précieux ; je ne le quittais point, de peur de mourir sans cette sauvegarde. Quand il fut presque usé je m'en procurai un neuf, que je me mis au cou avant de me séparer de l'ancien auquel je croyais devoir la vie. Oui, ma ferme conviction était que grâce à lui j'avais à deux reprises esquivé le danger : un jour par la ruade d'un cheval farouche, et une autre fois par la chute d'un arbre qui m'avait effleuré la tête en tombant.

--- J'ai passé par le même labyrinthe obscur, dit Mr. G., et mes impressions coïncident complètement avec les vôtres jusqu'à présent. Mais en définitif que ressentiez-vous ?

— Moralement j'étais dans un état pitoyable, attendu que, en dépit de cette assistance, j'avais conscience de ma dépravité intérieure. Je me détestais sans pouvoir y remédier. La paix du cœur me paraissait aussi insaisissable que le fantôme de

mirage. Mes efforts demeuraient aussi infructueux que ceux de l'insensé qui prend à tâche de dépasser son ombre à la course. Nouveau Tantale, la coupe ne s'approchait de nos lèvres altérées que pour disparaître subito. Le prophète Isaïe décrit graphiquement mes sensations : " Il arrivera que comme celui qui a faim songe qu'il mange, mais quand il est réveillé son âme est vide ; et comme celui qui a soif songe qu'il boit, mais quand il est réveillé il est las et son âme est altérée. "

J'enviais le destin des oiseaux de l'air et du bétail des champs. Pourquoi la connaissance du bien et du mal m'avait-elle été départie ? Ma responsabilité me pesait fort. Pourquoi m'avoir donné une conscience pour me flageller, puisqu'elle n'engendrait que le remords ? J'aurais volontiers échangé mon sort avec le plus dégoûtant des reptiles. La vie m'était à charge et la mort me faisait horreur. Enfin je maudissais le jour qui m'avait vu naître, et, désir terrible ! je demandais d'être annihilé comme une faveur. Je mettais l'Éternel en cause, et j'éprouvais des velléités de le maudire, et cela dura plusieurs années.

Certains passages des psaumes pénitentiaux expriment ma situation d'esprit : " Car ma vie se consume d'ennui, et mes ans par mes soupirs ; ma force est déchue pour la peine de mon iniquité, et mes os sont consumés. Je me suis lassé dans mon gémissement ; je baigne ma couche toutes les

nuits, je trempe mon lit de mes larmes. Mon œil est fondu de tristesse; il est vieilli à cause de tous ceux qui me pressent. Car mes jours s'en vont comme la fumée, et mes os sont desséchés comme un foyer. Mon cœur a été frappé, et est devenu sec comme l'herbe, de sorte que j'ai oublié de manger mon pain. Mes os sont attachés à ma chair, à cause de la voix de mon gémissement. Je suis devenu semblable au cormoran du désert, et je suis comme la chouette des lieux sauvages. Je veille, et je suis semblable à un passereau qui est seul sur le toit."

Avec l'exposition de ce triste tableau, nous nous séparâmes, car l'heure avancée attirait notre attention sur nos devoirs respectifs.





X.

MOYENS PROVIDENTIELS DE SOULAGEMENT — TICONDERGA — LAISSANT LE TOIT PATERNEL — AU VERMONT — A L'ÉCOLE — GRAND PROGRÈS — MAITRE D'ÉCOLE — HENRYVILLE, CANADA — JOURNAL — JOSEPH COOK — DISCOURS IMPROVISÉS — L'EDUCATION.

Je conduirai les aveugles par le chemin qu'ils ne connaissent point, et je les ferai marcher par les sentiers qui leur étaient inconnus ; je changerai en leur présence les ténèbres en lumière, et choses tortues en choses droites ; je leur ferai cela, et je ne les abandonnerai point. ISAIE.

PENDANT plusieurs soirées de la semaine, les enfants, en compagnie de Nora, s'amusèrent à feuilleter les pages illustrées du *Harper's Weekly*. Ce genre de récréation me suggéra l'idée d'en tirer parti ; aussi leur conseillai-je de trier les gravures ayant trait aux récentes fraudes officielles, et de les ranger par ordre sur la table. Comme cela, nous eûmes sous les yeux le panorama d'un chapitre de l'histoire contemporaine, établissant, d'une manière palpable, la preuve que les prêtres se mêlent indûment dans les affaires civiles et politiques, et que c'est à leur instigation

que de nombreux méfaits, principalement dans le département de nos écoles, ont été commis. Raviver leur mémoire, les tenir sur le qui-vive, et frayer un chemin à l'entrain dans nos entretiens ultérieurs, en joignant l'utile à l'agréable, tel était mon mobile.

Cette fois Mr. G. s'absenta, mais le Professeur fût ponctuel au rendez-vous, il nous accompagna même à l'école du dimanche. Luella, qui n'avait pas perdu de vue ma sombre description de l'assemblée précédente, entama comme suit la conversation :

— A présent, papa, veux-tu nous dire comment tu es parvenu à te dépouiller de cette obsédante mélancolie, pour endosser la belle humeur qui nous réjouit tant ? Je ne saurais te figurer avec une autre physionomie que celle que nous te connaissons.

— J'éprouve un plaisir réel, répondis-je, à franchir cette phase de mon existence, pour entrer dans une période de quiétude comparative. Mais ce sera peut-être long à raconter.

— Ça ne fait rien ! s'écria Jean, raconte toujours. Quand nous serons trop fatigués, nous te le dirons.

— Eh bien, puisque tu m'encourages, je continuerai donc. Mais comme exorde je crois bon de remarquer que les voies de la Providence sont mystérieuses et incompréhensibles aux pauvres mortels. " Je connais que la voie de l'homme ne dépend pas de lui, et qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme

qui marche de bien diriger ses pas," dit le prophète Jérémie. L'histoire d'Abraham, le père des croyants, qui, à l'appel de Dieu, quitta sa belle patrie pour aller posséder un pays qu'il ne connaissait pas, démontre cette proposition. La main de Dieu se voit aussi dans l'histoire du peuple juif, et particulièrement dans celle de Saul de Tarse. Comme il était loin de se douter en quittant Jérusalem, muni de pouvoirs pour molester cette nouvelle secte de Nararéens, que quelques jours plus tard il deviendrait l'un de ses plus ardents soutiens. Il voulait détruire, il est appelé à édifier, risquant à son tour la persécution et la mort. N'est-ce pas le cas de dire que Dieu en lui dessillant les yeux le conduisit par un chemin qu'il ne connaissait pas? Plus tard, quand Paul écrit à Timothée, il lui dit: "Moi qui étais auparavant un blasphémateur, un persécuteur, un homme violent; mais j'ai obtenu miséricorde, parce que je l'ai fait par ignorance, étant dans l'incrédulité." Sous plus d'un rapport, ces paroles peuvent m'être appliquées.

— Tu as donc été converti de même que Saint Paul, demanda Luella.

— Toutes les vraies conversions se ressemblent à beaucoup d'égards, ma fille; mais en temps et lieu vous saurez ce qui m'arriva. Par une dispensation de la Providence, un grand changement se fit chez nous. Mon père mourût le 3 mars, 1848, ne nous laissant pour héritage que la pénurie en

perspective. Il nous fallait dorénavant pourvoir nous-mêmes à notre subsistance. Ma mère m'envoya travailler avec mon frère aîné qui défrichait à New Hague, 3 milles du lac George, en compagnie d'hommes de peine pour la plupart le rebut de la société. Leur langage grossier, profane, souvent obscène, aurait pu influer funestement sur mon caractère, sans une altercation qui s'éleva entre mon frère et moi, laquelle me fit prendre la résolution d'aller chercher fortune ailleurs. J'allai prendre congé de ma mère, et mon mince bagage sous le bras, à l'imitation du célèbre Franklin — dont vous lisiez récemment l'histoire — je me disposai à quitter la maison paternelle. Ma mère ne me laissa pas partir sans invoquer sur moi la protection de la Vierge Marie ; puis elle m'embrassa en pleurant, et me recommanda d'être fidèle à l'église, de ne point oublier mon chapelet et surtout de conserver scrupuleusement mon scapulaire. J'étais attendri ; j'aurais voulu retenir les larmes qui s'échappaient malgré moi.

— Pourquoi t'affliger ainsi ? dit Jean, lui-même visiblement ému.

— C'est très naturel, mon enfant. J'allais entrer dans la vaste arène pour lutter avec un monde égoïste et froid, moi pauvre, misérable et ignorant garçon. Comment serais-je reçu ? Je m'éloignai à pas lents de notre chaumière, et avant de la perdre de vue je voulus lui donner un dernier

regard. Je gravis le tertre le plus voisin et de là je pus distinguer ma mère qui s'essuyait les yeux avec son tablier. J'hésitai un instant. Devais-je retourner sur mes pas et calmer sa douleur en épanchant, comme autrefois, mon cœur surchargé sur le sien ? Non ; une force invincible me poussait en avant. Je repris ma route, je franchis le Rubicon. Le sort en était jeté, désormais il fallait affronter le grand inconnu, le désert, que tôt ou tard tous ont à traverser.

Un autre de mes frères demeurait à Cream Hill, près du village de Shoreham, comté d'Addison, état de Vermont. Je me rendis là, car ce nom de colline de crème m'avait paru de bonne augure. Après une nuit d'insomnie passée sous le même toit que mon frère, je réussis à entrer au service d'un fermier du voisinage. Mr. Perry avait justement besoin d'un garçon de mon âge.

Ma mère m'avait soigneusement montré à raccommoder mes hardes, et mon savoir-faire me devint d'une grande utilité. Elle m'avait aussi conseillé d'aller à l'école quand cela se pourrait, car la pauvre femme sentait tout le prix d'une instruction dont elle avait été privée. Autant par inclination que pour lui obéir, je cherchai diligemment, et parvins à trouver une place favorable à mon dessein.

Ceci me conduit naturellement à noter un des moyens dont Dieu s'est servi pour procurer mon bonheur : je veux parler de l'éducation. Après

avoir travaillé pour Mr. Perry jusqu'à la fin de l'automne, je me plaçai chez un Mr. Rich à condition que je recevrais la nouriture et le logement en échange du soin que j'aurais matin et soir du bétail de la ferme et du gros ouvrage de la maison. Le jour j'étais libre d'aller à l'école. Mlle. Rich était l'institutrice de l'endroit. Elle condescendit obligeamment à m'aider à la veillée dans mes leçons, ce dont je lui saurai toujours gré.

J'avais 16 ans alors. J'étais grand et fort, mais je savais à peine lire et écrire ; j'ignorais presque totalement les éléments de l'arithmétique. Voir des enfants beaucoup plus jeunes mes supérieurs sur les bancs de l'école, blessait mon amour-propre. Je me piquai au vif et me mis à l'étude *con amore*. Je devins tellement absorbé dans mes livres que je négligeais mon ouvrage ; mais Mr. Rich, qui en voyait la cause, avait la bienveillance de m'excuser en disant : " Ce garçon-là a l'esprit si préoccupé par l'étude qu'il n'a pas le temps de penser à autre chose. " Il disait vrai ; j'étudiais durant les récréations, toujours et partout. Il m'arrivait de rêver d'arithmétique et de trouver, en dormant, la solution des problèmes qu'on m'avait proposés la veille. Mes pensées se concentraient vers un seul objet : la culture de l'esprit, l'amélioration de mes facultés intellectuelles. Cette tension d'esprit opérait des prodiges. Comme la lentille convexe fait converger simultanément les rayons du soleil vers un point

unique et brûlant, de même mon avidité d'instruction me suppléait de clarté pour résoudre les difficultés qui me barraient le chemin. Je me suis rendu compte qu'on acquiert davantage par l'application et la persévérance que par les talents naturels unis aux circonstances favorables.

— C'est là en effet la clef du succès, dit le Professeur, mais j'espère que vous nous détaillerez vos exploits.

— Mes rapides progrès étonnaient tout le monde. En trois mois, la grande arithmétique des académies m'était devenue familière ; j'en pouvais raisonner les principes et affectuer les problèmes. Puis je tournai mon attention vers l'étude de la physique, qui m'ouvrit un horizon plus étendu. Je commençais déjà à envisager la vie sous un nouvel aspect. Mes succès imprévus et inespérés me stimulèrent de plus en plus à persévérer dans mes efforts. De toute part on m'encourageait, et ma mère, flattée dans son amour-propre, faisait chorus. Mais on oubliait trop facilement qu'une chose indispensable — l'absence de ces moyens pécuniaires — entravait ce beau projet. En effet, j'étais trop pauvre et en même temps trop fier pour implorer l'assistance des plus favorisés de la fortune. Cependant je jouissais d'une santé robuste et ne reculais pas devant le travail, dans lequel je résolus de puiser les ressources dont j'avais besoin. Mes bras devaient contribuer au dévelop-

pement de mon intelligence. Rassuré par cette idée, à la clôture de l'école, j'offris mes services à Mr. Perry qui les accepta, et le produit de mes gages d'été me mit à même de subvenir à mes dépenses d'hiver.

J'entrai à l'académie de Newton, village de Shoreham, et à la fin du terme, Mr. Asa S. Jones, le principal, me délivra un certificat d'aptitude très flatteur. Sur son avis je me présentai devant le surintendant des écoles, afin d'y subir un examen qui fut rigide mais satisfaisant, car on me décerna le diplôme de capacité requis pour enseigner. Il porte, comme vous voyez, la date du 12 Novembre, 1850.

Comme la saison était trop avancée et que je n'avais que 17 ans, je retournai à Cream Hill où je passai l'hiver à me perfectionner. Sur ces entrefaites je reçus une lettre du frère avec qui l'altercation avait eu lieu, me demandant d'oublier le passé et de retourner avec lui ; ce que je fis, et cet été-là je travaillai au métier de charpentier.

En automne (1851) j'obtins la direction de l'école de la Hague, comté de Warren, New-York. Il paraît que je réussis à gagner l'estime de mes patrons,car à la clôture du terme ils me rengagèrent. Quand je me sentis quelques fonds, l'envie me prit de revoir la patrie de mes pères, le Canada. Je me rendis donc à Henryville, et pendant mon séjour là, j'allai à l'école française pour améliorer ma connaissance de cette langue.

La dissemblance de moralité entre romains et protestants, sujet de tant de peines et de doutes même dans ma jeunesse, me consterna ; car elle n'était pas en faveur de mes coreligionnaires, et en dépit de mes préventions je voyais bien que nous n'étions pas à leur hauteur. J'étais surpris de ce que nos amis romains ne semblaient pas avoir conscience de leurs infractions à la loi du sabbat. Je m'en ouvris à ma sœur aînée, chez laquelle je prenais pension ; mais elle n'eût pas l'air de s'en soucier : d'ailleurs pourquoi s'en inquiéter, me dit-elle, quand l'Église approuve tacitement ou tolère ces choses, c'est à elle à y pourvoir. Nonobstant mon inquiétude concernant la légitimité du procédé de l'église, ou plutôt à cause de cela j'allai à confesse au rév. Mr. St. Aubain, auquel je fis part de mon incertitude. Il s'efforça de me persuader que je me nourrissais de chimères; que mon agitation n'était que l'effet de tentations démoniaques. Quant à la moralité des fidèles, le plus grand saint pèche au moins sept fois par jour, disait-il, et l'église a le pouvoir, au moyen de ses indulgences, de purifier toutes les souillures.

— Eh bien ! dit tante Mélie, voilà un bel encouragement à la moralité ! Saint Paul avait bien raison d'écrire aux Romains de son temps comme à ceux d'aujourd'hui : " La colère de Dieu se déclare du ciel contre toute l'impiété et l'injustice des hommes qui suppriment la vérité injustement

.... parce que, ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces ; mais ils se sont égarés dans de vains raisonnements et leur cœur destitué d'intelligence a été rempli de ténèbres."

—Mais, repris-je, comme je désirais de tout mon cœur atténuer plutôt qu'aggraver ce qui me paraissait mal, je n'eus garde de contester la plausibilité des arguments de Mr. le curé. Il ne me restait plus qu'à faire amende honorable et à révérer plus que jamais l'église qui possédait de si grands priviléges.

Confirmé dans mes vues religieuses, je retournai aux Etats-Unis pour y continuer mes études. Je me proposais d'enseigner l'hiver et d'étudier l'été, à l'exception du temps des moissons, pendant lequel j'obtenais de bons gages à travailler pour les fermiers. Mais comme neuf mois sur douze étaient consacrés à l'école tant pour enseigner que pour apprendre moi-même, il s'ensuivit que mes mains devenaient délicates, et lorsque le temps venait de me livrer au travail manuel, il m'était plus pénible qu'à mes compagnons qui en avaient l'habitude. Les premiers jours surtout, des ampoules se formaient, et le matin j'avais souvent beaucoup de peine à empoigner les instruments aratoires. Mais le désir de m'instruire me donnait du courage, et j'endurais la fatigue comme doit le faire un vaillant soldat. Une fois endurci au

travail, je me prenais à l'aimer pour lui-même, comme un exercice nécessaire à mon développement physique ; pourtant je dois avouer que je maugréais quelquefois, en songeant à mes camarades de classe, qui avaient de l'argent en abondance, tandis que j'étais dénué d'habits convenables et de livres nécessaires à mon instruction. Mais je vois maintenant que tout était pour le mieux, car j'avais grand besoin de discipline. En me reposant sur mes seules ressources, j'apprenais à mieux priser la valeur de l'éducation et à apprécier que l'abnégation oppose un frein à nos passions et, par conséquent, nous donne l'empire sur nous-mêmes, que sans cela nous ne pourrions l'obtenir.

En automne 1852, j'entrepris de tenir un journal de mes impressions, habitude que j'ai depuis conservée.......

— N'est-ce pas ce monceau de livres que j'aperçois sur la tablette ? fit Jean ; il doit y en avoir plus de 4000 pages.

— Ma sollicitude n'avait pas pour objectif la quantité de pages ; je me préoccupais plutôt de corriger, de parfaire ma diction. Ecrire souvent aiguillonne les idées.

— Je suis persuadé dit le Professeur, qu'en composant fréquemment, on bonifie son style tout en recueillant des matériaux pour l'établissement d'annales fort utiles.

— Je demeure votre obligé pour ces remarques,

Professeur, car j'espère que les enfants les apprécieront et les mettront à profit. Ce fût aussi à cette époque que je m'exerçai à improviser de petits discours, de concert avec un de mes compagnons du nom de Joseph Cook, de Ticonderoga. Regardez son portrait appendu au lambris de cette salle. Il est aujourd'hui un orateur philosophe des plus illustres. Dans une lettre qu'il m'a écrite plus tard il me rappelle mon premier discours improvisé ; " Te souviens-tu, me dit-il, du certain soir où tu fis ta première improvisation ? Il y a à peine six ans de cela. C'était dans notre chambre d'hôtel à Keeseville. Ce ne fût qu'après beaucoup d'exhortation de ma part que tu entrepris de te livrer à l'œuvre.

" Je te vois encore revêtu de ta robe d'étudiant, appuyé contre une colonne de ton lit, tandis que moi montre à la main, j'insistais pour que tu ne reprisses ton siége qu'après avoir parlé pendant au moins une minute. La chambre voisine était occupée par l'avocat McLane, et l'on n'entendait d'autre bruit que celui qu'il faisait en remuant ses papiers. La crainte de te faire entendre était plus forte que toi et te paralysait. Je te vois encore rougissant et souriant, avec l'expression de découragement peinte sur ton visage ; j'entends les deux premiers mots de ton discours, puis......pause...... ensuite quelques expressions confuses...... puis seconde pause embarrassante...... confusion, tête penchée et, enfin, pause finale.

"Que cela serve d'encouragement aux jeunes gens qui sont aussi pauvres d'idées que nous l'étions alors, lorsque la tête pleine de sujets de discours, nous nous promenions sous les sapins qui bordent l'Au-sable. Que ces étudiants sachent que ce fût là le premier discours, de mon ami Louis, autrefois catholique romain, avec la base de sa tête dominant l'étage supérieure, mais maintenant ministre de l'Evangile, possédant un style expressif et châtié et une diction attrayante. Qu'ils sachent que c'est là le fruit de l'étude de la Bible, et le résultat de discipline chrétienne."

Comme vous voyez, par cet extrait de lettre, nous écrivions des sujets quelconques sur de petits morceaux de papier, lesquels, après avoir été pliés, étaient déposés dans un chapeau et tirés au hasard. A tour de rôle nous devions discourir sur le sujet qui nous était échu. Cette méthode nous façonnait à penser vite et je vous la recommande ; toutefois sans l'étude préalable et l'accoutumance d'écrire le résultat serait médiocre, m'est avis. Durant ce terme nous organisâmes une société littéraire qui s'affubla du titre de *Cabale de Keeseville*, où nous pratiquions le discours improvisé. Ses membres étaient étudiants à peu d'exception près.

Vers le même temps je me mis aussi à étudier les langues grecque et latine, plus tard les langues modernes, comme l'allemand, l'espagnol, et l'italien, au moyen desquelles je pus mieux discerner les

beautés de l'anglais et du français. Ces études me furent aussi d'un grand secours dans mes subséquentes investigations religieuses.

— Si je comprends bien, vous insinuez que l'éducation vous amenait insensiblement vers le Seigneur, remarqua tante Mélie.

— Certainement c'est le "sésame ouvre-toi" de l'intelligence, la disposant à chercher et à recevoir la vérité. A mesure que j'aggrandissais la sphère de mes connaissances, mes vues devenaient plus larges, surtout en matière religieuse. Plus j'apprenais, plus je désirais approfondir les doctrines qui m'avaient été commises. "Mon peuple est détruit faute de connaissance," dit l'Éternel par la bouche du prophète Osée, et toute l'histoire vient corroborer cet ancien apophtegme. L'éducation, comme le levier d'Archimède, peut soulever le monde, si on lui donne la Bible pour point d'appui.

—En effet ajouta le Professeur, j'ai la conviction qu'une éducation libérale, exempte d'esprit sectaire, paverait le chemin à l'Evangile, et affirmerait les institutions républicaines.

— Il est incontestable qu'une religion sans culture conduit à la bigoterie : le zèle sans connaissance ne peut produire que du fanatisme, comme l'ont prouvé les guerres de religion. D'un autre côté, le savoir sans religion mène inévitablement à l'infidélité. Beaucoup de science sans Dieu rend

l'homme insensé. Il faut donc de toute nécessité allier ces deux forces l'une à l'autre, car séparées, elles ne fonctionnent qu'imparfaitement. Pour employer une métaphore de mon ami Cook, ce sont les ailes de l'oiseau : otez-lui en une, et il ne peut plus prendre son essor ; il ne vole qu'en spirale et sa chute est certaine.

Ecoutons encore les conseils du roi Salomon : "La principale chose, c'est la sagesse ; acquiers la sagesse, et sur toutes tes acquisitions, acquiers la prudence. Estime-la, et elle t'exaltera ; elle te glorifiera quand tu l'auras embrassée. Elle posera des grâces assemblées autour de ta tête, et te donnera une couronne d'ornement. Embrasse l'instruction, ne la lâche point : garde-la, car c'est ta vie."

Avec l'énonciation de ces riches maximes notre colloque prit fin.





XI.

Persécution et Perplexité — Pauvre Nora — Les Nonnes — Avec Joseph Cook a Keeseville — L'Ouie de la Parole — L'Aube du Jour— École du Dimanche.

Vous avez enlevé mes dieux que j'avais faits, avec le sacrificateur, et vous vous en êtes allés. Et que me reste-t-il?
Mica sur le Mont Ephrïam. (Juges, XVIII, 24).

De constantes allusions à nos conférences entretenaient l'enthousiasme dans notre petit cercle. La récente expérience de Nora nous donnait matière à réflexion. Ses parents lui écrivaient sans relâche. Son père était très courroucé et menaçait de la désavouer si elle n'abandonnait pas son hérésie ; l'attitude de la mère, pour être plus modérée, n'en était que plus pénible. Finalement Nora reçût du prêtre une missive, formulée en termes si ambigus, qu'elle donnait prise à diverses interprétations ; toutefois le ton menaçant qui en faisait le fond, n'était point équivoque. Il y était insinué que des mesures coercitives pourraient être employées, pour la ramener de son égarement, si la douceur ou la menace ne suffisait pas

pour la faire rentrer au bercail. Cela eût pour effet d'agiter la pauvre fille, d'autant plus qu'elle avait récemment lu le compte-rendu de l'enlèvement de Mlle. Marie Anne Smith, de Newark, New Jersey, et de son incarcération dans le couvent du Bon-Pasteur de New-York, parce que cette jeune personne avait jugé à propos d'abjurer le romanisme pour se rallier à l'église méthodiste. Si en lisant le récit de l'auteur — le rév. Dr. Hiram Mattison — elle avait douté de sa véracité, les circonstances actuelles lui en démontraient la probabilité, sinon la certitude.

Pendant quelque jours elle fût loin d'être tranquille, oscillant entre le doute et la crainte. A la fin rassurée, elle nous déclara que " si on contait l'influencer par l'intimidation, on se trompait grandement; l'argument de la force brutale opérait chez elle en sens inverse. "

— D'ailleurs, continua-t-elle, ils se croient toujours en Irlande; ils oublient que nous sommes sur la terre libre d'Amérique, où un ravissement ne peut se perpétuer impunément. Ils ignorent aussi ce que vous lisiez l'autre jour dans ce charmant livre qui traite des libertés humaines : " On peut me charger de chaînes, réduire ma langue au silence et tout mon corps à l'impuissance. Mais aucune tyrannie n'a de prise sur ma volonté; aucune contrainte extérieure ne peut m'empêcher de vouloir ce que bon me semble, ou me forcer à

vouloir autre chose que ce qui me convient. Dans le dernier degré de l'asservissement, l'homme peut protester encore, du fond de sa conscience, ne fût-ce que par la résignation, contre les puissances conjurées qui l'accablent; quelque chose demeure en lui de souverainement libre, qui ne relève que de lui et que rien ne dompte; il a l'empire absolu de soi-même et de ses résolutions intérieures."

Oui, je me sens forte pour résister au despotisme sur le sol de ma terre natale. Mais il se pourrait, après tout, qu'ils ne veulent que m'éprouver.

Et elle continua à deviser sur ce thème, essayant de se persuader que sa crainte était chimérique, et que l'église de ses pères était meilleure que sa réputation. Néanmoins elle ne se dessaisissait pas de sa lettre, qu'elle relisait souvent, ce qui naturellement alimentait les doutes qui la tracassaient.

Un soir qu'elle revenait de l'église en compagnie de Luella, car depuis quelques temps déjà elle assistait régulièrement à nos assemblées religieuses, elles firent la rencontre de deux nonnes qui les invitèrent poliment à les suivre quelques pas à l'ombre de la bâtisse du coin de la rue. Sans réfléchir pour quelle cause on évitait les reverbères, comme le font les voleurs, elles accédèrent. Arrivées là, les religieuses leur demandèrent d'un ton enjoué, mais à mi-voix, de leur indiquer la demeure

du rév. Mr. Beaudry, où restait une fille irlandaise du nom de Nora O'C. —

En entendant prononcer son nom, Nora alarmée saisit la main de Luella, et l'entraîna rapidement sans plus de cérémonie. Elles accoururent se réfugier à la maison, où elles arrivèrent hors d'haleine, et elles eurent besoin de se remettre de leur frayeur avant de pouvoir nous raconter leur aventure. Pour calmer Nora, il ne fallut rien moins que fermer portes et fenêtres, et encore voulait-elle qu'on aille quérir la police pour plus de sûreté. Les jours suivants elle se trouva tellement énervée qu'elle n'osait plus sortir même de jour, sans être accompagnée de quelque membre de la famille. Pour alléger son anxiété je lui proposai d'aller passer quelques jours chez mon frère Charles, près du lac Champlain.

— A quoi bon! objecta-t-elle, le prêtre n'ignore rien de ce qui concerne votre parenté; j'en ai acquis la preuve lors de ma dernière confession; là donc pas plus qu'ailleurs, je ne serais à l'abri de ses mauvais desseins. Puis ce serait commettre une lâcheté que de fuir un danger peut-être imaginaire.

Finalement son caractère tranché et naturellement indépendant assuma sa prépondérance, et s'inspirant de la liberté évangélique, elle résolut de braver tout danger. Elle nous dit avoir puisé son courage dans la prière. Maintenant elle était prête

à tout risquer, fût-ce même la vie, pour l'amour de son Sauveur. Elle devint une autre Jeanne d'Arc. Ce trait d'héroïsme l'ennoblit à nos yeux, tant il est vrai que tout ce qui se réclame de la divinité s'impose à notre estime.

Un événement aussi significatif ne pouvait passer inaperçu ; aussi à notre première séance, Nora fut-elle l'object de la sympathie générale ; c'était à qui proposerait un plan pour la garantir contre toute tentative illicite, en l'éloignant provisoirement chez quelqu'un de nos amis. Mais elle persista dans sa première résolution de rester avec nous, quelque puisse être le dénoûment des intrigues cléricales. Mettant sa confiance au Die ude l'Evangile, elle nous cita ce passage de la prophétie d'Isaïe, qu'elle avait retenue : " Aucunes armes forgées contre toi ne réussiront ; et tu condamneras toute langue qui se sera élevée contre toi en jugement : c'est là l'héritage des serviteurs de l'Eternel, et leur justice qu'il trouveront auprès de moi. "

— Et puis, ajouta-t-elle, si le pire arrive, Jésus nous dit : " Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent point tuer l'âme ; mais plutôt craignez celui qui peut perdre et l'âme et le corps, en les jetant dans la géhenne. " Je remets donc ma destinée entre les mains de Celui qui a tout pouvoir dans les cieux et sur la terre.

Jean, qui était assis près de moi, murmura à

mon oreille : Est-ce que tu ne penses pas papa, que Nora est véritablement convertie ? On dirait que son visage rayonne comme celui d'un ange.

— Il ne faut pas chuchoter ici, répondis-je sur le même ton, Nora parlera sans doute en temps et lieu.

— Papa, fit-il à haute voix, veux-tu continuer à nous décrire ton expérience religieuse ; nous sommes tous désireux de t'entendre discourir sur cette matière.

Voyant que chacun semblait adhérer à la proposition je m'exécutai sans plus tarder.

— Un événement providentiel, sans nul doute, vint, en 1852, faire époque dans ma carrière. Au commencement de Septembre, je partis de Ticonderoga, en compagnie de Joseph Cook, pour aller suivre les cours de l'académie de Keeseville. Nous allâmes prendre pension dans le même hôtel. Mon compagnon n'était membre d'aucune église, mais il était strictement moral, il avait même de la piété, et la Bible lui était familière. Dès le premier dimanche que nous passâmes ensemble, il me proposa d'aller assister au culte de l'Eglise presbytérienne. J'hésitai un moment, mais prenant mon parti je lui répondis que j'accepterais volontiers, s'il voulait en retour venir l'après midi à l'église romaine. Il acquiesça de si bonne grâce, que je fus frappé de l'absence de préjugés chez lui. Mais avec la réflexion, je sentis que je

venais de me placer dans un dilemme. En effet, j'avais une sainte horreur des temples hérétiques, dont je n'avais jamais franchi le seuil. Que devais-je faire ? Je m'étais engagé peut-être bien légèrement ; mais j'aurais eu honte de fausser la parole donnée. Tout compte fait, je me décidai à encourir le blâme, dans l'espoir qu'il serait plus que compensé, par mes efforts pour attirer mon camarade dans le giron de notre sainte église.

A l'appel des cloches nous nous dirigeâmes vers l'enceinte redoutée. En route je crus ouïr des voix mystérieuses bourdonner à mon oreille : " Arrête ! arrête, malheureux ! " Il me semblait que ma mère me tirait en arrière par un lien invisible. Je frémis en entrant dans le vestibule du temple ; j'aurais voulu fuir ; le seul motif qui me retenait encore était le désir de sauver mon ami. A l'exemple d'Orphée, de mothologique mémoire, qui s'aventura aux enfers pour délivrer, au moyen de sa lyre, son épouse, je me risquai mais sous toutes réserves. Le vieillard, qui se trouvait à l'entrée, nous reçut si courtoisement qu'il fit taire mes appréhensions. Après nous avoir conduit vers un bon siége, il se retira et avec lui toute gêne s'évanouit. En vérité la bénignité exerce une puissance mystérieuse et irrésistible, pour ainsi dire, magnétique.

Le temple, dénué de toute ornementation, me surprenait par sa belle simplicité. Le service,

exempt d'ostentation, dépourvu de la pompe de nos cérémonies, me faisait réfléchir et comparer. La prière, la prédication, et le chant étaient à ma portée, j'en pus saisir les moindres détails. Le pasteur, habillé modestement et comme ses auditeurs, pria avec une ferveur et une onction, qui m'étaient inconnues. Je fus ému, bouleversé, ravi ; mon cœur se dilatait pour faire place à un amour plus grand pour le Créateur et ses créatures. Mes instincts religieux se délectaient d'une réfection rafraîchissante et délicieuse. Imaginez-vous les sensations du voyageur du désert, lorsque harassé et mourant de soif, il découvre soudain et inattendu un de ces oasis enchanteurs, où il peut se désaltérer à la source d'eau pure, coulant à ses pieds, et reposer ses membres endoloris à l'ombre du palmier qui fera aussi les frais de son repas ; alors vous aurez un aperçu de ce qui se passait en moi. Mais, chose étrange, j'éprouvais simultanément la crainte d'être le jouet d'une illusion. Comment pouvait-il se faire que je pusse dériver du bien d'une de ces assemblées qui m'avaient toujours été représentées comme dérogatoires au vrai christianisme : comme une manifestation de la rébellion suscitée par l'esprit du mal ? Mon émotion était-elle vraiment l'effet de ce que je voyais et entendais, où étais-je déçu par les apparences, sous l'empire d'une hallucination ?

Aberré ou non, il était indubitable qu'on m'avait

dénigré la nature du culte protestant. Je n'étais certainement pas pis qu'avant d'y avoir assisté. Ce ne pouvait être un péché, encore moins un sacrilége, comme les livres d'instruction le disent. J'avais donc été induit en erreur sous ce rapport. Mais alors qui me prouvait que je n'avais point été trompé sur d'autres points? On pouvait le déduire comme conséquence naturelle. Et ainsi une pensée en suggérait une autre et me rendait de plus en plus perplexe. Où cela devait me conduire, je ne pouvais certes pas le prévoir.

— Allas-tu encore à l'église romaine? s'enquit Luella.

— Certainement, nous y fûmes comme il avait été convenu le matin; mais je dois dire que j'éprouvai une certaine gêne en songeant au constraste des deux services. D'un côté nos yeux sont éblouis par l'éclat de l'attirail fastueux, par l'attitude imposante du prêtre et la pompeuse cérémonie; nos oreilles sont charmées par des sons harmonieux qu'on dirait empruntés aux partitions de l'opéra: de l'autre une rigide simplicité nous porte à la réflexion. Là, ce qui flatte les sens; ici, ce qui touche le cœur.

Lorsque j'essayai de faire apologie de ce qu'un si petit nombre d'assistants pouvait comprendre le service latin, mon ami se contenta simplement de citer la critique de Saint Paul à propos de l'usage d'une langue inconnue dans l'église: " J'aimerais

mieux prononcer dans l'église cinq paroles en me faisant entendre, afin d'instruire aussi les autres, que dix mille paroles dans une langue inconnue." Alors je me tins coi, ressentant plus vivement la douceur de sa désapprobation que s'il m'eût adressé une cuisante rebuffade. Mais j'avais fait vœu de fidélité à l'église romaine, et nonobstant mon incapacité à la défendre, je devais persister à la suivre ; je ne voulais pas m'avouer vaincu au premier échec; toutefois mon zèle décroissait insensiblement. De temps en temps je visitais les églises réformées pour lesquelles j'avais perdu ma répulsion première. C'est de cette époque que date mon introduction à l'école du dimanche ; j'y pris tellement goût que j'en devins amoureux.

— Commenças-tu, sur le champs, à courtiser la belle ? demanda Jean avec une sorte d'espièglerie au coin de l'œil.

— Pourquoi m'en dédirais-je ? Nous ne tardâmes pas à nous marier, et je suis loin de le regretter. J'allais à l'école assidûment, mais j'étais timide, car je sentais mon infériorité en présence de ces simples leçons bibliques, dont j'ignorais jusqu'aux éléments. La Bible n'existait pour moi que par ouï-dire.

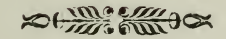
— Comment à 19 ans tu ne connaissais pas encore la Parole de Dieu ! s'écria Luella.

— Hélas ! comme un grand nombre d'êtres, soi-disant civilisés, je n'aurais su dire si le livre de

Saint Matthieu se trouve dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament.

— Mais comment avais-tu été si longtemps retenu dans les ténèbres ?

Regardant à ma montre, je répondis : Il est maintenant trop tard pour entamer cette considération, nous y reviendrons dimanche prochain.





XII.

La Bible — Différentes Versions — Luther — Collége des Jésuites à Montréal — Saints Pierre et Paul — Incendie de Bibles a Champlain, N. Y. — L'Irlandais et son Prêtre — Ma Première Bible.

La Parole sert de lampe à mon pied, et de lumière pour mon sentier. Le roi-psalmiste.

A L'HEURE dite Luella renouvella sa question, en l'appuyant de l'observation, qu'elle ne pouvait pas comprendre pourquoi les catholiques romains n'aimaient pas à lire la Bible comme les protestants. Quant à moi, continua-t-elle, je prends plaisir à l'étudier, dans l'espoir d'y puiser la sagesse dont elle est remplie. Je partage les sentiments exprimés dans le cantique que tu nous traduisais l'autre jour :

Répétez-les-moi tous les jours,
Merveilleuses paroles !
Leur douceur m'enchante toujours, —
Merveilleuses paroles :
Paroles de vie,
Grâce et mélodie :
Voix du Sauveur,
C'est mon bonheur, —
Merveilleuses paroles.

Voici le céleste festin, —
Merveilleuses paroles ; —
L'Epoux pourvoit le pain divin ; —
Merveilleuses paroles.
O manne cachée,
Substance sacrée,
De toi nourri,
Je suis béni · —
Merveilleuses paroles.

— Vous pouvez même ajouter, Mlle., dit le professeur, que la Bible est le don inestimable de Dieu à sa créature ; la seule règle infaillible ; le vrai guide de notre foi. C'est le phare de l'univers, la lumière du monde.

— C'est assurément l'équerre avec laquelle nous établissons notre fondation religieuse, ajoutai-je, et le niveau dont parle le prophète Isaïe : " Et je mettrai le jugement à l'équerre et la justice au niveau. " Celui donc qui ne veut pas accepter ce critérium est évidemment dans l'erreur.

— Je partage votre opinion, reprit le Professeur ; c'est une vérité indéfectible et incontestable que la Bible est et sera le juge en dernier ressort. Et pour moi c'est inconcevable ou très significatif que le clergé romain s'oppose si unanimement à la dissémination universelle des Saintes Lettres. J'aimerais fort à connaître les motifs qui le font agir de la sorte, si du haut de sa grandeur, il daigne en donner.

— Ils donnent généralement pour raison, repliquai-je, que la Bible est un livre essentiellement

protestant; de là il coule de source qu'un prêtre ne prononce jamais ce mot sans prendre un accent méprisant. Et quand ils parlent de leurs versions, ils les qualifient de Sainte Ecriture ou Livres Canoniques. Dans leurs catéchismes, le mot Bible n'est pas employé, comme s'ils en avaient peur; en même temps, ils nous disent que tout ce qui peut paraître douteux doit être référé à l'autorité de l'hiérarchie.

— Je vois, reprit le Professeur, qu'il n'y a pas d'exagération dans ce que m'écrivait dernièrement un ami d'Italie. Il raconte qu'en conversant avec un prêtre, celui-ci, parlant du pape et de ses caméries, disait ingénument: " Ces Messieurs simplifient singulièrement les choses; ils réduisent le Credo à un seul article, savoir, *Je crois au pape;* la Bible à un seul verset: *Tu es Pierre;* le culte à une seule pratique: *Le service de Marie;* et le devoir à cette règle unique: *Dans toute difficulté consulter la Sacrée Congrégation de Rome et lui obéir exactement.* "

— Cela ne diffère de ce qui m'était enseigné qu'en ceci: c'est que la Bible était, pour ainsi dire, mise à l'index, complètement oubliée. Ma mère nous racontait comment Luther, moine savant mais dépravé, inventa une nouvelle religion, par convoitise, pour satisfaire sa lubricité; comme quoi il écrivit un livre, le cacha sous une tombe dans le cimetière, puis alla publier que dans une

vision, les anges lui avaient révélé où était déposé le vrai livre de Dieu. Après des recherches on découvrit le trésor, qui donna naissance à la nouvelle secte, et la religion protestante fut établie. Elle nous disait aussi que le même Luther fut tourmenté avant de mourir par les flammes de l'enfer ; de sorte qu'il fallait que ses amis le plongeassent dans une cuve d'eau froide pour alléger ses souffrances, mais que l'eau se mettait aussitôt à bouillir, et que rien ne parvenait à apaiser les vives douleurs du moribond. Que dites-vous de ce spécimen de croyance populaire sur l'origine supposée du protestantisme ? Voila pourtant comment on falsifie l'histoire pour étayer une cause vermoulue.

— Jésus-Christ pourrait bien dire aux prêtres du romanisme, tonna tante Mélie, ce que jadis il disait aux prêtres du judaïsme : " Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! car vous courez la mer et la terre, c'est-à-dire tous les labyrinthes du mensonge, pour faire un prosélyte ; et quand il l'est devenu, vous le rendez digne de la géhenne deux fois plus que vous. "

— Les prêtres, ajoutai-je, assurent que la Bible protestante est une copie tronquée de la Parole de Dieu. Or, voici deux versions protestantes, celles de Martin et d'Ostervald, revues sur les originaux. Voilà de plus les versions approuvées du Maistre de Sacy et de l'abbé Glaire, traduites de la Vulgate,

laquelle est elle-même une traduction par Jérome du grec et de l'hébreu, et cependant vous ne pourriez découvrir de différence sensible entr'elles : si les expressions diffèrent quant à la forme, l'idée est la même au fond. Si bien que si on les répand indistinctement elle seront également "la lampe aux pieds des nations et la lumière de leurs sentiers."

— Pourriez-vous me dire donc demanda Luella, pourquoi les prêtres affirment que la Bible est un livre dangereux ?

—Je veux vous donner un fait, dit Mr. G. Pendant mon séjour au collége des Jésuites de Montréal, je n'en ai vu aucune, et je n'en ai jamais vu dans aucun collége que j'ai visité. Au reste ce livre est d'une rareté proverbiale au sein de la population canadienne-française.

— Je me rappelle, dis-je, qu'un jour, à Henryville, le magistrat demanda une Bible, afin d'assermenter une déposition. On chercha longtemps avant d'en trouver, et encore celle qu'on apporta était une édition protestante. Chacun se sentait mal à l'aise en présence du livre redouté ; moi-même fus me cacher derrière ma mère, ne jetant, à la dérobée, que quelques regards furtifs.

Les prêtres prétendent que ce livre est dangereux parce que, disent-ils, il est difficile à comprendre, comme St. Pierre le déclare de certains points des épîtres de Saint Paul. Mais il se garde

bien d'ajouter que " ce sont *des inconstants* qui tordent ces passages comme ils tordent aussi *les autres Ecritures* à leur propre perdition." En effet, Saint Pierre ne réfute nullement l'assertion de Saint Paul, que la "connaissance des Saintes Lettres peut rendre sage à salut, par la foi en Jésus-Christ." Il ajoute : " Toute l'Ecriture est divinement inspirée et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, et pour instruire selon la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, et parfaitement instruit pour toute bonne œuvre."

— Toutefois les prêtres soutiennent que Saint Pierre s'élève contre le droit d'interpréter les Ecritures, répliqua-t-il.

— Eh bien ! examinons la question. Ouvrant alors la version de Glaire, je lus : " Et cette voix apportée du ciel, nous l'avons entendue nous-mêmes, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte. Et nous avons la parole plus ferme des prophètes, à laquelle vous faites bien d'être attentifs, comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour brille, et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs ; sachant avant tout que nulle prophétie de l'Ecriture ne s'explique par une interprétation particulière. Car ce n'est pas par la volonté des hommes que la prophétie a jamais été apportée ; mais c'est inspirés par l'Esprit Saint, qu'ont parlé les saints hommes de Dieu. "

Ce qui veut dire, pour toute personne non pré-

venue, que les écrits des prophéties ont été inspirés par le Saint Esprit et ne sont point le fruit d'une production humaine. Conséquemment l'interprétation dont parle l'apôtre se rapporte à l'écrivain et non pas au lecteur.

Quoiqu'il en soit, chacun fera bien de poser les paroles prophétiques de l'inspiré Pierre : " Comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour brille, et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs. " Si on joint à l'exhortation de Pierre la recommandation du Seigneur de sonder les Ecritures ; l'éloge des Béréens par Saint Luc, de ce qu'ils examinaient si ce qu'on leur prêchait était fondé sur les Ecritures ; l'admission de Saint Paul de leur salutaire influence sur l'esprit du jeune Timothée, et quantité d'autres passages, comment s'expliquer la raison d'un enseignement qui donne au peuple une crainte puérile et superstitieuse du saint livre ? je ne sais.

Une fois je fis un rêve effroyable. Je voyais Satan lisant la Bible ; je croyais naïvement que de tous les êtres il était le seul qui aurait dû avoir accès à cet étrange volume. Quelque horribles que ces sentiments puissent vous paraître, ils n'étaient que la conséquence logique du système d'éducation sénile auquel j'avais été astreint. J'avais très souvent entendu des ecclésiastiques déblatérer contre la lecture de la Bible, particulièrement le père Talmon, lors de mon admission dans l'ordre du scapulaire.

Comme les actions parlent plus haut que les paroles, je désire vous raconter une anecdote le concernant. Vers la mi-octobre 1842, ce zélé père fût envoyé, avec plusieurs coadjuteurs, par l'évêque Bourget de Montréal, au voisinage nommé Corbeau, paroisse de Champlain, N. Y. La population était, en grande partie, composée de Canadiens Français, et certains colporteurs évangélistes, parmi eux un nommé Eloi Roy, avait réussi à y placer plusieurs Bibles et Testaments. De là la nécessité d'une mission spéciale pour contrecarrer les effets de la Parole. Par quelques prédications à sensation, dont la substance n'était que des descriptions dramatiques des tortures de l'enfer et du purgatoire ; de la mort tragique des hérétiques et de leur damnation certaine, avec assaisonnement d'une kyrielle de patenôtres, nos fins matois surent, tant par leurs cajoleries que par leur menaces, reprendre leur ancien ascendant. Ils ordonnèrent au peuple d'apporter à l'endroit indiqué ces livres pernicieux, si bien que la reddition se fit sans coup férir, et le 27 du mois, en plein jour, publiquement on fit un *auto-da-fé* de la Parole de Dieu.

Lorsque j'allai visiter ce pays, en 1855, des témoins occulaires me rapportèrent ces faits ; mais je me réjouis de ce que plusieurs personnes avaient secrètement conservé le livre prescrit, en bravant les anathèmes du clergé. Par contre, j'entendis une vieille femme se glorifier de sa participation au

feu de joie. Elle avait dans son zèle donné des coups de pied à ceux des livres qui dégringolaient du tas, suivant son impression, malgré la peur qu'elle avait de s'empoisonner à leur contact!

Mais pour vous montrer comment Dieu revendique l'autorité de sa Parole, je vous raconte ce fait : tandis qu'on battait les Bibles à coups de pied, le tourbillon de vent, causé par les flammes, emportait des morceaux de feuilles qui retombaient, comme des flocons de neige, sur les champs d'alentour. Poussé par la curiosité, un garçon de douze ans, nommé Louis Morin, ramassa soigneusement plusieurs de ces feuilletons mi-brûlés, et les lisant, fût converti. Après avoir fait beaucoup de bien parmi ses anciens amis, il mourut, témoignant le triomphe de la foi chrétienne.

— Voici l'accomplissement de cette assertion scripturaire dit le Professeur : " Certainement la fureur de l'homme tournera à ta louange. Tu achèveras de détruire le reste de ces furieux." Mais quel terrible compte le clergé romain aura-t-il à rendre de tous ses méfaits ! A lui la responsabilité de la répugnance du peuple à lire la Bible. Dans le cours de mes voyages en Espagne, en Italie, dans le sud de l'Amérique et dans quelques-unes des îles de l'Atlantique, j'ai appris, de sources certaines, que des individus, même des familles, ont été emprisonnés, ou autrement châtiés pour s'être permis de lire la Bible, et quelques-uns pour

l'avoir eue en leur possession. Partout où Rome a la prépondérance, son joug se fait sentir.

— Elle agirait de même ici, ajouta tante Mélie, si elle était en force, car, avec son arrogance habituelle, elle ne se fait pas scrupule de l'annoncer par la voix du père Hecker, l'éditeur du *Monde Catholique,* qui proclame cet avénement, par anticipation, pour l'an de grâce 1900.

— J'espère bien qu'il se trompe, répliquai-je ; mais écoutez le dernier prétexte à leur défense de lire la Bible : c'est que cette lecture est superflue, parce qu'ils enseignent tout ce qui est nécessaire au salut des âmes.

— Eh bien ! que penseriez-vous, si moi, le précepteur de vos enfants, je leur disais : Il n'est pas nécessaire que vous ayez des livres pour étudier ; il vous suffit de m'écouter ?

— Naturellement je ferais tous mes efforts pour vous faire congédier.

— Et pourtant il y aurait plus de raison à me croire sur parole, car ce que j'enseigne n'est guère sujet à controverse. Si, par mégarde, je commettais une erreur scientifique, il serait possible d'y remédier ; ces conséquences n'étant pas fatales. Mais on ne peut pas dire cela de l'instruction religieuse, qui est d'une importance vitale. J'admire beaucoup la sagacité d'un mien Irlandais : son curé lui affirmait que la Bible était faite pour le clergé et non pour des gens de son acabit.

— Pourtant, Monsieur le curé, j'y ai vu qu'on doit la lire à ses enfants : moi j'en ai plusieurs, mais vous dites que vous n'en avez pas.

— Mais, Mike, vous ne pouvez pas la comprendre.

— Alors, votre honneur, si je ne puis la comprendre, elle ne me fera aucun mal ; si, au contraire, je la peux comprendre, elle me fera beaucoup de bien.

— Très bien, Mike ; venez à l'église et votre prêtre vous instruira, l'église vous donnera le lait de la Parole.

— Et où l'église prend-elle ce lait, s'il vous plaît, si ce n'est dans la Bible ? Ah ! votre révérence, vous voulez badiner, j'aime encore mieux la vache !

Après l'accès de bruyante hilarité, provoqué par l'historiette du Professeur, je repris la parole :

— Pourquoi ce cri persistant du clergé romain contre l'introduction de la Bible dans la famille et dans les écoles ? Pourquoi n'en vendent-il pas comme ils font de quantité d'autres livres de piété ? Qui les empêche de faire usage de leurs propres versions s'ils objectent aux nôtres ? Assurément personne n'y trouverait à redire.

— Hum ! fit le Professeur, j'ai la conviction que ces Messieurs veulent entreprendre une croisade contre la Bible, par crainte du progrès. Ils ressemblent aux planteurs du Sud qui s'opposaient à l'instruction de leurs esclaves. Ne dirait-on pas qu'ils sont animés de l'instinct de la bête féroce

qui recherche avidemment l'obscurité qui lui permet de commettre ses déprédations ? En vérité certains hommes ne préfèrent les ténèbres que parce qu'ils redoutent le jour qui luira sur leurs actions iniques. Mais tout présage que le pape ne pourra se maintenir longtemps en antagoniste de la Parole de vie. Ses efforts ne prévaudront pas. Il lui faudra quitter Rome. Du reste autant vaudrait exclure les rayons de soleil et l'air de nos écoles et de nos familles, que d'en bannir le livre divin.

— Il faut donc admettre, fit Mme. Beaudry, que la Bible est un livre dangereux. Oui, dangereux pour les dogmes erronés ; dangereux pour la bigoterie et le despotisme clérical, car elle donne libre cours à la pensée, elle l'incite à rechercher le beau et le vrai. Sa lecture inspire aussi le respect pour la liberté de conscience et les droits de l'homme. Elle développe tous les nobles instincts de la créature intelligente. Elle est le palladium de nos chères libertés.

—On peut, ajoutai-je, la comparer au tocsin qui réveille les nonchalants ; au moteur qui donne le branle, et stimule chaque département de la pensée, en un mot elle est le grand élévateur de l'humanité. Dans l'Imitation de Jésus Christ nous trouvons ces passages : "Tout procède de cette unique parole, et tous les êtres rendent témoignage qu'il n'y en a qu'une, et *cette même parole est le principe qui*

nous parle intérieurement." (Jean VIII, 25.) "Sans elle, nul ne peut ni bien entendre les choses, ni en juger."

" O vérité, qui êtes Dieu même! faites que je sois une même chose avec vous par une éternelle charité.

" Je m'ennuie souvent de lire ; je me lasse d'entendre tant de choses: c'est en vous seule que je puis trouver tout ce que je cherche.

" Que tous les docteurs, que toutes les créatures se taisent devant vous ; parlez-moi vous seule."

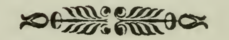
Sir Isaac Newton avait raison de reconnaître que l'Ecriture donne le diapason de la plus sublime philosophie. Les vérités de la Bible sont comme l'or contenu dans les entrailles de la terre : de nombreuses générations le foulent sans soupçonner son existence. Ainsi à travers les siècles les hommes se succèdent, sans conjecturer que des trésors spirituels gisent à leur portée. Et si parfois ils sont mis à jour, on se dépêche, sans examen, de les taxer de nouveauté; c'est comme si on soutenait que l'or n'existait pas avant d'être recueilli.

— Voilà justement la manière dont l'église romaine envisage la réformation, observa Mr. G. Mais si la doctrine évangélique était passée à l'état d'oubli dans l'église dominante, enterrée qu'elle était sous le détritus de la superstition, elle n'en existait pas moins. Il est donc palpable, que le protestantisme de nos jours n'est que la réaction de

la religion apostolique, contre les innovations et les erreurs introduites dans l'église au moyen-âge. Voulez-vous une démonstration de ce que j'avance. Un moutard se présente un jour à l'école avec le visage et les mains malpropres de longtemps. On le nettoya complètement ; et quand il fût bien lavé et peigné, on lui présenta un miroir, et dans sa surprise il s'écria bonnement : Quel est celui-ci ? Je ne le connais pas ! Il en est ainsi de la réformation. Rome la voyant décrassée, s'écrie, dans son ébahissement : "Qui êtes-vous ? Nous ne vous connaissons pas !" Mais, (retournant subitement vers moi), veuillez nous dire comment vous êtes arrivé à étudier la Bible, contrairement à la défense de l'église ?

— J'avais atteint l'âge de maturité ; l'ignorance où j'étais du contenu du Livre des livres me contrariait vivement ; je n'éprouvais plus qu'une maigre satisfaction à répéter sur tous les tons : "je crois ceci et cela, parce que c'est l'opinion du prêtre " J'avais toujours le dessous dans mes argumentations avec Joseph Cook, si bien qu'un jour, en soliloque, je me promis de combattre mon adversaire avec ses propres armes, me réservant d'user de circonspection. J'étais alors persuadé que l'enseignement de mon église était appuyé sur la Bible ; c'est pourquoi je n'hésitai plus. Je me mis à l'œuvre avec l'espoir d'y puiser des arguments irrésistibles. Je me voyais, en perspective, déjà assez habile

pour pouvoir déloger l'ennemi de sa citadelle et le forcer jusque dans ses derniers retranchements. Mû par cette conviction, je fis immédiatement l'achat de la petite Bible que voici. Tenez, on y lit en marge: "Keeseville, N. Y., 13 novembre 1852." Elle porte les marques d'un fréquent usage, n'est-ce pas? Eh bien un autre jour je vous narrerai les conséquences de ma démarche.





XIII.

Pierre l'Aveugle—Alarmé—Etude Biblique Les traditions—Célibat—L'Apocalypse et rome—Ma Mère en Pleurs—Prêchant au Bois.

A la loi et au témoignage. Que s'ils ne parlent selon cette parole-ci, il n'y aura point de lumière du matin pour lui.
Isaie.

LE Professeur et Mr. G. étaient absents, Jean et Marie étaient en campagne, en visite chez leur grand-papa; mais un nouveau personnage vint s'installer à leur place. Pierre l'aveugle, aussi renommé par sa piété que plaint à cause de sa cécité, était toujours le bienvenu à la maison et choyé des enfants. Ses parents et ceux de Nora étaient originaires du même village en Irlande, et ils se connaissaient intimement. Pierre, pour se faire bien accueillir de sa payse, lui fit cadeau d'un petit recueil édité par lui-même, et contenant le récit de sa vie aventureuse. Quoiqu'il n'eût jamais été un fervent romain, il était demeuré, comme beaucoup d'autres, membre nominal de cette église. A l'âge de 28

ans, il se convertit à l'Evangile, et devint un chrétien sincère. La vente de son ouvrage littéraire étant son principal moyen d'existence. Les enfants prenaient plaisir à le conduire chez les amis qui le patronisaient généreusement. Arrivé de l'avant-veille seulement, dame rumeur l'avait déjà mis au fait de nos réunions hebdomadaires, et il jugea, avec raison, qu'il y avait place pour lui. Comme son homonyme l'apôtre, il aimait à s'entretenir de choses spirituelles; aussi dès qu'il eût pris possession de son siége, il ouvrit la séance en me disant :

— Par ce que vous m'avez donné à entendre hier, il vous incombe de nous décrire l'effet produit sur votre esprit, par la lecture de la Bible. Parlez ! nous sommes tout oreilles.

— Il est peut-être nécessaire que je dise que mon but en scrutant la Bible était de me fortifier dans ma croyance. Je commençai par le Nouveau Testament. Il y avait beaucoup de choses que je ne comprenais pas, ce qui me porta à penser que les prêtres devaient avoir raison concernant l'obscurité du livre sacré. Cependant je fus entraîné à raisonner ainsi : S'il te fallait étudier un ouvrage scientifique quelconque, pourrais-tu espérer d'en saisir le sens à première lecture ? Non, il te faudrait commencer à analyser les principes élémentaires, puis procéder graduellement à en déchiffrer les profondeurs. Ainsi ferai-je avec la Bible. Sans

doute il y a des mystères qu'on ne pourait approfondir; mais je visais à me familiariser avec ce qui pouvait se raisonner. Bientôt e fus tout surpris d'avoir en main une clef merveilleuse, ouvrant la porte des secrets célestes et du cœur humain. Je sentis la vérité de ce que dit Saint Paul: " La Parole de Dieu est vivante et efficace, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants; elle atteint jusqu'au fond de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et elle juge des pensées et des intentions du cœur.

— Mais de quel côté pointait cette épée de l'Esprit, demanda Pierre, était-ce vers Rome?

— De prime abord elle me paraissait trancher dans toutes les directions. Par les fines tournures si souvent réitérées dans les enseignements des prêtres qui influençaient encore mon esprit, quelques passages semblaient favoriser l'église romaine; mais je ne tardai pas à m'alarmer du sens, non d'un verset détaché, mais de paragraphes entiers. Par exemple, on sait quelle importance l'église attache à la tradition. Or, jugez de mon étonnement lorsque je découvris que tous les écrivains sacrés s'accordent pour la rejeter. " Ils honorent Dieu en vain, disent-ils, enseignant des doctrines qui ne sont que des commandements d'hommes, annulant le commandement de Dieu par leur tradition." Et encore: " Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie et par

de vaines subtilités, suivant les traditions des hommes et les éléments du monde, et non pas selon Christ."

Ce coup d'estoc, que je ne savais comment parer me désarçonna complètement. Mon alarme ne fit qu'augmenter en lisant ce que dit St. Paul à Timothée : " L'Esprit dit expressément que dans les derniers temps quelques uns se révolteront de la foi, s'attachant à des esprits séducteurs et aux doctrines de démons ; enseignant des mensonges par hypocrisie, étant cautérisés dans leur propre conscience ; défendant de se marier, commendant de s'abstenir de viandes que Dieu a créées, afin que les fidèles et ceux qui ont connu la vérité en usent avec actions de grâces ?"

Etait-ce possible qu'aucune branche de l'église chrétienne pût se départir de la foi, contrairement au dire du clergé, que l'église ne peut errer ? Pourtant ceci s'accorde avec ce que dit l'apôtre aux Romains de son temps : " Tu diras : Les branches (c'est à dire les Juifs) ont été retranchées afin que j'y fusse enté. Cela est vrai ; elles ont été retranchées à cause de leur incrédulité ; et toi, tu subsistes par la foi : ne t'élève point par orgueil, mais crains. Car si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, prends garde qu'il ne t'épargne pas non plus." La seconde épître aux Tessaloniciens ne pouvait me laisser aucun doute sur ce point. Il dit : " Que personne ne vous séduise en

aucune manière, car ce jour-là ne viendra point que la révolte (apostasie) ne soit arrivée auparavant et qu'on n'ait vu paraître l'homme de péché, le fils de perdition, qui s'oppose et qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu, ou qu'on adore, jusqu'à s'asseoir comme un Dieu dans le temple de Dieu, voulant passer pour un Dieu."

— C'est le pape de Rome, s'écria tante Mélie, qui s'arroge les attributs de Dieu, au moins, l'infaillibilité.

— Et je vis que cette scission était si grave que, comme le roi Saül, dans son égarement, qui s'adonnait aux esprits séducteurs, c'est-à-dire, aux apparitions des trépassés, l'église romaine venait à l'imiter, car elle croit et enseigne de croire aux apparitions de la Vierge Marie et de nombreux saints, ses livres d'instruction pour la jeunesse étant remplis de ces récits puériles. De plus, l'apôtre désigne ceux qui s'éloignent de la foi, en disant, qu'ils défendent de se marier, et commandent de s'abstenir de viandes. Le portrait était si frappant que mon amour-propre en était froissé et ma conscience de plus en plus alarmée. En consultant une version romaine annotée, j'ai vu que ces passages étaient attribués à certaines sectes d'héritiques des premiers siècles, maintenant éteintes; mais en examinant, on voit que cela doit arriver dans *les derniers temps* et au sein d'une communauté influente, et donc en tout cas applicable à l'église de Rome.

Nos craintes prirent encore de l'extension lorsque je lus que " l'évêque doit être le mari d'une seule femme, conduisant honnêtement sa propre maison, tenant ses enfants soumis en toute pureté de mœurs : car si quelqu'un ne sait pas conduire sa propre maison, comment pourra-t-il gouverner l'église de Dieu ?" Je trouvai aussi que les hommes de Dieu les plus éminents pour leur piété, qu'ils fussent patriarches, prophètes ou sacrificateurs étaient pour la plupart mariés ; les apôtres l'étaient aussi ; Pierre l'était certainement, attendu que Jésus guérit la fièvre qu'avait la mère de sa femme.

— Les prêtres prétendent que les apôtres abandonnèrent leurs épouses pour suivre leur maître, dit Pierre l'aveugle.

— L'histoire dément cette assertion. Sans doute ils les quittèrent temporairement et s'en seraient séparés par obéissance, si Jésus le leur eût commandé ; mais Paul était le seul célibataire ou veuf comme le constatent plusieurs commentateurs, à l'exception peut-être de Barnabé, et il nous déclare que le mariage est honorable entre tous. Sa position était exceptionnelle, car parlant aux Corinthiens, il s'écria : " N'avons-nous pas le pouvoir de mener avec nous une sœur femme, ainsi que les autres apôtres, et les frères du Seigneur et Céphas ?" Les écrivains romains accusent les protestants de falsifier les Ecritures

ils soutiennent que le mot femme ne veut pas dire épouse dans ce cas.

— S'ils ont raison, remarqua Pierre, Saint Paul réclamait donc le triste privilége d'avoir une concubine ! Ah ! ces prêtres sont de tels parangons de vertu, qu'ils ne peuvent concevoir l'inconvenance du procédé, ni le scandale qui en découlerait. Mais trève de risée, ne comprenez-vous pas que par ce mode d'interprétation, ils cherchent à justifier leur commerce avec les nonnes.

— Ouais ! fit Nora ; croyez-vous réellement qu'il existe de l'intimité entre religieux des deux sexes ? J'ai bien eu quelques soupçons, et je suis convaincu que grand nombre de romains en entretiennent, mais je n'aurais jamais osé les énoncer.

— Comment pourrait-il en être autrement, riposta Pierre, on ne peut juger la nature humaine que par ce qu'on en connaît. Or, là comme ailleurs elle est fragile. Les passions se font aussi bien jour sous la cure que sous le velours et la soie.

— Laissez-moi reprendre ma relation : l'Ecriture me donna des renseignements utiles sur la vie sociale et domestique des premiers disciples du Christ, et je fus frappé du contraste d'alors avec aujourd'hui. L'église de Rome se trouvait dans une impasse, à mes yeux ; car non-seulement elle s'était désistée de sa foi première, mais

encore elle était ulcérée jusque dans sa moelle : l'épiscopat. Tels prêtres, tel peuple ! pensais-je ; j'avais souvent entendu dire cela.

Toutes ces réflexions me mirent très mal à l'aise. Cependant la panique ne s'empara de moi qu'en lisant les chapitres XVII et XVIII de l'apocalypse de Saint Jean. Impossible de décrire les sentiments tumultueux qui m'agitèrent et la conviction qui s'empara de mon esprit. Tout lecteur impartial ne peut s'empêcher de reconnaître que la grande cité dont il est parlé, qui est assise sur sept montagnes, est Rome papale ; que la femme, revêtue de poupre et d'écarlate, qui tient la coupe d'or remplie de ses abominations, qui devait exercer un pouvoir enchanteur sur les royaumes de la terre, et qui fait commerce d'âmes immortelles, n'est autre que l'église romaine. La logique ne peut être plus certaine. Je lus ces chapitres en tremblant ; je les relus et pleurai. Jusque là, j'avais espéré que quelque chose viendrait dissiper mes doutes ; j'étais accablé. Mais en dépit de tout, je persistai à suivre mon église, tant la force de l'habitude a d'empire sur nous, bien que le nœud gordien qui m'y rattachait fût rongé et près de se rompre. Sans la consolation que j'étais susceptible de me tromper, j'aurais délibérément rompu avec elle.

Par suite de mes récentes découvertes, mon attachement pour ma petite Bible décupla. Je la

portais constamment avec moi ; je la consultais à tout bout de champ et le dimanche toute la journée. Cela me conduisit jusqu'en hiver de 1852-3. Le printemps suivant, je fus visiter les amis à Ticonderoga, et avec mon tempérament impulsif je dus faire de nombreuses allusions à ma disposition d'esprit. Si trop de franchise est un défaut, je m'en accuse. Ma mère fut bouleversée. Un jour que je lisais ma Bible en moi-même, ma mère, qui cousait non loin de moi, me dit avec émotion : " O, Louis, sers cette Bible ; elle va te ruiner ! " Ensuite elle continua à m'exhorter, et me supplia, en versant des larmes, d'y renoncer. Un violent combat s'éleva en moi. J'aimais tendrement ma mère, mais j'aimais aussi ma Bible. Laquelle sacrifier ? L'amour filial et l'obligation morale étaient aux prises ; l'un ou l'autre devait succomber. Ainsi se présentait la question.

— Si vous aviez su, dit tante Mélie, que l'obligation à Dieu est première, et que, s'acquittant de ce devoir, nous remplissons toute obligation, vous auriez été soulagé. Deux vrais devoirs ne peuvent jamais être aux prises. C'est quand, par ignorance, il y a apparence de conflit que l'âme souffre.

— Je le sais, soyez en certains. Je ne savais pour quelle alternative choisir. Par moments j'aurais voulu céder à ma mère ; finalement la raison l'emporta. Je l'assurai que j'étais chagrin d'agir contrairement à son désir, mais que je

n'étais guidé dans ma détermination que par des motifs purs et équitables. Somme toute, je mis le livre en poche et sortis me promener.

Tôt après je m'arrêtai au spectacle d'un site charmant: Sur ma tête un dôme de verdure à l'ombrage rafraîchissante ; à mes pieds une petite baie nommée Cook, d'après les ancêtres de mon grand ami, formée par les montagnes du lac George; alentours, la solitude qui n'était troublée que par un léger zéphyr, m'apportant les arômes parfumés de la saison. Tout m'invitait à m'arrêter là. Je ne résistai pas. M'étendant sur le gazon, seul avec mon Créateur, je voulus m'entretenir avec Lui au moyen de sa Parole écrite. Lui me parlait par ses préceptes et ses promesses, moi je répondais par mes soupirs et mes prières. Comme l'a si bien dit un autre ; Je m'enveloppais tout entier du manteau de la nature comme dans un linceul ; j'appuyais mon front contre le marbre froid des balustrades de ce temple non fait de mains humaines, et, plongé pendant des minutes que je ne comptais plus, dans une muette mais intarissable adoration, je ne sentais plus la terre sous mes genoux ou sous mes pieds, et je m'abîmais en Dieu, comme l'atôme flottant dans la chaleur d'un jour d'été s'élève, se noie, se perd dans l'atmosphère, et, devenu transparent comme l'éther, paraît aussi aérien que l'air lui-même et aussi lumineux que la lumière !

Peu après, incité par une impulsion que je n'aurais su définir, je me mis à prendre un texte des Proverbes ou de l'épître de Saint Jacques, deux de mes livres favoris, car j'admirais la stricte piété de l'un autant que la sagesse de l'autre, et les ayant médités, il me prit fantaisie de prêcher aux bois. Ne riez pas ! Jamais prédicateur n'eût une audience plus attentive. Les grands arbres figuraient les saints ou fidèles; les difformes ou délabrés, les pécheurs, de sorte que je prêchais aux bons et aux mauvais. Mes jours de lutte se transformaient en jours de conquête, et cette colline me devint ce qu'était Carmel au prophète, ou Hermon aux disciples du Maître transfiguré !

Ici je m'arrêtai de parler, et avant de nous séparer, Pierre, sur mon invitation, fit une courte mais éloquente prière, dans laquelle il demanda au Tout-Puissant de bénir spécialement ceux qui renoncent à l'erreur pour recevoir la vérité telle qu'elle nous est révélée par l'Evangile du Seigneur Jésus-Christ.





XIV.

Étude et Transition—Nora sauvée—Culte aux Images—Neuf Commandements—La Vierge Marie—Témoignage de Jésus—Purgatoire—Indulgences—Prières pour les Morts—Argent—Manque de cœur—Émancipé !

Eprouvez toutes choses; retenez ce qui est bon.—Paul.

CERTAINES coïncidences remarquables nous signalèrent le doigt de Dieu agissant dans notre cercle. Au service du matin plusieurs personnes s'étaient unies à l'église, par une profession de foi publique, au nombre desquelles nous fûmes réjouis de voir figurer le Professeur et Nora. Après l'administration du baptême à ceux qui n'avaient point encore reçu ce sceau, les croyants furent invités à participer à la communion du Seigneur, la Sainte Cène, qui se donne le premier dimanche du mois. Un sermon de circonstance, délivré par le pasteur Damase Breaux, un autre tison arraché du romanisme, concourut à rehausser la solennité de la cérémonie.

A notre séance de l'après-midi Mr. G. nous informa qu'il s'était également joint à une autre dénomination évangélique. En religion comme dans la nature, la diversité n'empêche pas l'unité. C'est, au contraire, sous une unité apparente de forme que se cache la désunion.

Ensuite le Professeur nous fit part des motifs qui l'avaient amené à sa profession spontanée du matin. D'abord, dit-il, j'étais honteux de mon inertie en présence de l'empressement de Mr. G. et de Nora à s'identifier avec les préceptes de l'Evangile ; car je leur tiens compte des obstacles qu'ils ont eu à surmonter. De là, à la conviction qu'une religion qui n'est pas mise en pratique est inutile, il n'y avait qu'un pas, et je l'ai franchi. Nos colloques m'avaient également donné à réfléchir, et peu à peu j'en suis venu à inférer que le grand conflit, qui doit avoir lieu entre la vérité évangélique et les derniers efforts de l'homme de péché, se fera sur ce continent, dans ce pays même. Mais ne confondons pas ; les armes ne doivent pas être charnelles—en ceci je suis complètement en harmonie avec les principes arrêtés de mes ancêtres quakers—dans un combat spirituel "l'épée de l'Esprit" seule est de raison. Certainement nous ne voulons pas répandre le sang ; nous ne voulons combattre que l'ignorance, les préjugés, la dureté de cœur, pour que, par notre victoire, il n'y ait plus qu'un seul berger et qu'un seul troupeau. Je crois donc que

le devoir de tout homme, et principalement de l'Américain, est de rechercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice. Mais comment le pourrait-il en s'isolant volontairement ? Je me sens plus fort de la sympathie de mes frères, depuis que j'appartiens à une branche de l'église visible. Je suis transporté de joie ; en vérité ce jour est le plus beau de ma vie.

Nora, dont les yeux pétillaient d'enthousiasme, s'écria à son tour :—Etre sauvé de tous ses péchés, quelle bénédiction ! En avoir l'assurance positive par le témoignage du Saint Esprit, comme aujour d'hui, c'est avoir un avant-goût du paradis. Oh ! si ce n'était la pensée que mes chers parents demeurent les victimes d'une pénible servitude spirituelle, mon bonheur serait sans nuage.

A la demande générale, je repris ma narration : —Après m'être assuré que l'église romaine entretenait beaucoup d'erreurs, je continuai à étudier le volume sacré, en m'appliquant à éliminer toute idée préconçue, afin d'extraire des doctrines leur valeur intrinsèque. La première qui se présenta à mon esprit fût celle du culte des images. On m'avait appris à les honorer au même degré que les reliques. Au mourant, l'église présente le crucifix à baiser, et lui recommande de répéter les noms : Jésus, Marie, Joseph ! Dans tous les catéchismes français du Canada le deuxième commandement est omis.

—Mais alors il ne leur en reste plus que neuf, interrompit Jean.

—L'Eglise a ingénieusement pourvu à cette lacune, mon garçon ; car elle a divisé le dixième en deux.

—Une telle mutilation doit attirer sur ses auteurs un châtiment sévère et mérité, dit tante Mélie.

—Cela lui donne aussi, dit Nora, deux commandements qui sont vraisemblables, le sixième et le neuvième.

—Ce fait, repris-je, m'avait souvent taquiné. Quelle fût donc mon indignation quand je trouvai qu'on m'avait pris pour dupe. Qui se douterait d'une telle perversité ? Cependant c'est comme cela que le clergé donne le change au peuple, en disant que l'église n'adore pas, mais qu'elle honore seulement les images.

—C'est le plaidoyer de tous les idolâtres anciens et modernes, observa le Professeur. Aucun d'eux ne veut admettre que son culte s'adresse à l'emblême qu'il pare, malgré la défense formelle de l'Etre qu'il prétend adorer ; mais cette argutie n'exonère pas du péché. Les Ephésiens avaient la prétention d'adorer Diane, et non son image. Les Athéniens affectaient de rendre leurs hommages au Dieu inconnu, bien qu'ils le représentassent sous des formes variées. Si le romanisme est plus rafiné il en est que plus sacrilége.

—Vos remarques sont très pertinentes, mon ami ; elles jettent un nouveau jour sur la question, mais les images me conduisirent, par affinité, aux prières qu'on adresse à leurs originaux. L'église assure qu'elle ne demande que leur intercession, tout comme nous demandons à nos amis, de prier pour nous. Pourtant, si on consulte les litanies et les prières qu'elle adesse à Marie, on verra combien le culte qu'elle lui rend est blasphématoire et en contradiction avec l'enseignement biblique. En voici un exemple : " Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'il ne fut jamais ouï qn'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre secours et demandé vos suffrages, ait été abandonné. Animé d'une pareille confiance, ô Vierge des vierges, je cours à vous, et gémissant sous le poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds. O Mère du Verbe, ne dédaignez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement, et daignez les exaucer." En voici un autre, où la Vierge occupe la place de la troisième personne de l'adorable Trinité : " Dieu soit béni. Béni soit son Saint nom. Béni soit Jésus-Christ; vrai Dieu et vrai homme. Béni soit le nom de Jésus. Béni soit Jésus au très St. Sacrement de l'autel. Béni soit l'incomparable Mère de Dieu, la Très Ste. Vierge Marie. Béni soit sa Sainte et Immaculée Conception. Béni soit le nom de Marie, Vierge et Mère. Béni soit Dieu dans ses Anges et dans ses Saints."

— Hélas, s'écria tante Mélie, je frémis dans tous mes membres, en entendant de tels blasphèmes contre le Saint-Esprit que l'on ignore et déplace. Qui pourrait nous trouver de tels sentiments dans la Parole de Dieu ?

—Nous voyons en effet que même les mages ainsi que les bergers n'ont adoré que Jésus. Et plus tard, quand une femme dit au Seigneur : " Bienheureux est le ventre qui t'a porté, et les mamelles qui t'ont allaité," Il répond : " Bienheureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent." On ne doit donc pas regarder à Jésus d'après la chair et le sang, mais par la foi et l'amour. Lorsqu'il apprend à ses disciples comment prier, pourquoi omet-il sa Mère ? Avant de monter au ciel il leur dit : " Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera." Jésus nous envoie directement au Père de toute Eternité. Rome veut nous y conduire par une voie détournée. Dans l'île de Patmos, Jean veut se prosterner devant l'ange ; celui-ci le reprend disant : " Adore Dieu." C'est le témoignage indubitable des Ecritures. Mais Rome prêche un autre Evangile. Si adorer veut dire rendre hommage en se prosternant, ou honorer d'un culte particulier, les romains adorent la Vierge Marie.

—Les prêtres, remarqua Nora, insinuent que la Vierge Marie est d'une nature compatissante et bonne, qu'elle connaît nos infirmités et qu'elle en est

touchée plus que le Père même, vu que nous pouvons nous approcher d'elle plus facilement que de lui.

—Oui, j'ai été témoin, dans les neuvaines, de l'effet produit par cette adroite méthode de présenter la chose ; on gagne la sympathie des simples, et on a soin de la tenir en éveil ; mais toute cette paraphrase tombe à-vau-l'eau devant un examen sérieux. Seuls les crédules se laissent séduire, car supposer que Marie puisse entendre les prières des milliers qui l'adressent, c'est lui accorder l'omniscience et l'omniprésence qui sont les attributs de Dieu seul. A la divine Trinité appartient, sans partage, la gloire et l'honneur aux siècles des siècles.

" Gloire soit au Saint-Esprit !
Gloire soit à Dieu le Père !
Gloire soit à Jésus-Christ,
Notre Epoux et notre Frère !
Son immense charité,
Dure à perpétuité."

Mais j'avançais avec lenteur vers la lumière. Je me tenais attaché aux choses vieilles avec ténacité, ne procédant, dans mes recherches, qu'avec la plus grande circonspection, n'admettant rien qui ne soit passé par le creuset de la plus sévère épreuve. Ayant disposé des prières aux saints, je tournai mes regards vers le dogme du purgatoire, qu'on définit ainsi : " Un lieu de peines, où les justes achèvent d'expier

leurs péchés avant d'entrer en Paradis ; " et on nous assure que ces peines ne diffèrent de celles de l'enfer que par le terme de leur durée. Rome veut établir son purgatoire à la fois sur les Ecritures, la tradition, et la raison. J'examinai la question à ce triple point de vue. A mon étonnement tous mes efforts pour en retracer l'origine dans la Bible furent infructueux. Nulle part, je ne vis de distinction établie entre péchés mortels et véniels, qu'exige cette doctrine.

La Bible ne reconnaît que deux classes d'hommes : les saints et les pécheurs, convertis et inconvertis, figurés par le blé et l'ivraie, les brebis et et les boucs. Pas de milieu. Il n'y a que deux lieux éternels : ciel et enfer.

La Bible ne présente qu'un élément pour la purification du péché, savoir, le sang de Jésus-Christ. Le feu n'a aucune vertu par lui-même, bien qu'il soit employé figurativement pour représenter le Saint-Esprit. Si la souffrance peut mûrir la grâce, elle ne peut la produire : ceux qui souffrent ne sont pas nécessairement purs. L'ange dit à Jean : " Ceux-ci sont venus de la grande tribulation," mais il n'attribue pas leur salut à leurs souffrances, car il ajoute, " ils ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau." De cette multitude de rachetés pas un seul ne soit gré de sa félicité aux flammes du purgatoire ni aux indulgences. Ils proclament à l'unanimité que tout le mérite en re-

vient à l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde."

La Bible prescrit que les péchés ne sont remis que dans ce monde : " aujourd'hui est le jour du salut," demain ne nous est pas promis. Après la mort il est ordonné que " celui qui est impur et souillé le devienne davantage." Voilà les principes fondamentaux dont il n'est pas prudent de se départir ; donc, que le purgatoire n'est ni plus ni moins qu'une fiction.

La doctrine des indulgences est intimement liée à celle du purgatoire ; mais elle est tellement inintelligible que la plupart des écrivains de l'église qui la proclament ne paraissent pas la comprendre. Cependant elle conduit le vulgaire à croire que l'expiation du péché peut s'accomplir au moyen de pénitences et de bonnes œuvres surérogatoires.

— Ceci dépasse les bornes de ma compréhension, remarqua Luella, qu'on puisse faire au-delà de ce que Dieu nous demande, lorsqu'il veut que nous l'aimions et le servions de tout notre cœur, de toute notre âme, et de toutes nos forces. Dans ma dernière leçon biblique, je me souviens d'avoir lu que Jésus a dit à ses disciples : " Quand vous aurez accompli toutes les choses qui vous sont ordonnées, ajoutez que vous êtes des serviteurs inutiles, car vous n'aurez fait strictement que votre devoir."

— C'est exactement ce passage qui me fit voir

l'instabilité, le néant du système. Au moyen de ses enseignements un romain peut gagner plusieurs indulgences plénières ; or, comme une seule suffit pour délivrer du purgatoire, le surplus est applicable aux autres qui pourraient être moins fortunés.

— Si Rome était sincère, dit tante Mélie, elle tiendrait un livre de compte avec ses membres, et quand aucun d'eux aurait le crédit d'une indulgence plénière durant sa vie, à l'heure du trépas, elle le proclamerait passé tout droit dans les cieux.

— Plût à Dieu qu'elle tint compte du mérite de Jésus-Christ, dit le Professeur ; alors ces absurdités païennes n'eurent jamais éclipsé la vérité évangélique. Rome n'a pas la main heureuse lorsqu'elle en appelle aux Ecritures, qu'elle récuse si souvent, car leur témoignage lui fait invariablement défaut.

— Vous avez heureusement disposé du premier argument, observa Mr. G. ; il vous reste maintenant à constater que la tradition fixe l'introduction du purgatoire à une époque plus récente que les temps apostoliques. Rome ayant un urgent besoin d'argent pour subvenir aux dépenses de son faste a eu recours à ce subterfuge pour remplir son trésor épuisé. Voilà l'origine du trafic des âmes dont parle l'apocalypse. Le prix des messes forme une source de revenu intarissable. C'est la poule d'or du pape et des prêtres. Le libertin Phillippe IV de France paya le chant de dix mille messes pour le repos de son âme.

— Je comprends maintenant pourquoi on l'appelle la religion d'argent, dit Jean. Singulière idée de croire qu'on puisse acheter une place au ciel. Et encore si leur théorie était vraie, un bien petit nombre d'entre eux pourraient en acquérir une, car la grande majorité n'est rien moins que riche.

— Et c'est la raison pour laquelle ils sont toujours tenus à la glèbe. Pauvre comme était ma mère, elle paya des messes longtemps après le trépas de mon père. Il y a bien peu de romains qui n'obéissent pas aux vœux des mourants quand ceux-ci leur demandent le secours de la religion; mais pour obtenir ce secours, il faut finances. On a vu des gens vendre leurs effets pour payer l'église par effroi du purgatoire. Il n'est pas rare de voir des personnes s'engager mutuellement à ce que le survivant paye pour des messes en faveur du défunt. Je crois que tel était le cas avec mes parents.

— Alors, en toute connaissance de cause, les prêtres sont les fauteurs du paupérisme, remarqua tante Mélie. Ils spéculent sur la crédulité publique en la nourrissant de fariboles, et pour remplir leur coffre-fort ils entretiennent l'indigence. Sans doute, c'est d'eux que le Grand Maître parle quand il dit: "Malheur à vous! qui dévorez les maisons des veuves et des orphelins sous prétexte de faire de longues prières." Ces indignes aveugles conduisent leurs semblables directement au fond de l'ornière.

— Bien dit, mais il nous reste à envisager la question au point de vue rational. N'est-il pas plausible de penser que si Dieu eût établi un purgatoire, il n'aurait pas laissé aux humains—qui ne pourraient en connaître ni les abords ni les limites —le soin de le réglementer ? En outre, si la grande quantité de messes a de l'efficacité, il doit y avoir déjà longtemps qu'il est évacué. Donc, comment le prêtre sait-il que l'âme pour qui il dit la messe se trouve au purgatoire? Quel prêtre peut dire combien il faut de messes pour faire sortir une âme du purgatoire? Cependant le peuple continue de payer et le clergé de recevoir de l'argent pour de nouvelles messes *ad infinitum.*

Mais ce qui met le comble à la dérision, c'est la cruauté que fait présumer tout l'échaffaudage du purgatoire. En effet, que penserait-on de moi si, voyant un de mes frères en péril, j'allais lui demander de l'argent pour le secourir. Jugez-en !

— Tu serais un lâche ! un vil criminel, s'écria Luella avec énergie.

— Mes sentiments s'altéraient insensiblement au fur et à mesure que j'étudiais la Parole de vérité. Je commençais à perdre le respect pour l'église qui légifère ses membres aux flammes du purgatoire, et qui ne veut les en délivrer qu'à prix d'argent.

— C'est pourtant cette orgueilleuse, qui se dit la seule et véritable, par succession apostolique,

infaillible en doctrine et sainte en pratique, observa le Professeur.

— S'il y a de la vérité dans ses enseignements et du pouvoir dans ses prières, pourquoi donc ne le manifeste-t-elle pas sur les vivants d'abord ; puis si elle croit utile de prier pour les morts, le faire tous les jours sans parcimonie, dit Mme. Beaudry.

— Oh ! elle condescend à prier gratuitement à la Toussaint.

— Ah ! Ho ! Eh ! Merci ! résonnaient plusieurs voix.

— Cela soulage, ajouta tante Mélie. Des miettes valent mieux que point de pain dans la huche. Vraiment il y a de l'espoir pour une église qui consent à faire son devoir une fois l'an !

— Votre sarcasme n'exprime que faiblement la force de la réaction qui s'opérait en moi à cette étape de mon examen. Rome venait de s'aliéner pour toujours mes affections. Désormais je ne pouvais qu'abhorrer l'église qui m'avait tenu si longtemps sous une odieuse tutelle. Toutes mes facultés protestaient contre sa tyrannie. J'avais soif d'indépendance. La soumission n'avait plus de prise sur moi. Je venais de m'émanciper. J'étais libre.

A ces mots un soupir de satisfaction s'exhala de plusieurs poitrines, et l'heure de nous séparer ayant sonné, nous nous dispersâmes.



XV.

DANGER ET SECOURS—ROMANISME ET L'INFIDÉLITÉ—CHERCHANT LA VRAIE BERGERIE—GÉMISSANT, LISANT, PRIANT—NUIT MERVEILLEUSE—ETRE NÉ DE NOUVEAU—POÉSIE.

Ne t'étonne point de ce que je t'ai dit: Il faut que vous naissiez de nouveau. LE DIVIN MAITRE.

TOUTE la compagnie, à l'exception de Pierre l'aveugle, fut fidèle au rendez-vous, et le Professeur m'interrogea sur les suites de l'effervescence dont il est parlé au chapitre précédent. Prenant la parole, je dis :

— Comme le givre disparaît aux premiers rayons de soleil, ma confiance en la papauté s'était évaporée. Mais tout bien considéré, elle me laissait déconcerté, fort en peine d'une liberté dont je n'appréciais guère la valeur. J'étais dans un état piteux.

Toute transition est menacée d'un certain danger: les changements de saison occasionnent une perturbation dans la nature, et l'homme ressent, dans toutes les phases de son existence, du berceau au

tombeau, une commotion qui pourrait le désorienter, s'il n'y mettait bon ordre. Je me débattais dans un labyrinthe chaotique, et n'ayant pas, comme Thésée, le fil d'Ariadne, il ne me restait que l'infidelité pour échappatoire. Cette sorcière me grimaçait un sourire diabolique en me tendant les bras. Devais-je prêter l'oreille à ses séductions ? A qui me fier désormais ? Mes précepteurs tant révérés, mes amis, mes parents mêmes m'avaient déçu. Qu'importe que ce fût avec préméditation ou par ignorance, le résultat était le même : j'étais meurtri. La méfiance et la misanthropie me subjuguèrent. Dans mon dépit je m'écriais : Tous les hommes sont menteurs, et nul n'a souci de mon âme. La religion n'est, après tout, qu'une momerie indigne d'un être sérieux : c'est une institution humaine, qui prétend être de Dieu, basée sur une fausse philosophie, exhaussée d'éthiques plus ou moins équivoques, faisant des promesses dérisoires ; une vraie harpie, qui souille et empeste ce qu'elle ne dévore pas.

— C'est bien là le rebondissement naturel d'un point à un autre, remarqua le Professeur. L'esprit touche ordinairement aux deux extrêmes avant de se fixer sur le juste milieu. Nous voyons par l'histoire, que les peuples qui essayent de secouer le joug papal, tombent aussitôt dans l'extrême opposé : le matérialisme. S'il en faut une preuve, la France nous la fournira, avec Voltaire, Volney,

et le règne de la terreur. L'Italie nous en présente une autre. L'aristocratie romaine porte le cachet de l'infidélité : sa teinture de religion n'est qu'un calcul politique.

— C'est vrai. Dégoûté d'une religion de formes banales, de doctrines mêlées de judaïsme et de paganisme, j'étais quasi décidé à toutes les rebuter, quand Dieu, dans sa miséricorde, m'éclaira. Il ne veut pas la mort du pécheur mais sa conversion ; aussi ne lui donne-t-il d'épreuves que ce qu'il en peut supporter. J'étais sur le bord de l'abîme du scepticisme ; j'en fus heureusement préservé. Je sentais intuitivement qu'il y a un Etre suprême, une Cause première, un Auteur de ma race. Or s'il en est ainsi, me disais-je, il doit s'être révélé ailleurs que dans la nature ; dans la Bible par exemple ; et il doit y avoir une certaine organisation sur la terre qui possède la vérité et la pratique. Le meilleur moyen de la rechercher était, ce me semblait, de m'initier aux différents systèmes religieux. Je visitai donc les diverses églises protestantes de Keeseville, et bientôt j'acquis la conviction que leurs relations pouvaient se comparer à celles des cordes d'une harpe ; il est nécessaire qu'elles soient dissemblables pour produire une parfaite harmonie.

Un dimanche je fus étonné de trouver le ministre baptiste officiant, par échange, à l'église méthodiste. N'était-ce pas là la meilleure réfuta-

tion de l'allégation mensongère, que le protestantisme est divisé? En somme, ces services évangéliques suppléaient aux aliments après lesquels soupirait mon âme; ils me démontraient mieux qu'aucun raisonnement abstrait n'aurait su le faire, que ces églises étaient en réalité les membres épars de l'église visible du Christ.

Le soir du dimanche 6 novembre, 1853, après avoir assisté au culte de plusieurs églises, je me retirai dans ma chambrette, l'esprit fortement préoccupé de la question religieuse. Je pris mon journal pour y consigner mes impressions de la journée, et, m'avisant que plus tard quelque censeur pourrait faire intrusion dans mes archives et méjuger ma prose, je crus à propos de coucher sur le papier les raisons de mon apparente instabilité en matière religieuse. Je cote :

" Quelques années d'expérience sur une terre protestante ont opéré en moi un changement considérable, car j'ai maintenant la certitude que ma première croyance était erronée; qu'elle n'avait pour fondation que des enseignements d'hommes. Je suis dorénavant décidé à examiner attentivement toute doctrine en implorant le secours du Très-Haut, car s'il ne me guide, je cours le risque de faire une fausse route. Si je ne puis m'élever jusqu'à lui, il peut m'éclairer, comme il a éclairé ses élus dans tous les siècles écoulés. Ma détermination va sans doute m'attirer la censure de mes

proches ; quoiqu'il en soit je ferai taire mes affections capricieuses. Mais ma tendre mère déplorera mon inconstance. Si mon insensibilité allait la conduire au tombeau : quelle pensée amère ! Elle a déjà versé bien des larmes dans l'appréhension qu'un jour je pouvais renier la foi de mes pères. Pourrais-je m'y résoudre ? Lors de ma dernière visite elle m'a supplié chaleureusement de n'y pas renoncer. Serai-je assez ingrat pour la chagriner à ce point ? Je pleurs mon sort et le sien. Non, c'est impossible ; aussi longtemps qu'elle vivra je n'annoncerai pas publiquement mes convictions ; je me contenterai de les garder en moi-même."

Arrivé là mes pleurs m'empêchèrent de continuer ; mon papier était moite ; je déposai la plume sans trop savoir que faire ; le trop plein de mon cœur débordait ; j'étais oppressé par mon isolement. Soudain, mû par une impulsion presque irrésistible, je saisis ma petite Bible, et m'agenouillant au pied de mon lit, je lus le premier chapitre qui se présenta à ma vue. Cette soirée restera à jamais mémorable pour moi, car mon temps se partagea à lire, prier, et pleurer.

— Te souviens-tu quel passage tu lus ? demanda Jean, les joues inondées de larmes.

— Je ne l'ai pas oublié ; c'était le dialogue de Jésus avec Nicodème. Comme ce dernier, je désirais m'entretenir avec le Maître. Emerveillé de la profondeur et de la spiritualité de sa doctrine,

je ressentais que la religion que j'avais professée jusqu'alors n'était qu'une vaine enveloppe, une forme fallacieuse et superficielle, une routine sans force et sans effet. Mes prières latines—débitées à l'instar du perroquet,—en étaient une preuve. Cette idée absurde aussi,que je croyais avaler le corps du Seigneur dans la communion, de même qu'on absorbe les aliments ordinaires, en était une autre.

— Mais, papa, ceci est purement et simplement du cannibalisme, s'écria Luella. Et encore si les sauvages se dévorent entre eux, qui a jamais ouï dire qu'ils eussent l'absurde prétention de se repaître du corps de leurs dieux.

— Le bandeau me tombait des yeux ; je commençais à pénétrer le sens des paroles du Sauveur lorsqu'il dit : " Vos pères ont mangé la manne au désert et cependant ils sont morts," mais mangez de ce pain céleste, non comme vos pères ont mangé la manne, c'est-à-dire avec les organes charnels, car ils ont mangé la manne et sont morts ; mais celui qui mangera de ce pain vivifiant vivra à toujours. Je vis alors que le pain dont il est parlé doit être pris dans le sens spirituel et non dans le sens matériel, car Saint Paul nous informe " qu'il y a un corps spirituel et un corps matériel ;" c'est du premier que le chrétien doit se nourrir par la foi.

Et ma conclusion se trouve confirmée par ce que

dit Jésus : “ Mes paroles sont esprit et vie.” Encore, “ comme le Père qui est vivant, m’a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mangera vivra par moi.” Je découvris aussi que l’expression *manger sa chair et boire son sang* est synonyme de *croire en lui.* Ces deux équivalents produisent le même résultat, car Jésus dit : “ Celui qui croit en moi a la vie éternelle,” et de même, “ Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle.”

Donc comme la nourriture est spirituelle, il faut la recevoir par la foi.

L’apocalypse nous représente le Christ se tenant à la porte de nos cœurs et frappant à coups redoublés en disant : “ Si quelqu’un entend ma voix et ouvre, j’entrerai souper avec lui et lui avec moi.” Paul nous l’explique encore quand il dit “ que le Christ peut demeurer en nos cœurs par la foi, ou Christ demeure en moi et je n’existe maintenant dans la chair que par la foi au Fils de Dieu qui m’a aimé et s’est donné pour moi.”

Je compris finalement combien cette foi salutaire est grande dans sa simplicité. De même que Moïse éleva le serpent au désert pour que les Israélites fussent guéris rien qu’en le regardant, il faut, dit Jésus, que le Fils de l’homme soit élevé afin que quiconque croit en lui, ou le regarde, fût-ce aux antipodes, ne périsse point, mais qu’il ait la vie éternelle.

Mais c’est en examinant la doctrine de la nou-

velle naissance que mon imperfection en matière religieuse devenait perceptible. J'eus conscience de la sophistiquerie qui m'avait inculqué, que le baptême d'eau nous fait chrétien quand il n'est que le sceau extérieur. Je m'aperçus que le terme *eau* n'est employé qu'au sens figuré et qu'on lui a attribué, à tort, une vertu qui ne lui est pas applicable. C'est simplement un symbole de purification laquelle ne peut s'obtenir que de Dieu seul. Cette parole doit être prise dans le même sens que celles de Jean Baptiste : "Il vous baptisera du Saint-Esprit *et de feu.*" Qui s'aviserait de prendre le mot *feu* dans le sens littéral ? Il est généralement admis que ce mot est employé comme emblême de l'action vivifiante du Saint-Esprit sur le croyant, et l'eau est son pendant naturel.

La nouvelle création ou régénération de l'Esprit, aussi mystérieuse que la conception de Christ, et par le même moyen créateur, ne peut se définir. Nicodème ne pouvait discerner d'où venait le vent ni où il allait, et il en est ainsi de ceux qui sont nés de l'Esprit. Cependant cette opération est aussi indispensable qu'étonnante ainsi qu'il ressort du dire de Jésus. Et tout bien considéré, il faut bien en arriver à ce qu'il est nécessaire d'avoir un point de départ, un commencement, une naissance enfin à la vie spirituelle, tout comme il en a fallu une à la vie physique. "Ce qui naît de la chair est chair et ce qui est né de l'Esprit est esprit," dit Jésus ;

or chacune de ces créations est subordonnée à des lois spéciales.

Ce changement est un fait réel ; s'il ne peut se voir, il se sent : comme la brise attestait à Nicodème l'existence du vent, le Saint-Esprit nous témoigne que nous sommes régénérés ; que nous sommes passés du sein des ténèbres à la lumière ; que d'enfants de colère que nous étions autrefois, nous sommes devenus les héritiers du Royaume et cohéritiers avec Christ. Or il est indubitable que quiconque aspire à jouir de cette grâce inestimable ne peut en même temps avoir honte de proclamer celui qui la lui octroie.

Plusieurs heures se passèrent ainsi en méditations solennelles. Finalement je me jetai sur mon lit, mais sans y trouver le repos désiré. Mon esprit était tellement agité que dans mon anxiété je m'écriai avec le psalmiste : " O Dieu, dessille-moi les yeux, afin que je contemple les merveilles de ta loi." Depuis lors, je ne cessai d'étudier la Parole à genoux ; et cette communion avec l'Esprit de l'Ecriture me fut d'une grande efficacité en ce qu'elle fit échec à mon penchant sceptique.

Ce fut le dimanche suivant que je fis cette nouvelle entrée dans mon journal : " S'il m'était possible de donner une idée lucide de mon présent état d'esprit, il me faudrait écrire des volumes ; mais mes occupations ne me le permettent pas ; je me bornerai à énoncer que je suis décidé à rechercher

le salut *coûte que coûte*, dussé-je avoir à surmonter l'opposition du monde entier ! "

Fort de cette décision je continuai mon investigation, dédaignant les obstacles qui m'avaient d'abord paru insurmontables, mais qui maintenant semblaient s'éclipser à mesure que j'avançais dans l'œuvre.

Le 21 novembre je repris mes anciennes fonctions d'instituteur près de Clintonville. Dans un de mes voisins (M. Jacques Mace) je trouvai un homme sociable au plus haut degré. Ce noble citoyen fut pour moi un sage conseiller en même temps qu'un exemple à imiter. Il ne possédait pas une religion d'emprunt, un formalisme de convention, comme il y en a malheuresement trop. Sa religion au contraire procédait d'un cœur droit. Sa conversation exempte de trivialité, ses manières affables me le firent estimer ; j'éprouvai pour lui le respect profond qu'inspire tout homme de bien. Il est incontestable qu'une vie pure ferme la bouche de l'incrédulité : c'est l'argument sans réplique de la divinité du christianisme. Son humeur égale, sa joie qui n'avait rien de factice, me faisaient envier son état. Comme j'aurais désiré pénétrer le secret de son bonheur !

A l'instigation de cet excellent ami je fus invité à prendre charge d'une classe de l'école du dimanche. Redoutant mon incompétence, je n'acquiesçai qu'après beaucoup d'hésitation. Cette

nouvelle mission m'obligea d'étudier plus particulièrement le livre sacré. J'eus à consulter des commentaires et des cartes géographiques et historiques pour me mettre à la hauteur de la tâche qui m'était dévolue, en sorte que mes facultés mentales et morales cheminèrent de concert, gravitant en égale proportion.

Vers la fin de l'année commença une série de services prolongés sous la conduite du pasteur Benjamin Pomeroy. J'y fus assidu, mais sans y prendre de part active ; néanmoins j'en fus fortement impressionné, comme cette réflexion, inscrite sur mon journal à cette époque, l'atteste : " L'agneau se délecte au pré qui donne la pâture et au ruisseau qui le désaltère."

Peu à peu mon entendement s'épanouissait à la douce chaleur de la charité évangélique ; je subissais l'influence d'un pieux entourage ; je commençais à entrevoir le chemin étroit qui mène au bonheur éternel. Un soir, de retour de l'église, j'insérai sur mon journal les strophes suivantes que j'avais improvisées chemin faisant :

Dans le sein de l'Etre suprême,
Oh ! que je voudrais épancher
Tous mes chagrins, mes désirs, même
Mes doutes, qu'il peut apaiser.
Sublime auteur de l'existence,
De ton amour vient m'inonder :
Aide-moi, car sans assistance
De toi je ne puis m'approcher.

Je n'étais pas encore régénéré, c'est-à-dire né de nouveau ; j'avais encore quelques pas à franchir avant d'arriver au terme. Une nuit, j'eus un songe étrange qui définit pleinement ma condition d'alors. Le lendemain j'essayai de le formuler en poésie. Sans doute mes efforts sont loin de répondre aux exigences de la bonne versification ; aussi est-ce moins le style que je vous présente que l'idée qui en fait le fond :

De l'esclavage du péché
Je fuyais le triste partage,
Après avoir en vain cherché
De la paix l'heureux héritage.

Lasse de ses maux ici-bas,
Mon âme enfin prenait des ailes ;
Au delà du sombre trépas,
J'allais aux voûtes éternelles.

Le séraphin qui me guidait,
De loin me montrait la lumière
De l'Etre infiniment parfait
Qui jadis mourut au Calvaire.

Soudain je fus saisi d'effroi........
Flottant dans l'immense étendue,
Je voyais tout autour de moi
Comme une flamme répandue.

L'embrasement n'était pourtant
L'effet d'une juste colère,
Mais d'un amour pur et constant
Emané du trône du Père.

Glacé d'horreur, je vis le pas
Que j'avais pris avec audace,
Et soupirant, je dis : " Hélas !
" Jéhovah, parle, et fais-moi grâce.

" Grand Dieu! Tu vois mon pauvre cœur
" Encore à tes lois tout rebelle;
" Pardonne-moi qui suis pécheur,
" Désormais je serai fidèle."

Alors l'ange tout près de moi,
Témoin de ma grande misère,
Me fit bien comprendre la loi
Qu'il faut renaître sur la terre.

* * * * * *

Vous qui prétendez être à Lui,
Avant tout cherchez sa justice;
Jésus est notre unique appui,
Et notre espoir, son sacrifice.

Venez à Lui ; hâtez vos pas ;
Voici le moment favorable.
Hélas ! au delà du trépas
Il est le Juge inexorable.

La lecture de mon essai terminée, nous ajournâmes la conférence à huitaine.



XVI.

Post Tenebras Lux—Repos enfin—Nora et son Frère—Théodore—Le Sacrifice — Coute que Coute—Joie Ineffable—Finale.

Mais ce qui m'était alors un gain, je l'ai regardé comme une perte, à cause de Christ. Et même je regarde toutes les autres choses comme une perte, en comparaison de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ, mon Seigneur.—Paul.

LA foi ainsi que la patience de Nora furent, cette semaine, mises à une dure épreuve, fort heureusement qu'elles avaient de profondes racines, en sorte qu'elle pût résister à la violence de l'ouragan : quand il vint l'assaillir, il l'agita sans l'ébranler. Plusieurs tentatives très ingénieuses furent faites pour la soustraire à notre influence ; le stratagème suivant nous fournira un échantillon de manigance cléricale :

Une voiture s'arrête à la porte de notre logis ; il en sort un monsieur à la tournure martiale, portant les insignes d'officier de marine. C'était le frère aîné de Nora, qu'elle n'avait pas revu depuis nombre d'années. Naturellement elle l'accueillit avec

la plus grande cordialité. Après avoir discouru sur différents topiques, Nora entama le sujet cher à son cœur, car "de l'abondance du cœur la bouche parle." Elle confia ingénument à son frère sa récente conversion au vrai christianisme. Lui, feignant l'ignorance, simula une émotion qu'il était loin de ressentir, et, sans manifester ostensiblement sa désapprobation, il sollicita sa sœur de l'accompagner à la ville voisine, où il avait affaire, disait-il, lui promettant que, chemin faisant elle aurait le loisir de lui détailler ce phénomène qu'il était désireux d'approfondir. Il ajouta que si elle n'acquiesçait pas à son désir, il était peu probable qu'une semblable occurrence vint se rencontrer à l'avenir, attendu qu'il était obligé de partir sans délai peut-être pour ne plus la revoir.

Quelque plausible que lui parût cette proposition, Nora n'était guère inclinée à y consentir. N'eût été les récentes menaces de séquestration, elle aurait pu se laisser induire à accepter l'offre de son frère ; mais "chat échaudé craint l'eau froide." Il est extrêmement rare de voir l'oiseau se laisser prendre une seconde fois au même piége, si bien déguisé qu'il soit ; et une personne se méfie, aussi refusa-t-elle, tout en s'excusant du mieux qu'elle pût ; et par le désappointement qui se peignit sur son visage, elle comprit qu'elle avait eu raison de décliner la promenade. Cependant l'officier ne se tint pas pour battu. Il avait reservé ses meilleures

munitions pour l'instant décisif. Il apprit à sa sœur que la Providence l'avait grandement favorisé pendant la guerre franco-prussienne, car il avait acquis, au moyen de la contrebande de guerre, une fortune colossale. Il avait fait l'achat, près de New York, d'une superbe villa ; il y voulait installer leur vieux père. Il voulait aussi doter ses sœurs, et il désirait qu'elles vinssent résider quelque temps sous le toit paternel. A l'appui de son avancé il exhiba des titres de propriété, un montant considérable en or, et d'autres valeurs.

Nora qui jusque-là l'avait écouté avec recueillement, sembla alors sortir de son apathie. Avec un de ces regards qui vont fouiller l'âme, elle s'écria d'un ton pathétique : "Que t'ai-je donc fait, frère, pour que tu viennes ainsi m'humilier par tes offres ? Ton appât est trop grossier pour que je m'y laisse prendre. Mais ce qui m'afflige, c'est qu'on me croit l'âme assez vénale pour y succomber. Fi ! mon frère, tu prends de la peine inutilement. Jamais je ne me rétracterai, non jamais je ne pourrai subir le joug papal. Ta richesse ne me tente point ; j'ai quelque chose de plus précieux que ton or : j'ai trouvé la perle de grand prix, et je ne suis nullement disposée à l'échanger pour des bagatelles. Va ! je suis l'héritière d'une maison plus magnifique que la tienne, car ma demeure céleste est indestructible. Les bénédictions que je reçois constamment sont aussi de beaucoup préférables

aux jouissances éphémères de ton monde frivole. Enfin j'ai un ami qui m'aime plus qu'un frère : son amour est inaltérable. Cesse donc tes efforts; ma résolution est inébranlable; je ne désire rien autre que ce que je possède déjà.

"Au monde périsable
Je ne demande rien.
D'un royaume immuable
Devenu citoyen,
C'est où Jésus prit place
Que j'ai mes vrais plaisirs ;
C'est où l'on voit sa face
Que tendent mes désirs.

"Que le monde présente
A mes yeux, ici-bas,
Sa pompe séduisante,
Je fuis ses faux appas;
Et fut-ce un ange même
Qui voulut me tenter,
Du sein du Dieu qui m'aime
Il ne pourra m'ôter."

Cette éloquente sortie tomba sur le capitaine comme la tempête sur un vaisseau désemparé. Elle le déconcerta au point que son émotion donna jour à des larmes inusitées qui sillonnèrent son visage basané. Se remettant du choc qu'il venait d'éprouver, il s'avança avec abandon vers sa sœur et l'embrassa avec une tendresse enfantine, s'avouant vaincu par l'amour. Dans son effusion il lui divulgua la trame ourdie par le prêtre, lequel, de connivence avec les parents de Nora. voulait

au moyen du capitaine, capter sa confiance pour la faire prisonnière.

Après s'être fait pardonner sa participation à cette fourberie jésuitique, comme lui-même la qualifia, le capitaine prit congé de sa sœur en lui recommandant de prier pour lui et d'oublier sa perversité. Il regagna sa voiture d'un pas mal assuré, et Nora demeura sur le perron jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue ; après quoi elle se retira dans sa chambre pour rendre grâce à Dieu qui l'avait préservée d'un si grand péril.

Le lendemain elle reçut une lettre de son frère contenant un billet de banque de mille dollars. Dans ce don inattendu elle vit une nouvelle dispensation de la Providence ; mais ce qui lui causa le plus de joie, ce fut le ton contrit avec lequel son cher frère la priait d'oublier son fol égarement, et sa cruauté envers elle.

Cet incident fut un sujet de commentaires à la réunion suivante, qui se trouva au grand complet. Nous eûmes même la compagnie d'un jeune prédicateur local, nommé Théodore, qui était venu me prêter son aide dans les assemblées quotidiennes que nous tenions alors. A la requête unanime, je repris le fil de ma narration comme suit :

C'était le dimanche soir, 15 janvier de l'an de grâce 1854, qu'àprès un examen sérieux de ma responsabilité envers mon Créateur, je fus induit, pour la première fois, à prendre part aux prières

et exhortations protestantes. Je m'y joignis de mon chef, sans que personne vint m'y inciter. Il est présumable que l'affamé s'assied avec avidité à la table bien garnie à laquelle il a accès, or c'est parce que j'avais faim et soif de la justice divine que je participai au savoureux repas spirituel auquel tous sont conviés.

Ce pas décisif devait m'aplanir la route. Je venais d'entrer dans la bonne voie, mais j'avais du chemin à parcourir avant d'arriver au point culminant du méridien céleste ; car j'estime que ce n'est pas de la représentation extérieure que procède le salut, bien que l'action soit la conséquence d'une persuasion intime. Néanmoins ma démarche attestait que je n'avais plus honte de confesser mon Sauveur devant les hommes.

—Alors tu fus converti ce soir-là ? dit Jean.

— La vérité m'oblige à répondre négativement. J'avais une conviction d'esprit précise et évangélique, mais la conversion du cœur pas encore. Je n'étais pas assez humble pour cela : ma présomption égalait mon ignorance. Figurez-vous qu'un soir un frère m'encouragea à vaillamment porter ma croix devant les hommes, et que je fus assez nigaud pour penser qu'il voulait me parler d'un signe de croix ou d'une croix de métal quelconque. Que les restes de notre éducation de jeunesse nous poursuivent de près !

Puis mes préjugés contre le protestantisme et

en particulier contre le méthodisme étaient loin d'être extirpés. Enfin l'amour-propre—le plus grand obstacle entre l'homme et son Dieu—m'avait encore en sujétion. C'est quelque chose de confesser ses folies publiquement, mais c'est bien plus difficile de les purger de son cœur.

Quand une barrière était franchie, une nouvelle se dressait à mon encontre. Par exemple, une question s'empara de mon esprit, comme venant de la part du Maître : Es-tu décidé à souffrir, à tout endurer patiemment pour l'amour de Dieu ? Sache que les persécutions de tout genre vont affluer sur toi ; tes amis romains vont t'humilier, te mépriser ; tu seras honni, disgrâcié.

Es-tu disposé, comme l'apôtre Paul à être en butte à la raillerie, à être bafoué, conspué, battu ? En vérité la crainte de l'homme est un piége que nous tend le grand tentateur. Il faut de vigoureux efforts pour rompre la chaîne dont il nous enlace ; mais avec la prière on en vient à bout. Ne nous étonnons pas s'il nous faut tous passer par cette étamine : c'est l'épreuve de la foi.

M'édifier une bonne réputation avait toujours été le pinacle de mon ambition ; je tenais énormément au respect, à la bonne opinion de mes connaissances et de mes condisciples, et voilà qu'il me fallait, sans sourciller, voir s'écrouler mon édifice. J'allais être considéré comme un apostat, un traître, un renégat, et un vagabond ; j'allais

devenir le point de mire des quolibets, un objet ridicule, un sujet d'anathème. Qui pourrait conserver sa sérénité et supporter sans murmure le dédain de ses proches ? Et pourtant c'était là mon lot.

Eh bien, c'est en récapitulant tous ces items, que les paroles du Sauveur me revinrent en mémoire distinctement comme en lettres flamboyantes : " Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il charge sa croix, et me suive." C'était dire qu'à son exemple, il fallait faire la volonté du Père, dans la bonne comme dans la mauvaise réputation, et quoiqu'il arrive.

—Sans doute que vous ne vîntes pas immédiatement à cette conclusion ? questionna Mr. G.

— Autant que je peux m'en souvenir, je luttai plusieurs jours ; chaque victoire m'était contestée pied à pied. A peine avais-je gravi un escarpement quil s'en présentait un autre à escalader ; montagnes s'entassaient sur montagnes, et le faîte atteignait les cieux. La question de séparation d'avec mes parents me tenaillait impitoyablement ; cette idée m'était insupportable.

— Et moi qui croyais avoir été fortement éprouvée ! s'écria Luella. Tu l'as été bien plus que moi, papa ; car s'il m'a fallu aussi tout donner à mon Créateur, il me l'a rendu aussitôt avec usure, moins mes péchés, bien entendu—car il m'a donné la connaissance, la paix, et l'amour ; en guise d'intérêt, je suppose.

— Je fus bientôt porté à comprendre que si l'homme aime son père, sa mère, etc., mieux que le Christ, il n'est pas digne de lui. Conséquemment il me fallait trancher les liens terrestres qui me retenaient ; ne plus prendre conseil de la chair et du sang ; faire violence à ma nature corrompue. Mais ma détermination allait mettre ma mère au désespoir. Je lui serais en opprobre: J'allais devenir un stigmate indélébile pour tous les miens. Assurément un criminel leur serait moins odieux, car ils me croiront perdu pour le temps et l'éternité.

J'hésitai longtemps avant de pouvoir vider cette coupe d'amertume ; ce n'est que lorsque je considérai que le Christ avait enduré pour moi une mort ignominieuse, dans de terribles souffrances, que je pris la résolution de ne plus le contrister par mon ingratitude, et que je me rendis à sa voix. Imitant le pélerin de Bunyan, je me bouchai les oreilles pour ne pas ouïr les clameurs de ce monde ; et, dans mon for intérieur, je me réjouis de la victoire qui venait de m'assurer la vie éternelle.

— Tu venais de renoncer au monde ; c'était tout le sacrifice que Dieu demandait de toi, n'est-ce pas, papa ? fit Jean.

— Tu te trompes, mon fils ; il me restait encore à renoncer à moi-même pour être accepté. La suffisance, vois-tu, ou l'amour de soi, est le dernier et le plus grand obstacle à la vraie conversion.

L'égoïsme est la plus trompeuse des idolâtries, on ne peut trop s'en défier. Alexandre le Grand pleurait de ce que, après avoir conquis le monde, il ne pouvait plus étendre sa domination; hélas! il ignorait que le comble de la sagesse consiste à se soumettre soi-même. Le proverbe nous dit : "Celui qui sait gouverner son esprit est plus puissant que celui qui prend une forteresse."

Un missionnaire raconte qu'un indien débuta par donner au Grand Maître sa couverture, ensuite son fusil, puis son chien ; enfin, ne trouvant plus rien à donner, il s'offrit lui-même. Moi aussi j'avais tout sacrifié, sauf moi-même. Et ce ne fût que le 19 mars 1854, dans la soirée, après deux longs mois de combats spirituels et de prières ferventes, que j'obtins la grâce d'être amené captif au pied de la croix, et que je pus dire avec le poëte :

"Mon corps, mon cœur, mon âme
Ne m'appartiennent plus ;
Ton amour les réclame,
Ils sont à Toi, Jésus."

"En Toi je me confie,
Je crois en ton grand nom,
Au sang qui purifie,
Au céleste pardon !"

"Consacre mon offrande,
Mets ton sceau sur mon cœur ;
Le sceau que je demande,
C'est ton Esprit, Seigneur."

Comme fruit de mon invocation, mon esprit, en extase, se pénétra des paroles du Sauveur : "Je

vous donne ma paix." Certainement elles m'étaient spécialement adressées, car au désordre de la tourmente avait succédé un calme parfait. Mon âme était rassérénée ; mon cœur débordait d'allégresse ; je rendais gloire à mon Dieu, gloire à l'Agneau.

En ce moment je réalisais, dans toute sa plénitude, cette grande vérité, que le sang de Jésus purifie de tout péché. Je ne redoutais plus rien ; l'amour avait banni la crainte. J'aurais voulu pouvoir annoncer mon bonheur à l'univers entier. J'avais hâte d'aller porter la bonne nouvelle à mes chers parents, à tous mes amis.

— Je serais curieuse de savoir quel en fût l'effet sur eux tous, principalement sur votre mère, observa Nora.

— Ce serait trop long à vous raconter. Vous êtes maintenant au fait des incidents qui ont caractérisé ma réconciliation avec le Père céleste. En répondant à la première question de Luella, j'étais loin d'anticiper les complications auxquelles elle a donné lieu. Remercions le Seigneur de ce qu'elles ont tourné à notre avantage. Mettons-les à profit en continuant à rechercher la volonté de l'Eternel, telle qu'elle est révélée dans sa parole, et nous réaliserons ce qu'en dit l'écrivain sacré : "Le sentier des justes est comme la lumière resplendissante, qui augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection." De notre fidélité dépendra notre félicité.

A ces paroles le Professeur se leva pour nous faire ses adieux ; il nous distribua à tous un cadeau qu'il accompagna de paroles bien senties, qui en rehaussèrent le prix. Nora ainsi que Mr. G. reçurent une jolie Bible. En la leur présentant le Professeur leur dit :

— Souvenez-vous que cette Parole de vie a été écrite pour l'instruction de l'humanité dans tous les âges. A travers la lettre on peut distinguer la gloire infinie, et ne doutez pas que la religiou qui y est proclamée finira par triompher de ses rivales et les absorbera par la puissance de la vérité, car elle est la seule d'origine divine.

Qui pourrait émouvoir le cœur comme ce Livre des livres ? Saint Augustin céda son cœur, autrefois vagabond, à ses attraits. Il enrichit la mémoire, élève la raison, excite l'imagination, dirige le jugement, agite les affections pures, contrôle les passions, réveille la conscience, fortifie la volonté, allume le feu sacré de la foi, de l'espérance, et de la charité, purifie, anoblit, sanctifie l'homme. Il instruit, édifie, avertit, calme, encourage, comme aucun livre ne saurait le faire. Non-seulement il corrige, réforme, et améliore, mais il régénère ou crée de nouveau, ce qui outrepasse tout pouvoir humain. Il rend la vue à l'aveugle spirituel, donne la force au faible, étanche la soif de l'altéré, et rassasie l'affamé. On est sûr d'y trouver un conseil ou un exemple pour toutes les circonstances

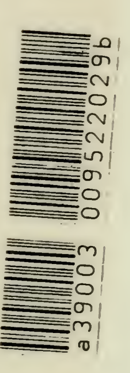
critiques de la vie, un soulagement à tout chagrin et un baume pour chaque blessure.

Chaque nouvelle lecture amène de nouvelles découvertes de lumière et d'espérance, car ce trésor d'amour est intarissable, et nous sommes invités à y puiser pour le temps et l'éternité. C'est donc le livre par excellence, simple et divin, parlant au cœur et à l'âme ; plein de bonté, de charité, de vérité, de tendresse et de lumière. Ses enseignements et ses exemples sont à la portée de tous : des savants, des ignorants, et même des enfants. On ne peut le lire sans être étonné, éclairé et attendri. Il console et inspire. Un de ses chapitres vaut mieux que tous les traités de philosophie et de morale. Son discours sur la montagne, prononcé en langue humaine devant le peuple, est ce qui s'est jamais le plus rapproché du ciel. Consultons-le toujours avec respect et admiration ne le quittant que pour lui dire comme je vous le dis, chers amis, *au revoir*.

TABLE DES MATIERES.




CE


a39003 009522029b

